

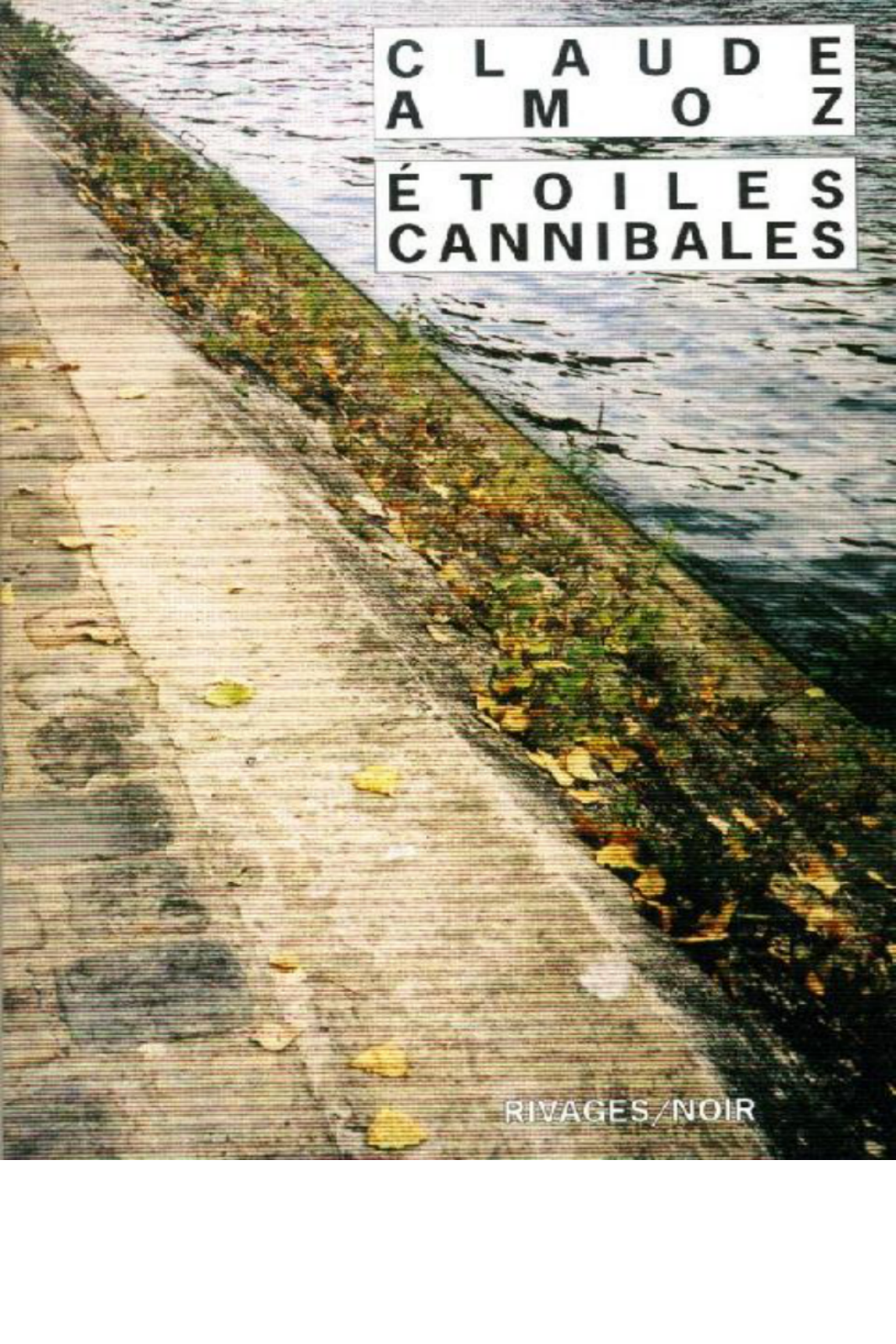


Étoiles cannibales

Claude Amoz

VISIT...

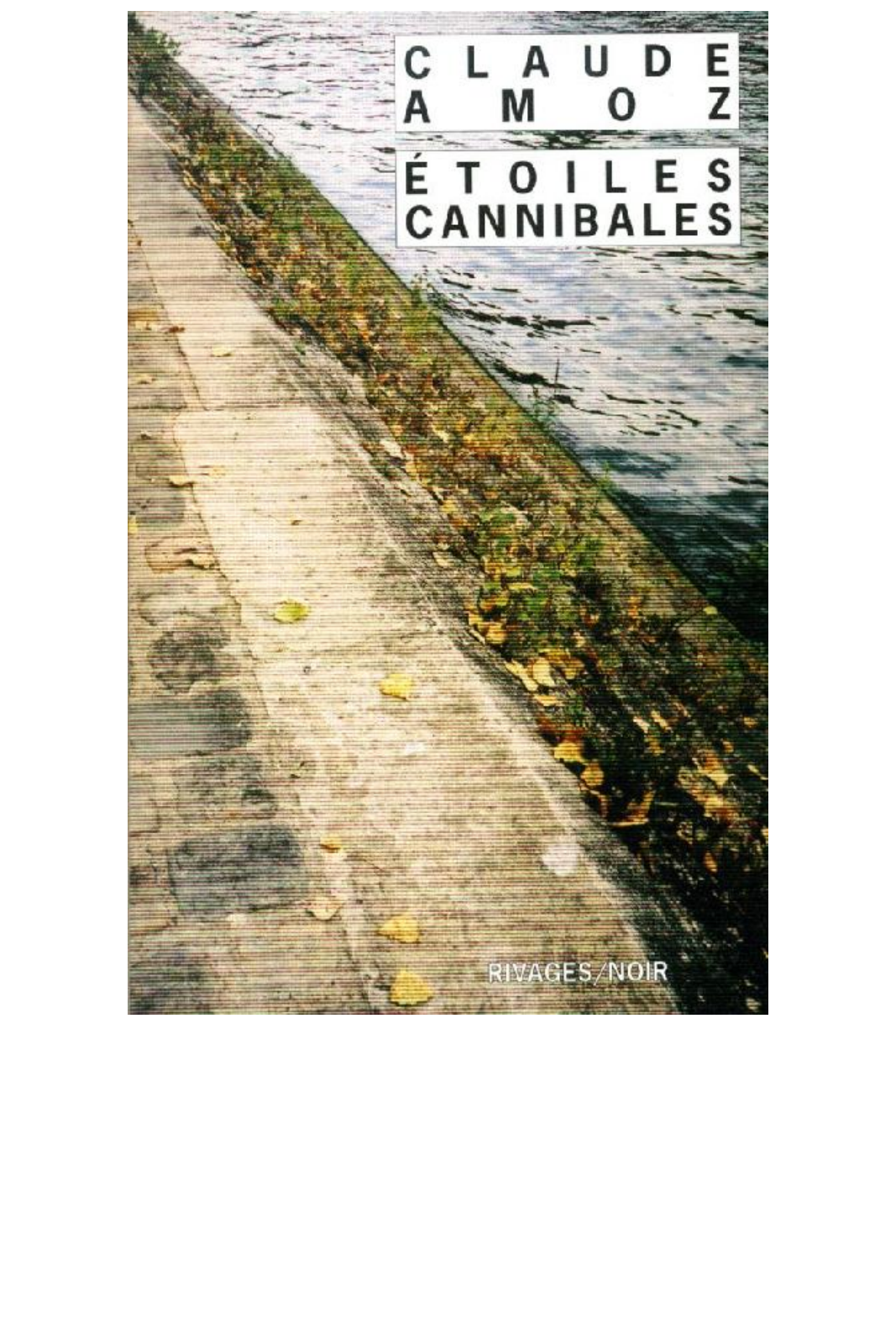
LANZAROTE
Caliente.COM



C L A U D E
A M O Z

É T O I L E S
C A N N I B A L E S

RIVAGES/NOIR



C L A U D E
A M O Z

É T O I L E S
C A N N I B A L E S

RIVAGES/NOIR

Quatrième de couverture

Viâtre, petite ville au bord du Rhône. Un sans-abri est retrouvé brûlé vif sous une passerelle, assommé pour l'alcool. Jonas, qui dormait près de lui, n'a rien entendu. Mais une semaine plus tard, il découvre sur les lieux du crime une chienne mutilée. Celle-ci le conduira auprès d'Odile, une jeune vétérinaire, puis sur la trace de son ancienne propriétaire. Dès lors, les disparitions de marginaux vont se succéder à un rythme inquiétant. Ont-elles un lien avec le foyer d'accueil tout proche où travaille le frère d'Odile ? Son directeur n'a-t-il rien à cacher ? Et la frontière entre "éducateurs" et "exclus" est-elle si nette ? Habiba, la « mère-cuisinière », et le Taleb qui joue les sorciers en échange de quelques billets, s'efforcent de comprendre...

Comme dans *L'Ancien crime* et *Bois-Brûlé* (Prix Mystère de la critique 2003), Claude Amoz crée, grâce à un style sans artifice, un univers sensible et profond où des êtres donnés pour vaincus parviennent à nouer entre eux des liens fragiles et tentent de survivre avec leurs blessures.

Ce livre a obtenu le Prix du Polar SNCF 2004.

Claude Amoz

Claude Amoz a choisi de publier sous pseudonyme. Donc, dans l'idéal, sa "bio" devait se résumer à sa bibliographie. Elle aime bien cette phrase de Flaubert : « L'écrivain ne doit laisser derrière lui que ses œuvres. Arrière la guenille ! » Elle a choisi le prénom épïcène de Claude, pour éviter que ses romans ne soient d'emblée catalogués comme féminins, avec tous les a priori réducteurs qui accompagnent une telle étiquette.

Professeur de lettres classiques, traductrice de latin et de grec, elle a retiré de sa fréquentation de ces langues dites "mortes", un grand intérêt pour le passé, pour l'histoire, pour les voix qui se sont tues mais continuent à hanter le présent.

Du même auteur
dans la même collection

L'Ancien Crime (n° 321)

Bois-Brûlé (n° 423), Prix Mystère de la Critique 2003

Aux éditions Hors Commerce
collection Hors Noir
(rééd. «J'ai lu »)

Le Caveau, Prix Sang d'Encre 1997 («J'ai lu » n° 5741)

Dans la tourbe («J'ai lu » n° 5854)

Aux éditions Nestiveqnen
collection Nouvelle Donne

Racines amères

Aux éditions Eden productions
collection Eden Fictions

Un de trop

CLAUDE AMOZ

ÉTOILES CANNIBALES

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/noir

© 2003, Éditions Payot & Rivages
106, bd Saint-Germain – 75 006 Paris

ISBN: 2-7436-1168-5

ISSN: 0764-7786

Pour Serge.

«Il est né à la fin du printemps, sous le signe double des
Gémeaux, protégé par Mercure...»

Je suis, selon toute apparence, prisonnier de limbes où s'agitent seulement des âmes perdues. Cependant, le simple fait que ces êtres ont tous connu un échec retentissant et sont des ratés complets dans notre monde n'est pas sans leur conférer une certaine qualité spirituelle. Ces épaves défaites, qui nous dit qu'elles ne sont pas les véritables saints de notre triste époque ?

J.K. Toole,

La Conjuración des imbéciles, IX, 4.

I

13 juin

Aucun homme, pas un, n'existe sans un nom.

Odyssée, VIII, v. 552.

— Et son nom ? Son vrai nom ? Il ne vous l'a jamais dit ? Vous êtes sûr ?

Le policier insiste. Il est jeune, très pâle, sa lèvre inférieure se gonfle comme celle des tout-petits quand ils vont pleurer. Derrière lui, Jef, un des éducateurs, est encore, par moments, secoué de haut-le-cœur. Son teint mat a viré au gris, les larmes ont laissé des traînées sur ses joues hérissées par la barbe du matin. Il assurait la permanence cette nuit, au Foyer : c'est lui qui a reçu l'appel de la police. Il a été l'un des premiers à découvrir les restes rongés par le feu, sous la passerelle.

Jonas, lui, n'a pas été ému. Ou du moins, il essaie de s'en convaincre. Il a pitié de ces types trop sensibles, il leur proposerait presque une gorgée de la mixture qui lui a servi à s'assommer, hier soir. Il l'appelle la Baleine rose, on dirait du kir, c'est très facile à préparer : tu achètes du sirop calmant, le plus fort, celui qui est parfumé à la framboise, tu en vides un flacon dans une bouteille de vin blanc. Une recette économique – abrutissement garanti, sommeil de plomb.

Un sommeil si pesant qu'il n'a rien entendu cette nuit. Pourtant, il dormait à quelques mètres de Gégène. S'il s'était réveillé, peut-être qu'il aurait pu...

Il ricane, pour montrer les dents à ce regret stupide. Il n'aurait rien pu, sinon se faire transformer en torche vivante lui aussi. Il enfonce sur son crâne sa casquette jaune, ornée de l'inscription *Sauvez les baleines !* Il l'a agrémentée d'un dessin qui représente un cétacé rigolard occupé à cracher vers le ciel son double jet d'eau. Il ne s'en sépare jamais ; elle fait partie de lui, autant que ses cheveux en désordre et la barbe touffue qui lui mange les joues.

Il regarde l'étroite chaussée en contrebas. C'est là, au bord du fleuve, que Gégène a brûlé. On ne sait pas à quelle heure, personne n'a rien vu, l'alerte n'a été donnée qu'au matin, par un promeneur qui s'est penché sur le parapet, par hasard, pour vider sa pipe.

Maintenant, la plupart des flics sont repartis. Les photographes aussi et les journalistes, à l'exception d'un type squelettique qui rôde encore dans le coin en griffonnant des notes sur un carnet. Quelques passants ont déposé

des fleurs : elles se flétrissent sous le Cellophane que personne n'a pensé à enlever. Après quelques mots bien sentis, le directeur du Foyer a quitté les lieux avec le responsable d'une radio locale. Le corps de Gégène a été emporté dans une housse en plastique. Il n'y a plus rien à voir sous la passerelle, sauf une bouteille vide, la carcasse d'un parapluie, et une sale traînée brunâtre.

Le jour est levé depuis longtemps, un beau matin de juin, le ciel est dégagé, l'air encore frais, mais le soleil allume déjà ses flammes dans les remous du Rhône. Quelle ironie que Gégène soit mort si près de l'eau ! Pourquoi n'a-t-il pas eu l'idée de sauter dedans ? Mais bien sûr, il n'a pas eu le temps de réagir – arraché brutalement à son sommeil d'ivrogne, les vêtements en feu, au milieu de la nuit.

Le jeune enquêteur s'est assis sur le parapet à côté de Jonas. Il lui tend du café dans un gobelet. Un garçon patient, bien différent des flics en uniforme qui le font décamper avec des grimaces dégoûtées. Il a l'air appliqué, soucieux de comprendre. Il a indiqué son nom et son prénom, pour inspirer confiance : Benoît Chavagneux. Un nom et un prénom, il marche en sécurité, Benoît Chavagneux, solidement planté sur ses deux jambes. Il n'est pas près de pénétrer dans le monde de Jonas et de Gégène, un monde où tu passes ton temps à t'évader, à cloche-pied, appuyé sur un seul nom qui n'est le plus souvent qu'un sobriquet ou un diminutif : le Vieux, le Rouquin, Bouboule... Jonas, c'est la même chose : ce prénom, il se l'est inventé en arrivant au Foyer^[1] et, depuis, nouveau réflexe de fuite, il ne le livre même plus en entier : il a trop peur de donner prise sur lui, il se fait appeler Jo.

— Vous bavardiez souvent avec lui, les gens nous l'ont dit. Il ne vous a jamais fait de confidences sur son passé ?

Bavarder ? Gégène crachotait des bribes de phrases, entrecoupées de violentes explosions de rage. Il était obsédé par ce qu'il appelait « le gang des électros », évoquant avec une fascination morbide la torture à l'électricité, la dynamo, les fils dénudés... À se demander s'il ne l'avait pas subie autrefois, ou infligée. La *gégène*, l'origine de son surnom ? À moins qu'il ne se soit appelé tout bonnement Eugène, va savoir.

Il avait été hébergé quelques jours au Foyer, mais il avait refusé d'y rester. « Dans une maison, t'es en danger, avec toutes ces prises, ces appareils, la télé surtout, rien de pire qu'une télé... » Il s'abritait constamment sous un parapluie : « Ça repousse les radiations comme un paratonnerre... » Il ne s'éloignait pas du Rhône : « Cette eau qui court, ça balaie les électrons... » Souvent, il parlait de la mer, il disait qu'un jour il irait

vivre sur une plage: «Et là, plus de problème. La mer, elle noie les ions négatifs, à cause du sel, tu comprends, et des vagues, et du soleil...»

Ils sont nombreux, les compagnons de Jonas, à rêver à ce pays bleu qui n'existe que dans leur imagination. La Méditerranée, les enfants qui sautent dans l'écume avec des rires, le pastis, l'accent chantant des habitants. Personne n'est triste dans ce pays. L'hiver n'y vient jamais. Et la mort non plus, sans doute. Ils sont nombreux à vouloir *descendre* vers la mer. Mais ils ne vont pas jusqu'au bout. Lui aussi, Jonas, comme les autres, il s'est arrêté en chemin, il laisse le Rhône poursuivre le voyage à sa place.

— Quel âge avait-il, à votre avis ?

Il ne daigne pas répondre. Cette question d'âge, tu cesses vite de te la poser quand tu es à la rue. Visages édentés, cabossés, tannés par le froid, rougis par la vinasse. Corps enfouis dans des vêtements informes et décolorés. Qui donc est jeune ici ?

— Vous ne pouvez rien me dire d'autre ?

La voix supplierait presque. Jonas se met à gronder sourdement comme un chien, il retrousse ses lèvres sur ses canines cassées. Son interlocuteur a beau faire semblant d'essayer de comprendre, ça lui est bien égal, au fond, la mort de Gégène. Quelqu'un, cette nuit, l'a arrosé d'essence, c'est un crime sordide qui soulève des vaguelettes d'indignation, mais elles vont retomber très vite. Un sans-abri de moins, quelle importance ? Une mort anonyme, celle du poisson qu'une mouette happe dans le courant. L'eau se referme aussitôt. Le fleuve continue sa course.

— Je vous...

Le flic n'ose même pas le tutoyer. Ce vouvoiement, ce n'est pas du respect, mais la distance qui sépare deux étrangers.

— Je vous conseille d'éviter pendant quelque temps de traîner par ici. Ceux qui ont fait ça sont capables de recommencer ; ce ne sont pas des gens civilisés.

Ce dernier mot arrache à Jonas un rire nerveux qui lui fait mal au ventre. Des gens civilisés ? Des larmes de rire lui coulent sur le visage.

— Nous en avons coffré une bande le mois dernier, mais visiblement, ils ont fait école.

En effet. Des ados jusque-là sans histoire. Au début du printemps, ils ont pris l'habitude d'aller régulièrement « embêter » un alcoolo qui s'abritait dans une remise sordide, au fond d'un vieil immeuble. Sans motif bien clair, pour assouvir une vague vengeance, et surtout pour « rigoler ». Les choses ont dégénéré : ils en sont venus à de véritables séances de torture. Une odeur

de brûlé a fini par donner l'alerte : on a retrouvé l'homme, le crâne brisé, affalé sur une plaque de cuisson allumée. Quand on les a arrêtés, les gamins étaient tout surpris. Ils ne s'étaient pas rendu compte, paraît-il, de la réalité de leurs actes. Les médias se sont longuement interrogés sur leur comportement : on a invoqué la drogue, les films violents, les jeux vidéo[2].

— Ils ont fait école ! répète Jonas. Des superprofs !

Dans une brume de larmes, il voit le policier se relever, lui tendre une main hésitante. Il garde les bras croisés contre sa poitrine.

Benoît Chavagneux n'insiste pas. Il s'éloigne, en penchant son corps en avant, comme les enfants quand ils portent sur le dos un cartable trop lourd. Aussitôt, Jef s'approche. Sa veste est boutonnée de travers, ses cheveux bruns emmêlés frissent en tous sens, il a les yeux gonflés, un visage de coupable. Mais coupable de quoi ? Il fait ce qu'il peut, il essaie même de monter au Foyer un groupe artistique. Ce n'est pas sa faute si les *exclus* ne mordent pas à l'hameçon. La musique leur fait peur, c'est trop dangereux de s'abandonner aux émotions. Et le théâtre ne leur inspire que défiance : ils n'ont aucun désir de monter sur une estrade pour « mettre leur vécu en mots », comme il s'obstine à le leur proposer.

— Reviens dormir au Foyer, Jo. Tu t'es engueulé avec le directeur, je sais, mais j'arrangerai les choses, fais-moi confiance...

Derrière Jef, le journaliste à tête de mort prend des notes sur son carnet. Jonas voudrait le lui arracher. Il n'en peut plus de leurs questions et de leurs bons conseils.

— Foutez le camp !

Ils s'en vont. Jef marche le dos courbé, comme Benoît Chavagneux. Pas si différent de lui, remarque Jonas, et il se remet à ricaner en pensant au mépris retentissant que Jef professe à l'égard de la police. Malgré les apparences, ils sont de la même eau, le flic et l'éducateur : des hommes de bonne volonté qui essaient d'aider. Impuissants. Dangereux. La générosité peut être pire que tout, ne serait-ce que par la confiance qu'elle éveille, et ensuite, tu es déçu, forcément, l'autre autant que toi, et il t'en veut de son échec, et tu lui en veux du tien.

Dès qu'ils ont disparu, il descend les marches de pierre qui mènent au bord du fleuve. Il regarde la chaussée noircie. Il pense : Ça aurait pu être moi. Il n'éprouve ni révolte ni tristesse. Rien. Ça aurait pu être moi.

Les enquêteurs ont pris le gros sac de Gégène et l'étrange mallette en métal qu'il refusait obstinément d'ouvrir – « Y a des secrets là-dedans ! » grommelait-il en lançant de tous côtés des regards surnois. En revanche, les

débris de son parapluie n'ont intéressé personne. La toile a brûlé, il n'en subsiste que des lambeaux, mais la chaleur a fondu ensemble le plastique du manche et le métal des baleines, elle les a pétris pour en faire une canne bosselée qu'on croirait taillée dans le tronc d'un arbre fantastique, ruisselant de gouttes de résine fossilisée. La poignée se tord comme la tête d'un serpent en colère. Un bâton de voyageur ou de prophète. Tout ce qui reste de Gégène. Son héritage. Jonas ramasse cet objet sans nom. Il l'emporte avec lui.

Chiens sans nom, chiens abandonnés que nul ne recherche, chiens perdus que quelqu'un cherche ailleurs, chiens volés, chiens fugueurs, chiens en disgrâce, chiens orphelins... Ils se déplacent dans les cages en même temps que les visiteurs, de l'autre côté du grillage, ils cherchent à attirer l'attention, ils cognent leur museau contre le métal, en gémissant. Narines humides, regards mouillés.

— Et ceux que personne n'adopte ? demande la fille. Ils deviennent quoi ?

La réponse s'impose : le Refuge est surpeuplé, surtout à cette saison. Les vacances d'été approchent : l'époque des abandons.

— On en fait quoi, de ceux dont personne ne veut ? De ceux qui sont trop moches, trop vieux, trop fatigués ? On les tue ?

L'homme répond, très vite :

— Non, bien sûr que non.

Le chenil est étouffant en ce début d'après-midi : il y stagne une odeur épaisse de sueur, de paille humide et d'excréments. Les deux visiteurs sont seuls avec un employé qui nettoie une cage vide au tuyau d'arrosage. Il y a aussi une vieille femme vêtue de noir, couverte de bagues, de bracelets, de colliers et d'énormes boucles d'oreilles. Le personnel du Refuge la surnomme Ding-Dong. Elle le sait, le surnom l'amuse, et elle force la note, exprès : elle parle toute seule, en faisant de grands gestes. Ding-Dong la Dingue ! Elle vient chaque jour distribuer aux chiens des restes de nourriture qu'elle apporte dans des sacs en plastique. C'est interdit, mais on la laisse faire – une riche excentrique ou une pauvre folle, selon que les pierreries sont vraies ou fausses : dans le doute, on s'abstient de la contrarier.

En apercevant le couple, elle hausse des sourcils tellement épilés qu'elle a dû les retracer au crayon gras. Ces intrus risquent d'emmener un des chiens qu'elle préfère : l'adorable bâtard brun au regard si tendre, la petite boule de poils blanchâtres qui gémit de bonheur en la reconnaissant, ou cet autre, au pelage couleur de feu, qu'elle a surnommé Bob... Quel dommage qu'il lui soit impossible d'avoir un animal là où elle vit maintenant ! Sa carrière sentimentale a été longue : tant d'amants l'ont déçue, blessée, trahie – et elle a maintenant oublié jusqu'à leurs prénoms. Ses chiens ont été sa consolation,

le sel de sa vie. Elle se souvient de chacun d'eux avec gratitude.

Ding-Dong toise la fille, comme elle toiserait une ennemie, une rivale. Une vingtaine d'années, peut-être moins, mais un corps efflanqué, autant qu'on peut en juger sous le survêtement noirâtre dans lequel elle s'enveloppe, un visage ravagé qui réussit à paraître à la fois maigre et bouffi, des cheveux cendrés très courts, des yeux gris, des lèvres gercées, un menton aigu, et une curieuse manière de marcher sur les pointes, sans poser vraiment les talons par terre. Une démarche de camée, diagnostique Ding-Dong. Et le timbre éraillé de quelqu'un qui fume trop, qui boit trop.

— On ne peut pas les prendre tous. Comment faire pour choisir ?

La voix cassée d'une vieille. Il fait très chaud dans le chenil, mais Ding-Dong a soudain les mains et les pieds glacés. Arrête, pauvre folle ! La vieille, c'est toi ! Cette fille a la vie devant elle.

Non, pas la vie. La mort. Devant elle, sur elle...

Tu te prends pour un médium, Ding-Dong ? Laisse les prophéties à ton ami le Taleb. C'est son métier de déchiffrer les signes. Toi, tu n'y connais rien.

Penser au Taleb – un sage, un homme de Dieu – la rassure. Elle se force à lever de nouveau les yeux vers le couple.

L'homme qui accompagne la fille est nettement plus âgé qu'elle. Les traits fatigués, mais beaucoup de charme, note Ding-Dong, toujours prête à fondre devant n'importe quel représentant du sexe opposé. Le père de cette paumée, sans doute : il la couve d'un regard soucieux.

— Tu penses que c'est une bonne idée ? Ça t'aidera, tu crois ?

— J'en suis sûre. Rien que d'être ici, je me sens déjà mieux.

Elle a un sourire de gamine qui la rajeunit. L'influence des animaux, probablement. Ils ont le pouvoir de réveiller l'enfant qui sommeille en l'adulte : Ding-Dong a souvent vu dans ce chenil des messieurs guindés et moroses se changer presque instantanément en galopins farceurs.

— Quand j'étais petite, je rêvais d'avoir un chien. On me l'a toujours refusé.

Une rancœur, venue de très loin, fait dérailler sa voix, tandis qu'elle s'éloigne avec l'homme pour un nouveau tour des cages. Les prisonniers suivent derrière les barreaux, en remuant la queue avec ferveur.

Aujourd'hui, ils ne s'intéressent pas à Ding-Dong, ni à ses croûtons : ils savent qu'elle ne fait jamais ouvrir aucune porte. Même le bâtard brun lui tourne le dos. Cette indifférence la dépite : Vous verrez, salauds d'ingrats, je ne reviendrai pas demain ! Vous pourrez toujours attendre que je vous

apporte de bonnes choses ! Et toi aussi, Bob, tu me trahis ?

— Je n'ai plus beaucoup de temps, soupire l'homme. Il faut que tu choisisses.

La fille secoue la tête.

— Non, choisis, toi. Choisis celui que tu préfères. Comme ça, j'aurai l'impression que tu m'as donné un peu de toi. Ce sera presque comme si tu me faisais un enfant.

Elle pose une main aux ongles rongés sur le bras de l'homme et se colle contre lui. Il recule. La vieille femme le regarde avec plus d'attention. Elle s'était donc trompée en le prenant pour le père de la gosse. Il doit être son mari. Non, son amant, plutôt. Un amant qui mène une double vie et redoute que sa maîtresse ne devienne envahissante – une situation que Ding-Dong la Dingue a trop connue en son temps.

— T'en prends pas le chemin, ajoute la fille, de cette voix râpeuse qui donne des frissons. Tu m'as salement laissée tomber. Rappelle-toi, tu disais : Je t'aiderai à t'en sortir, l'amour triomphe de tout... Maintenant, tu ne viens plus me voir, on dirait que tu as peur de moi.

— Nous avons déjà parlé de tout ça. J'ai fait une erreur, je le reconnais. Mais je ne t'abandonne pas. La preuve : je suis ici.

— Oui, mais à la sauvette, en cachette. Personne ne doit rien savoir, tu me l'as assez répété : J'ai intérêt à être discrète. Une tombe, comme on dit. Et si j'étais une bombe, plutôt ? Je n'ai rien à perdre.

— Rappelle-toi ce que tu risques. L'hôpital, l'internement...

La fille ne peut retenir un mouvement instinctif du bras pour se protéger le visage. Elle tente pourtant de feindre l'indifférence.

— Tu prétends agir dans mon intérêt, mais c'est à toi que tu penses, en vérité.

L'homme frotte de la main son visage las, comme pour effacer les rides qui lui ravinent le front. Il porte un fardeau trop lourd, décrète Ding-Dong, et déjà elle s'apprête à voler à son secours, consolatrice des mâles en détresse, comme elle le fut pendant tant d'années, sans rien demander en retour. Amère, ensuite, de n'avoir rien obtenu. Elle se souvient à temps qu'elle est une vieille. Ses consolations n'attirent plus personne.

Quand les deux visiteurs reviennent à sa hauteur, ils semblent réconciliés.

— Eh bien ! je vais choisir, annonce la fille.

Le cœur de Ding-Dong la Dingue se met à battre comme un fou : elle serre si fort les doigts que les chatons de ses bagues lui rentrent dans la

chair. Oh, s'il vous plaît, faites qu'elle ne prenne pas Bob, et pas non plus le bâtard brun, ni...

— La chienne qui est là, regarde...

Une chienne ? Ding-Dong se détend. Elle n'aime que les mâles ; elle est de ces femmes misogynes qui voient en toute femelle, quelle qu'en soit l'espèce, une rivale en puissance.

Le regard de l'homme suit le doigt tendu.

— Quelle horreur ! Non ! Tu ne peux pas...

— Pourquoi ?

— Regarde mieux : elle a été amputée, elle n'a que trois pattes. Je n'ai jamais vu un animal dans un état pareil au Refuge. Je me demande ce qui leur a pris : d'ordinaire, ils ne gardent que ceux qui sont présentables.

— Alors les autres, on les tue ? Pourtant, tu disais le contraire, tout à l'heure.

Silence.

— Personne ne voudra d'elle, reprend la fille. Elle est comme moi. Elle me ressemble.

— Arrête de raconter des sottises.

— C'est moi, je te dis. Mon image, mon double...

La voix grince, chargée de haine et de désespoir. Une hystérique, une malade. La vieille femme sent revenir son malaise. Elle coule un regard vers la chienne sélectionnée – une ruine, l'homme a raison, avec ses longs poils noirâtres qui pendent tristement, et sa patte antérieure gauche dont ne subsiste qu'un moignon informe. Elle n'est pas venue près des barreaux comme les autres ; elle reste inerte dans son coin, tête baissée sur le poitrail, résignée à n'intéresser personne. Absente, absorbée par un deuil peut-être, aspirant à mourir.

Ding-Dong ne veut pas en voir davantage : ses protégés ne lui seront pas arrachés aujourd'hui, c'est tout ce qui compte. Elle appelle Bob en claquant la langue, leur code à tous deux, et cette fois, le beau chien roux s'élance vers elle : il a compris que les autres ne l'ont pas choisi, son ventre le ramène vers celle qui le nourrit de restes succulents et de mots d'amour.

— Mon tout petit, mon chéri, mon trésor...

Le couple passe près d'elle. Accroupie devant Bob, Ding-Dong aperçoit les jambes de la fille, ses chevilles qu'on devine menues, en dépit des grosses chaussures avachies. Une droguée, une épave, mais ça ne l'empêche pas d'être attirante. La beauté du diable... La vieille femme ne prête plus vraiment attention aux visiteurs, mais ce qu'elle saisit soudain l'arrache net

aux fadaïses sentimentales qu'elle chuchote à Bob à travers les barreaux.

— Il faut que je te dise...

La voix de la fille a changé. Une dormeuse qui parle au milieu d'un cauchemar dont elle ne parvient pas à s'éveiller.

— Le type dont tu m'as parlé, le clodo qui a cramé cette nuit, au bord du Rhône...

— Tais-toi !

— Non, c'est plus fort que moi... Impossible de chasser son image... J'ai l'impression qu'il est là, maintenant, devant mes yeux... J'ai tout vu, je te dis... J'en suis sûre... Les flammes dans la nuit, et l'odeur, l'odeur terrible... J'étais là, près de l'eau, je te dis que j'étais là, j'ai tout vu, et j'ai...

— Tais-toi, on nous écoute ! Tais-toi !

— Pourquoi je me tairais ?

Les yeux mi-clos, la bouche plissée en une grimace énigmatique, le Taleb regarde les maisons, en contrebas.

— Ma ville.

Il répète ces deux mots avec un plaisir profond. Pourtant, il n'est pas d'ici : il est né en Afrique, dans un paysage qui n'avait rien à voir avec ce qu'il a sous les yeux. Sauf le fleuve... Mais le sien était tellement plus large et puissant, il s'étalait dans un paysage ouvert, à peine animé, au loin, derrière la bande verdoyante des champs et des palmeraies, par les falaises poudreuses derrière lesquelles disparaissait le soleil, tandis que la dernière tache de lumière s'attardait sur la voile d'une felouque.

Pas de felouque ici, rien que des péniches grises et plates. Et pas besoin de prendre un bac, comme là-bas, pour passer de l'autre côté : deux ponts et une passerelle enjambent l'eau soumise. La ville n'en est pas moins divisée par le milieu. Sur la rive droite, à l'ouest, une colline escarpée, surmontée d'une citadelle en ruine. Les maisons s'accrochent péniblement à la pente : certaines se sont éboulées et l'on n'a pas osé les reconstruire ; d'autres sont étayées par des piliers métalliques. On a expliqué au Taleb que sur cette hauteur se dressait un bourg gaulois appelé Dun. Puis les Romains ont conquis l'endroit ; le nom de Viâtre, que porte aujourd'hui la ville, vient paraît-il, du mot latin *viator*, voyageur, surnom d'un moine errant qui aurait évangélisé la région. Au pied de la colline, une église ancienne est consacrée à ce personnage légendaire, au cœur d'un quartier médiéval, autrefois misérable, qui devient touristique, avec ses antiquaires, ses boutiques d'artisanat, ses restaurants chic.

Sur l'autre rive, à l'est, la ville moderne. De ce côté, aucun relief n'arrête son expansion. Au premier plan, les immeubles cossus du XIX^e siècle, puis un quartier de buildings agressifs qui jouent les gratte-ciel et, derrière, se perdant à l'horizon, la banlieue.

L'après-midi est déjà bien avancé, mais le soleil tape fort et aplatit l'espace sous sa lumière dure. Rien ne semble exister vraiment. Le Taleb croit voir à ses pieds l'une de ces maquettes, peuplées de figurines en plastique, avec lesquelles s'amuse les enfants. Les voitures s'arrêtent aux feux de

signalisation, puis repartent, tandis que les piétons, sur les trottoirs, attendent leur tour avant de traverser. Des jouets. Des automates.

Le Taleb a choisi pour repaire le plus ancien des cimetières municipaux, à mi-pente de la colline. Son domaine de prédilection se trouve loin des grilles, dans un secteur pentu et, pour cette raison, presque abandonné, à cause des glissements de terrain qui ont dénudé certaines tombes de manière indécente : les gens veulent que leurs morts restent sagement sous terre. Les concessions expirent sans être remplacées, et la nature reprend ses droits, comme on dit, exubérante, indifférente.

Rêveur, le Taleb caresse le tronc d'un pin qui a poussé dans un tombeau. La dalle de granit s'est brisée, les racines fouillent la faille obscure. On ne lit plus de nom ni de date, rien.

À côté du pin, une autre tombe, aussi vieille, mais en meilleur état : la fidélité des survivants s'est obstinée plus longtemps. On devine un angelot dont le temps a martelé la face avec l'énergie d'un huguenot. Un couvercle orné de fleurs décolorées repose encore sur une urne vernissée.

Le Taleb glisse une main sous sa djellaba déchirée ; il en sort des billets. Chaque fois trois billets de valeur différente, et les clientes calculent toujours au plus bas : cent francs, cinquante francs, vingt francs. Cent soixante-dix francs au total par séance. Maudit soit l'inventeur des billets de vingt francs ! Pour obtenir une somme un peu conséquente, il faudrait demander quatre billets – et elles rechignent à les lâcher : trois, ça passe mieux, on peut soutenir que c'est un chiffre sacré. Le Taleb s'est juré qu'une fois au moins il poussera jusqu'à cinq. Il le fera. Et bientôt. Il n'a plus que quelques jours à jouer ce rôle. Il a décidé d'arrêter la semaine prochaine. Une décision irrévocable : il s'y tiendra.

Il soulève le couvercle. La guirlande de porcelaine pèse lourd – de quoi décourager les voleurs éventuels. Il retire de l'urne un sac en plastique, en sort un autre sac, plus petit, qui livre à son tour un troisième emballage. À l'intérieur, un joli tas de billets, soigneusement pliés.

Le Taleb les contemple avec satisfaction. Les clientes du précédent Taleb l'ont adopté sans problème : elles étaient trop désespérées d'avoir perdu leur protecteur, victime – quelle injustice ! – d'une accusation de proxénétisme aggravé, en préventive depuis le mois dernier. Il lui a suffi de raconter qu'il était l'oncle de l'autre, récemment arrivé d'Afrique et doté de pouvoirs encore plus forts. Les gens ont besoin de magie. Surtout les femmes. Une manière de dominer un monde qui leur échappe.

Le Taleb glisse dans le sac son butin du jour, et range le tout dans l'urne,

qu'il recoiffe de son couvercle. De nouveau, le souvenir lui vient de sa ville natale, flanquée d'une cité fantôme dans les montagnes, sur la rive occidentale du fleuve. Une cité de tombeaux, creusés dans les falaises, où les archéologues travaillaient à mettre au jour des peintures vouées aux ténèbres depuis des millénaires. Le père du Taleb était l'un d'eux.

— Il volait les morts. Moi, je leur donne du bel argent.

Il reste un moment songeur.

— Non, je ne donne rien, c'est un dépôt.

Il regagne l'allée principale et redescend vers la ville. Dans la partie moderne du cimetière, il croise quelques vieilles, armées d'arrosoirs et de balais, dont il sent le regard sur lui. La semaine dernière, une petite dame en noir l'a montré du doigt à sa compagne, en chuchotant, à ce qu'elle croyait, mais la surdité les faisait toutes deux tonitruer à leur insu :

— Tu sais ce qu'il mijote, cet Arabe ? Il relève les plans.

— Les plans ?

— Voyons, Yvette, réfléchis un peu. La première chose qu'*ils* feront, quand *ils* nous auront envahis, ce sera de déterrer nos morts et de tourner tous les cercueils vers La Mecque.

— Jésus Marie ! Quelle horreur !

— C'est comme je te le dis. Attention ! Il nous regarde. Plus un mot.

Le Taleb suit l'allée d'un pas tranquille. Il se sent bien dans le grand jardin. La mort ne lui fait pas peur, ne le fascine pas non plus. Quand il vivait au Caire, il s'abritait dans un tombeau. Et il était loin d'être le seul : une foule de sans-logis s'entassait dans la nécropole. La promiscuité avec les défunts ne choquait personne. Ici, les gens la jugeraient malsaine : ils ont peur des morts, ils les rejettent à l'écart des villes, ils veulent oublier la fosse qui les attend.

Le soleil allonge l'ombre du Taleb devant lui. Elle glisse, pâle, presque transparente, les géraniums jaunissent dans leurs pots, les inscriptions s'effacent, tout tombe en poussière, tout est bien. Seuls des lézards qui se chauffent sur les pierres font parfois frissonner les feuilles sèches. Et les chats dans les haies, farouches, faméliques.

Arrivé en bas du cimetière, le Taleb s'engouffre dans les toilettes. Il ôte sa djellaba et le tissu crasseux qui lui sert de turban, et dissimule le tout derrière les arrosoirs. Maintenant, on le prendrait presque pour un Européen. Il a les yeux clairs, le teint pâle, ce qui lui a causé bien des tourments dans son enfance, mais ce physique est devenu un avantage : il lui permet de jouer plusieurs rôles. Il a besoin de ces identités multiples. Il est

né à la fin du printemps, sous le signe double des Gémeaux, protégé par Mercure, le dieu qui veille sur les marchands et les voleurs, sur les vagabonds, sur tous ceux dont la survie tient au mensonge et à la ruse.

Derrière le portail du cimetière, une ruelle pavée dévale la pente, entre les immeubles branlants et les terrains vagues ; elle traverse ensuite ce qu'on se plaît à appeler le *quartier historique*, bien que les vieilles maisons aient été défigurées par un lifting sévère. Puis le Rhône, les restes d'un pont fortifié – le pont Noyé – dont ne subsistent, sur chaque rive, qu'une tour en ruine et le début d'une arche.

À une centaine de mètres, la passerelle sous laquelle, cette nuit, quelqu'un a fait brûler un sans-abri...

Le Taleb s'engage sur cette passerelle. À chaque pas qu'il fait, son visage se modifie. Et c'est encore plus vrai pour son maintien, sa démarche. Quand il sera parvenu de l'autre côté du fleuve, personne ne pourra imaginer qu'il était le Taleb.

— Je suis très inquiet. J'ai essayé de le persuader de revenir au Foyer, mais il n'a rien voulu entendre.

Odile ne connaît pas ce Jo dont parle son frère, mais son anxiété et son ton protecteur l'irritent, comme si souvent.

— Et alors ? Il est libre. Quand cesseras-tu de te prendre pour Dieu, Jean-François ? Tu veux toujours faire le bonheur des gens malgré eux.

— Je ne parle pas de bonheur. Simplement de sécurité. Il y a du danger à traîner dehors après... ce qui s'est passé.

— Tout est pourtant si paisible.

Elle le rejoint devant la fenêtre ouverte. La seule beauté de cette chambre mansardée, c'est la vue sur le Rhône et sur la colline d'en face, avec sa vieille forteresse en ruine, aux murailles abruptes. Du calcaire doré, comme on en trouve en abondance dans la région, mais souillé de larges traînées noirâtres – une tradition locale prétend y voir les traces du gigantesque incendie qui a détruit la citadelle, des siècles auparavant.

Bien que l'après-midi touche à sa fin, le soleil est loin de l'horizon, l'air lumineux, vibrant de chaleur.

— Une semaine encore, et ce sera le solstice, la nuit de la Saint-Jean ; on allumera des feux dans la campagne.

Une phrase malheureuse. Jean-François se raidit.

— Le feu...

Il pense à la vision d'horreur qu'il a dû affronter ce matin, sous la passerelle. Pourquoi a-t-il fallu que cette épreuve tombe sur lui ? Odile voudrait lui adresser un geste de réconfort. Lui prendre la main, par exemple. Elle n'ose pas. Dans leur famille, on n'est pas démonstratif : les corps se fuient, raides, gauches, glacés par la timidité. Une gangue dont son frère a réussi à se dégager, grâce à la musique et à son métier d'éducateur. Odile n'a pas su l'imiter. À force de se tenir sur la défensive, de s'appliquer à ne rien montrer de ses sentiments, elle a plaqué sur son visage un masque lisse, qui lui colle à la peau. Cheveux noirs très courts, paupières cernées de khôl, contour des lèvres retrace au crayon, fond de teint pour dissimuler les boutons, les émotions, tout ce qui est vivant. Trente-neuf ans, et déjà, quand

elle se regarde dans la glace, elle découvre sur ses traits cette immobilité pincée qu'on voit aux vieilles filles. Pourtant, sous la carapace, une enfant prisonnière.

— J'ai envie d'annuler le concert que nous avons prévu, la semaine prochaine, pour la fête de la Musique.

— Surtout pas. Tu as tant travaillé sur ce projet.

Elle prononce, sans conviction, les encouragements que son frère a besoin d'entendre. Ce spectacle, auquel il souhaite associer les pensionnaires du Foyer, ne lui dit rien qui vaille, à elle, mais il en attend des progrès étonnants chez ses protégés.

— Le programme est au point ?

— Je compte surtout sur Nano, le jongleur dont je t'ai parlé : il a un talent extraordinaire. Les autres sont réticents pour l'instant : ils ont peur de se lancer, mais s'il ouvre la voie, ils suivront, j'en suis sûr... Nous avons composé plusieurs textes, Wilfrid et moi.

Odile craint le pire. Jean-François – Jef, comme il se fait appeler au Foyer – est excellent musicien, il sait tirer de sa contrebasse des sanglots, des gémissements rauques, il a un vrai talent de compositeur, mais il gâche tout dès qu'il essaie de mettre des paroles sur ses mélodies. Beaucoup trop de prêchi-prêcha et de grands mots abstraits. Du coup, son art, qu'il voudrait révolté, en devient au contraire conventionnel et creux.

Elle n'aime pas non plus la chambre où il habite. Une mansarde aux murs d'une nudité agressive. Deux matelas superposés en guise de lit, un panneau d'aggloméré sur des tréteaux pour servir de table, un banc et deux chaises bancales – la pauvreté s'affiche de manière ostentatoire, et Odile en éprouve la même irritation que lorsqu'elle l'entend répéter qu'il touche un salaire de misère « pour la survie, rien d'autre ». Certains jours, cette exhibition tapageuse lui paraît aussi agaçante que la fatuité de ceux qui parlent interminablement de gains et de placements.

— Le voilà ! Sa voiture vient de s'arrêter en bas.

Jean-François a chuchoté ces mots d'une voix étranglée. Celle qu'il avait quand ils étaient enfants, les soirs où ils sentaient leur père plein d'une colère rentrée, ne cherchant qu'un prétexte pour exploser. Ces soirs-là, l'important, c'était de ne pas attirer son attention : ils travaillaient à se rendre invisibles, tête baissée, regard fuyant, phrases balbutiées. Aucune solidarité entre eux : la peur les transformait en ennemis. Leur mère elle-même parvenait mal à cacher un soulagement lâche lorsque la foudre l'avait épargnée pour frapper son fils ou sa fille.

Des pas lourds dans l'escalier. Odile et Jean-François retiennent leur souffle. Le despote qui les faisait trembler n'est plus qu'un vieillard dont le corps se boursoufle et se tasse sous l'effet de l'âge. Pourtant, ils continuent à redouter ces goûters dînatoires qui les réunissent chaque semaine, chez l'un ou l'autre en alternance, les deux enfants et le père.

Il entre sans frapper, s'abat aussitôt sur une chaise et promène à l'entour ses gros yeux larmoyants, en se caressant le menton. Désapprobateur, le regard, comme toujours. Chez Odile, il s'attarde sur les bibelots, les gravures, les miroirs, soulignant la futilité de son décor de petite fille sage. Ici, c'est l'inverse. Il contemple avec un dégoût appuyé une tache d'humidité au plafond et la peinture qui s'écaille sous la fenêtre. Il n'a pas besoin de parler pour qu'ils réentendent les phrases cinglantes avec lesquelles il avait accueilli la décision de Jean-François : « Tu veux être travailleur social ? Autant dire un parasite qui gagne médiocrement son pain sur la misère d'autrui. »

Il se verse un verre de muscat, remplit les deux autres, d'autorité, et se lance dans ce qu'il croit être une conversation, mais c'est un quasi-monologue : il s'écoute discourir, de cette voix puissante qui emplit tout l'espace et fait se retourner les gens dans les lieux publics. Naturellement, il a son avis sur le crime de la nuit dernière : il faudrait, selon lui, « encadrer les populations errantes de façon beaucoup plus autoritaire, multiplier les procédures d'internement ». Jean-François se récrie, tremblant d'indignation. Odile redoute un affrontement. Elle se hâte d'intervenir.

— À propos, j'ai entendu le directeur du Foyer à la radio, ce matin...

— Cet excellent Édouard Derembourg ! ricane le vieillard. Il ne manque pas une occasion de se mettre en avant. Un personnage imbu de lui-même, je l'ai toujours dit.

Sur ce point, Jean-François partage l'avis paternel. Il n'aime pas le directeur, et il surenchérit : l'homme, un juge à la retraite, a gardé la nostalgie de ses anciennes prérogatives, il est autoritaire, cassant, un philanthrope à l'ancienne qui veut forcer les marginaux à se couler dans le moule social.

Le vieillard est enchanté de cette connivence inattendue. Il poursuit joyeusement sur sa lancée :

— Et un sacré noceur, je te parie. Un amateur de chair fraîche. Malgré son air de curé, il a un regard qui ne trompe pas.

— Tu crois ? Moi, je le trouve austère et puritain. En tout cas, il n'a sûrement pas beaucoup d'occasions : son épouse passe ses journées au Foyer,

à le surveiller.

— Justement ! Une femme n'est pas jalouse sans raison. Mais la surveillance n'a jamais empêché un homme marié de s'offrir une aventure en douce... Qu'as-tu à rougir ainsi, Odile ? Je te choque ? Tu as bientôt quarante ans, il serait temps que tu te déniaises un peu. Je me demande quand l'un de vous se décidera à me donner un petit-fils.

Encore un refrain connu. Odile s'efforce de ne pas admettre que si son frère et elle n'ont pas d'enfants, c'est qu'ils sont tristement dépourvus d'élan vital. À cause de leur mère, sans doute, dont la longue dépression a recouvert toute leur enfance d'un voile de cendres... Pas question de tenter l'aventure, en ce qui la concerne : sa liaison avec Cédric est trop incertaine et chaotique. Quant à Jean-François, ses activités sociales semblent absorber toute son énergie. Quand il était plus jeune, il s'est parfois laissé entraîner dans des aventures avec des filles à la dérive – poupées cassées dont il tentait en vain de recoller les morceaux. Ces amours mal assorties tournaient toujours au désastre, et il a renoncé depuis longtemps à jouer les saint-bernard du sentiment. Il s'est assagi, comme on dit – pourquoi ce mot est-il si triste, tel l'aveu d'une défaite ? Depuis quelques semaines, on le voit souvent avec une jeune institutrice, Martine – pour la première fois, quelqu'un de solide et de dynamique.

Il dispose les couverts sur le drap qui sert de nappe, les assiettes et les gobelets en terre cuite, comme il se doit chez un adepte du dépouillement. Leur père s'est resservi du muscat et se balance sur sa chaise d'un air satisfait, tout en pontifiant sur le sans-abri assassiné :

— Tu dis qu'il a vécu au Foyer ?

— Quelques jours seulement. Il ne supportait pas de rester entre quatre murs.

— Claustrophobie ? Un symptôme classique, chez ces gens-là.

— Dans son cas, c'était surtout une peur panique de l'électricité. Drôle de type : incapable de s'exprimer de façon cohérente, mais il calculait à une vitesse extraordinaire, aussi vite qu'une machine. Un surdoué, à sa manière.

Le vieux chirurgien, qui a été un des premiers à informatiser son service dans la clinique privée où il officiait, a un rire de mépris :

— Ce don aurait pu faire sa fortune cinquante ans plus tôt, mais à l'ère des ordinateurs...

— Il avait l'air de s'y connaître. Il a semé la panique au Foyer : il prétendait qu'il avait un système infallible pour vérifier les comptes. Le directeur était très contrarié. Je le revois, les lèvres pincées, devant son

sacro-saint bureau dont l'autre prétendait forcer la porte, en brandissant son parapluie comme une lance.

Jean-François se détourne pour aller chercher le pain complet, la salade, le fromage de chèvre et l'inévitable compote de pommes bio. Odile devine qu'il a les larmes aux yeux. Elle essaie de meubler la conversation comme elle peut quand le téléphone l'interrompt.

— Réponds pour moi, veux-tu ? J'ai les mains prises.

Elle obtempère, n'obtient à l'autre bout du fil qu'un long silence. Pourtant, elle croit entendre un souffle oppressé. Elle essaie d'encourager ce correspondant craintif :

— Vous êtes bien chez Jean-François Praslon. Ne coupez pas. Je vous le passe.

Trop tard. On a raccroché.

— Une erreur, sans doute.

Jean-François pose le compotier sur la table. Il est soucieux et distrait. Quelques minutes plus tard, le téléphone appelle de nouveau, et il court répondre. Aussitôt, son visage s'éclaire.

— Ah ! c'était toi, Martine ! Je sais... Non, je ne peux pas, je t'ai déjà expliqué que je suis en famille.

À l'autre bout du fil, on proteste, on insiste.

— Bon, d'accord, je passerai en fin de soirée.

Sa voix est chargée d'une tendresse inhabituelle.

— Ça a l'air sérieux, chuchote leur père, avec un rire complice.

Odile se tourne vers la fenêtre, vers la ville sur laquelle le soir ne se décide toujours pas à tomber. Elle ne peut s'empêcher d'envier son frère et d'être triste, en pensant au ratage de sa propre vie sentimentale.

— Alors, ma fille ? demande le vieillard qui a flairé son trouble.

Elle bat des cils. Trop tard pour lui demander compte de tout ce qui en elle n'a pu éclore, tétanisé par la peur qu'il lui inspirait. Si elle essaie de s'expliquer, il ne comprendra pas : il a soigneusement effacé de sa mémoire les accès de fureur, les cris, les gifles, les coups de pied qui les jetaient au sol, la ceinture dont il leur cinglait les cuisses... Parfois, Odile en vient à douter de ses souvenirs. Pas de témoin : la belle maison où ils vivaient était à l'écart des autres, protégée par une haie touffue, et lui au-dessus de tout soupçon, brillant chirurgien dans une clinique privée de pointe, mari dévoué d'une dépressive, puis veuf exemplaire, père généreux, se consacrant à l'éducation de ses enfants, leur offrant des leçons de musique et de tennis, des vacances en Suisse. Quand il avait cogné trop fort et que des plaies étaient visibles, il

racontait qu'ils s'étaient battus entre eux: « Des enfants querelleurs! je me demande d'où leur vient cette violence... » Si Odile avait parlé alors, qui l'aurait crue? Ceux qui brutalisent leurs enfants, ce sont les gens sans éducation, les ivrognes, les chômeurs.

Et maintenant, le tyran n'est plus qu'un pauvre vieux. À quoi bon lui faire des reproches? Mieux vaut continuer à jouer la comédie de l'affection. Famille unie autour du patriarche.

Un sourire forcé aux lèvres, elle l'écoute parler du sujet qui lui tient le plus à cœur en ce moment, la Légion d'honneur. Il se démène pour l'obtenir. Et professionnellement, il la mérite, elle est bien obligée de le reconnaître: sa carrière force l'admiration. Une ascension sociale incroyable pour cet ancien pupille de l'Assistance, placé dans une ferme à sept ans, rossé et maltraité par sa famille d'accueil qui n'hésitait pas à lui faire manquer l'école pour l'employer aux champs, parvenant malgré tout à décrocher le certificat, puis une bourse, travaillant d'arrache-pied au lycée afin de combler son retard, puis, après le bac, s'imposant de longues années de privations pour payer ses études médicales, faisant tous les métiers, débardeur, veilleur de nuit, livreur de journaux... Courageux, c'est sûr, tenace, dur avec lui-même.

Pendant qu'il soupèse ses chances d'obtenir le précieux ruban, Odile fixe la grande forme féminine aux hanches évasées, à la peau sombre et luisante, qui occupe tout un angle de la pièce. La contrebasse de Jean-François. Elle ne sait pourquoi, l'instrument lui fait penser à leur mère, morte si jeune, comme on s'enfuit.

En fin d'après-midi, Jonas se décide à gagner le Foyer. Poussé par la curiosité, à moins que ce ne soit l'effet des exhortations de Jef.

Il trouve le réfectoire plein de monde. D'habitude, à cette heure, les pensionnaires sont encore au travail. Le directeur y tient beaucoup : « Des horaires réguliers, une discipline stricte, voilà les clefs de la réinsertion. » Mais aujourd'hui, oubliées les consignes. Le petit chef a disparu pendant toute la journée. Jonas sait très bien à quoi il a dû employer son temps : à faire le tour des médias régionaux. Journaux, radios, télévisions, tout lui est bon pour se faire mousser. La protection des sans-abri, c'est son fonds de commerce, et il profite sans vergogne de la mort de Gégène pour parader devant les caméras.

— La cause que je défends et que je défendrai jusqu'à mon dernier souffle...

Il vient de revenir au Foyer, traînant avec lui une équipe de télévision, et il se fait filmer dans le réfectoire, sous le portrait de la fondatrice, Antoinette Chardon, une dame patronnesse du XIX^e siècle dont les méditations sont en vente à l'accueil, sous un titre plutôt inquiétant : *Consumée par le Buisson ardent*. Il paraît qu'un groupe de dévots intrigue au Vatican pour la faire béatifier. Pourtant, elle n'inspire guère confiance, avec ses petits yeux calculateurs et ses lèvres pincées.

— La lutte que je mène, depuis des années...

Édouard Derembourg débite son boniment sans crainte de l'emphase, avec l'aisance d'un acteur. Grand, mince, visage austère, cheveux ras, belle prestance. Son épouse, Mathilde, une boulotte rougeaude, ne le lâche pas des yeux : elle est dépressive, paraît-il, et bourrée de médicaments.

— Le combat qui est le mien, contre l'exclusion et la marginalité...

Parce que tu te crois au centre ? proteste Jonas, silencieusement. Et si c'était l'inverse ? Toi dans la marge, malgré les apparences, et moi dans le vrai ? Je ne suis pas un *exclu*, je ne pleurniche pas pour que tu me laisses entrer, je n'ai aucune envie de me *réinsérer*, comme tu dis – chacun dans son trou, à bosser comme un esclave, en grignotant sa petite existence de rat.

Le journaliste en vient à ce qu'il appelle les « basses questions

matérielles », les plus intéressantes en fait : le fonctionnement du Foyer, son financement. Quelques subventions, explique le directeur, mais pour l'essentiel, des fonds privés. Et de se lancer dans un « vibrant hommage aux généreux donateurs qui rendent cette belle œuvre possible ». Jonas tend l'oreille. Le bruit court que des sommes considérables sont collectées chaque année. De l'argent qui n'est sûrement pas perdu pour tout le monde. Au début du printemps, il y avait une fille, hébergée dans l'annexe des femmes, deux rues plus loin, une très jeune, toxico, alcoolo, mais remarquablement futée quand elle n'était pas défoncée : elle prétendait que ces charités cachaient des trafics louches. Dès que ces propos lui ont été rapportés, le directeur a eu recours à la parade habituelle : il l'a traitée de « délirante », a brandi la menace psychiatrique. C'est facile, quand on est le plus fort, de prétendre que l'autre est fou. Surtout pour un ancien magistrat qui connaît toutes les ficelles du droit.

Le directeur énumère avec satisfaction les activités de l'organisme : distribution de repas et de vêtements, logement des nécessiteux. Ceux-ci sont répartis en deux catégories : les Provisoires et les Apprentis. Les premiers doivent faire la queue, chaque soir, pour obtenir un repas et un lit en dortoir, dans la limite des places disponibles. Édouard Derembourg se garde bien, naturellement, de parler des bagarres qui éclatent dans ces dortoirs pour un rien, des dormeurs qui hurlent dans leurs cauchemars, des crises de folie, des alcoolos qui se vomissent ou se pissent dessus. Il préfère s'attarder sur le sort enviable des Apprentis qui, eux, peuvent bénéficier de longs séjours et d'un hébergement plus confortable, à condition de rendre de petits services à la communauté, et de ne pas refuser les stages de formation auxquels on les inscrit.

Le personnel ? Quelques salariés : les éducateurs chargés de l'encadrement et des permanences de nuit, une infirmière, un intendant, une cuisinière. Un nombre non négligeable de bénévoles, notamment les « dames de la lingerie », dont la « tâche ingrate » est de trier les habits collectés par le Foyer. Et pour l'essentiel, « c'est le plus important, les pensionnaires eux-mêmes qui doivent mériter ce beau nom d'Apprentis ».

La caméra pivote, elle balaie la salle, et les Apprentis se pressent, dans l'espoir enfantin de passer à la télé. Jonas, lui, tourne les talons et s'en va chercher refuge dans la cuisine. Même s'il est peu probable qu'un membre de sa famille regarde ce reportage, il ne veut pas risquer de laisser la moindre trace.

En le voyant entrer, Habiba, la cuisinière, court à lui, le chignon défait,

l'œil brillant; elle le serre contre sa grosse poitrine, si fort qu'il sent l'armature de son soutien-gorge.

— Mon grand, mon pauvre grand... Ç'aurait pu être toi !

Il se dégage vivement. Il n'aime pas qu'on le touche ni qu'on le plaigne. Et cette phrase l'irrite, écho de ses propres pensées, ce matin.

— Pourquoi t'es toujours comme ça, Jo, dur et sans cœur ? L'Algérienne, elle se ronge les sangs pour toi, parole ! Le souci finira par la tuer.

Elle se lance avec entrain dans une des grandes tirades dont elle a le secret. Des gronderies, des criaileries, une tendresse envahissante qui déferle... Jonas s'assied devant la table, à côté de Mehdi, un Apprenti qui est dispensé de la plupart des corvées, car on ne voit guère quelle aide il pourrait fournir, ce vieillard tremblotant, qui se déplace en boitillant.

— Bonsoir, fils, crachote la bouche édentée.

Jonas parcourt du regard la cuisine chaleureuse, le large évier, les fours, les réchauds, les énormes marmites où l'on remue les aliments avec des spatules aussi longues que des rames. Il se sent bien dans cette pièce. Et il n'aime pas se sentir bien, il a peur de s'attacher : un piège où tu t'englues.

— Faut que cette histoire te serve de leçon, gronde Habiba. Fini de traîner dans les rues, maintenant.

Revenir dormir ici ? Elle a raison, Jef a raison : ce serait le plus sage. Mais redevenir un Apprenti, retrouver les box étroits qui n'isolent de rien, les odeurs, les bruits indiscrets, la discipline, les combines minables pour s'y soustraire, la servilité poisseuse qui finit par se coller sur toi...

— Je sais, le Chameau l'a viré, mais c'est pas le mauvais cheval, il va te reprendre. D'ailleurs, j'ai mis quelque chose dans son café pour le rendre comme un petit mouton. Une poudre que ma sœur m'a envoyée d'Algérie. Elle l'a achetée à un Taleb de là-bas, un Taleb très puissant, de père en fils.

Habiba et ses poudres, ses grigris, ses incantations, les décoctions sans nom qu'elle ne cesse d'élaborer pour envoûter son entourage... Quand Jonas a été chassé du Foyer, elle a cousu dans le col de son imperméable un bout de papier plié, sur lequel étaient inscrits des signes mystérieux, à l'encre dorée. Un *k'teb*. Rien de plus puissant pour écarter la malchance.

— J'ai la tête qui tourne. Pas bouffé depuis...

Une phrase magique, beaucoup plus efficace que tous les sortilèges du Taleb. Elle arrête net les effusions d'Habiba.

— Tu as faim, mon pauvre grand ? Fallait le dire. Je vais te réchauffer quelque chose.

D'un geste brusque, elle fait retomber le panneau du passe-plat qui

donne sur le réfectoire.

— Vaut mieux que le Chameau nous voie pas. Il m’a défendu de servir à manger entre les repas. Mehdi, va te mettre devant la porte. Si quelqu’un s’amène, tu préviens.

Mehdi clopine docilement jusqu’à l’entrée ; à chaque pas, il semble sur le point de se prendre les pieds dans son pantalon de récupération trop long pour lui... Habiba s’affaire à grand fracas, injuriant copieusement en arabe casseroles et couverts récalcitrants. Pour finir, elle pose devant Jonas une assiette pleine à ras bord d’un ragoût qui baigne dans une sauce sombre. Elle lui verse même un verre de vin, déniché on ne sait où : l’alcool est strictement interdit dans l’établissement.

— Alerte ! lance Mehdi. Quelqu’un !

Jonas s’empresse de vider le verre et de cacher l’assiette sous un torchon. Habiba le rassure aussitôt :

— Pas de problème. C’est M^{me} Dozier. Une amie.

Une amie peut-être, mais Jonas ne l’aime pas, cette femme maigrichonne qui tient la boulangerie voisine. Des vêtements gris, une peau grise, des cheveux de la même couleur, serrés sur la nuque en un minuscule chignon, des dents de souris, une bouche amère, une voix geignarde. Son fils unique, âgé de dix-huit ans, est en prison depuis le mois dernier : c’était le meneur de la bande qui a torturé à mort le misérable alcool, dans sa remise. On n’aurait jamais imaginé ce garçon tranquille capable d’un tel comportement. Trop gâté par ses parents, sans doute, habitué à voir tous ses caprices satisfaits. Quand la police est venue le chercher, il n’a manifesté le moindre repentir. Il se posait en victime, au contraire, et tenait des propos arrogants : il en avait assez, disait-il, de voir « traîner la racaille » devant la boutique familiale. Depuis son arrestation, sa mère vient souvent chercher du réconfort dans le giron d’Habiba – et ce sont des larmes, des épanchements à n’en plus finir.

— Regardez ce que je vous apporte, ma chérie. Pour vos protégés. Cadeau de la maison.

Elle pose sur la table un carton dans lequel se chevauchent des biscuits secs : langues-de-chat, palmiers, galettes, macarons...

— Allez-y, servez-vous !

Comme un gosse, Jonas retourne une gaufrette, pour le plaisir de lire la légende inscrite au dos. *Et ta sœur ?* demande le gâteau. C’est censé être drôle, mais Jonas sent le rouge lui monter aux joues – une bouffée de honte et de remords. Heureusement, on ne peut rien voir, à cause de la barbe qui

les couvre. Voilà l'intérêt, entre autres, de la laisser pousser... Il repose le biscuit. D'ailleurs, il n'a plus faim : la triste femme grise dégage une odeur rance qui lui coupe l'appétit. Elle évoque la mort de Gégène, en un flot d'exclamations pathétiques :

— Ah ! le pauvre ! Ah ! quelle misère ! Quand je pense que vous m'avez parlé de lui, pas plus tard que la semaine dernière ! Vous m'avez raconté sa peur de l'électricité. Peut-être qu'il avait mis les doigts dans une prise quand il était gamin : j'ai entendu à la télé que tout s'explique par les traumatismes de l'enfance.

Le ton larmoyant cache mal une âpre satisfaction. M^{me} Dozier se complaît dans le malheur – le sien, celui des autres. Elle s'en nourrit, comme une blatte se repaît des ordures qui traînent dans les égouts. Elle pose une main molle sur la manche de Jonas.

— J'espère que vous n'avez pas l'intention de retourner dormir près de cette maudite passerelle. Vous avez dû avoir bien peur. Ç'aurait pu être vous...

Encore une fois, cette phrase détestable qui le poursuit depuis ce matin. Il cherche en vain une réplique désagréable. Par bonheur, la grosse Rita fait irruption dans la cuisine. Une vieille pute hors d'âge, reconvertie dans la mendicité, moustachue sans vergogne, obèse à en crever, une voix de basse-taille :

— Ils m'ont fait parler dans leur micro. Je leur ai expliqué que j'suis une exclue.

Elle revendique l'appellation avec une fierté agressive. Une sorte de snobisme à l'envers, et Jonas se souvient de son père qui déclarait à tout propos : « Je viens du peuple, moi : mon vieux, l'était cheminot. » En fouillant dans les papiers familiaux, Jonas a découvert qu'en fait de cheminot, son grand-père occupait un poste de direction à la S.N.C.F. Pourquoi ce besoin de s'inventer une extraction populaire ? À cause de quelle mauvaise conscience ?

À la vue des biscuits, les yeux de la grosse Rita s'illuminent. Elle s'assied et se met à bâfrer avec voracité, en soulevant tous les gâteaux, de ses ongles noirs, pour choisir les plus gros, les plus dorés. Le groupe s'augmente bientôt d'un grand type sans âge, très maigre, tatoué, au crâne rasé, qu'on surnomme le Curé parce qu'il ne se sépare jamais de sa Bible. Aujourd'hui, il est particulièrement agité ; ses yeux brillent d'un éclat fiévreux, tandis qu'il feuillette le volume fripé.

— Écoute, frère. *Ils se dirent entre eux : « Venez, consultons les sorts pour*

connaître le responsable du malheur qui nous frappe. » Ils consultèrent les sorts, qui désignèrent Jonas. Je n'invente rien, regarde, tu peux vérifier, c'est écrit.

Jonas ne se donne pas la peine de répondre. Inutile de contrarier le fou, sinon les citations s'enchaîneront aux citations, on n'en finira pas.

Bientôt, Nano gratte à la porte. C'est un petit homme au teint crayeux, que ses oreilles décollées, ses cheveux filasse et ses sourcils blancs, en accent circonflexe, font ressembler à un clown décoloré. Un expatrié, paraît-il. On n'en sait pas plus, même si l'on devine qu'il a traversé des épreuves effroyables: son visage est crispé par un rictus de panique, des larmes perlent au bord de ses longs cils pâles, il bégaye des sons inintelligibles, perdus dans une cohue de syllabes heurtées. Jonas croit saisir la même phrase obsédante qui revient, qui ne le lâche pas: «Ç'aurait pu... »

Bien sûr, Nano, ç'aurait pu être toi, et il y avait encore plus de risques que ça tombe sur moi, puisque je dormais à côté de Gégène! Et alors? Pour cette fois, nous avons échappé, nous sommes encore vivants! Des survivants!

Habiba fait asseoir Nano, elle lui met presque de force un biscuit dans la bouche. Peu à peu, le petit homme se détend. Il sort de sa poche un jeu de cartes et se met à les faire cascader de la main gauche à la main droite, puis en sens inverse.

— Vous pourriez gagner votre vie avec ce genre de tours! s'extasie la boulangère.

Nano essaie de nouveau de parler, ne produit qu'un bredouillis laborieux, dans lequel Jonas reconnaît le nom de Jef et ce mot, si difficile à prononcer pour un bègue: « spectacle. »

— Jef veut te faire jouer dans le spectacle qu'il a prévu, la semaine prochaine, pour la fête de la musique, c'est ça?

L'autre hoche vigoureusement la tête. Les cartes sont remplacées par des balles de ping-pong: elles dansent entre les doigts écorchés aux ongles cassés, elles volent, on les croirait vivantes. Nano les lance très haut et les suit des yeux, le visage apaisé, souriant à une vision heureuse.

Une vision qui se déchire, d'un coup. Les balles retombent, le jongleur aux mains ailées redevient un pauvre type effaré. Un colosse rougeaud catapulte Mehdi au milieu de la pièce et se campe devant M^{me} Dozier:

— Encore à traîner ici! Alors là, pour l'instinct maternel, champion, la vieille!

Le père Dozier. Il a un coup dans le nez, comme chaque soir depuis que son fils est en taule. Ses yeux porcins sont rougis par des larmes d'ivrogne

qui ne coulent pas. Il rend le Foyer responsable du « dérapage » de son rejeton, lequel aurait été agressé sur la place, à plusieurs reprises, par des sans-abri pris de boisson : « Et alors, il a eu besoin de prendre sa revanche, faut comprendre, il pensait pas que ça irait si loin. »

Un brave type jusque-là, le père Dozier, fier de l'inscription sur sa porte : *boulangers de père en fils depuis 1886*. Lui qui offrait volontiers des gâteaux aux exclus les jours de fête, il n'hésite pas maintenant à tenir sur eux des propos très durs : « Les S.D.F., par les temps qui courent, tout leur est dû. Des parasites. On leur paie à bouffer avec les impôts des pauvres poires comme moi qui triment du matin au soir. »

La tête basse, M^{me} Dozier s'en va en trottinant dans le sillage de son tyran. Personne n'essaie de la retenir : la pitoyable souris grise ne leur inspire à tous que de l'écœurement.

Peu à peu, la cuisine se remplit d'une foule surexcitée qui commente les événements du jour, en piochant dans le carton à pâtisserie. Jonas étouffe. Il ramasse son sac et recule vers la porte.

Le Curé a remarqué son manège :

— Tu essaies de t'enfuir, comme le Jonas de la Bible ? Mais Dieu l'a rattrapé. *Le Seigneur lança sur la mer un vent violent*. Ça va très mal finir pour toi.

Jonas lui fait signe de se taire : ce dingue va attirer l'attention sur lui. Déjà, Mehdi trotte dans sa direction.

— Tu pars, fils ? Habiba va s'inquiéter, tu sais comme elle est. Elle va pleurer, crier...

— Console-la, Mehdi. Explique-lui que la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit. Et, en parlant de foudre, j'ai un paratonnerre, regarde.

Il entrouvre son imperméable, lui montre le manche du parapluie qu'il a passé à sa ceinture et qui lui bat la cuisse.

— Dis-lui que Gégène m'a laissé un *k'teb*. Un *k'teb* encore plus puissant que celui qu'elle m'a donné. Mon épée magique. Avec elle, rien à craindre.

Mehdi marmonne une protestation inaudible. Peu importe à Jonas. Le voici dehors. La porte se referme derrière lui, et le claquement du vantail célèbre sa délivrance. Il marche, la tête baissée vers le trottoir fendillé dont les crevasses imitent les rides d'un vieux visage amical.

Une voix hésitante bégaye, derrière lui :

— Jo ?

Nano. Il explique laborieusement qu'il ne veut pas rester au Foyer : les policiers qui sont venus questionner tout le monde lui ont fait trop peur. Il

ne peut chasser l'image de ceux qui l'avaient interrogé, dans son pays...

Quel pays? La réponse n'intéresse pas Jonas. Et le petit homme tremblant qui serre contre lui son sac rempli de quilles et de balles de ping-pong l'agace; il bégaye plus fort que jamais, mendiant un peu de compagnie, rien que pour cette nuit, parce qu'à deux les risques seront moindres. Si le tueur revenait...

Jonas chasse le petit homme en giflant l'air d'un geste irrité, sans appel.

II

19 juin

Voici mon nom : Personne. Ils m'appellent Personne, Tous, ma mère, mon père ainsi que mes amis.

Odyssée, IX, v. 366-367.

Jonas est retourné dormir au bord du Rhône. De quoi aurait-il peur ? Il a trouvé un refuge, où il est en sécurité. Avec Gégène, il se contentait de s'abriter sous la passerelle. Maintenant, il avance, sur l'étroite chaussée qui longe le fleuve, jusqu'à un tas de poutrelles et de tuyaux. En furetant derrière, il a repéré dans le mur de soutènement du quai un renforcement voûté, fermé par une grille descellée. C'est l'entrée d'une galerie souterraine qui semble se poursuivre assez loin. Le couloir est étroit, on ne peut y avancer qu'en rampant, mais là au moins, il ne risque rien : qui irait le repérer derrière toute cette ferraille ? Il a l'intention d'y rester et de l'aménager. Il a déjà apporté des cartons, deux couvertures, un sac de couchage et un matelas de récupération. Une niche à sa taille, dans laquelle il se blottit. Le vent n'y souffle pas, il y fait tiède. Un ventre.

Voici près d'une semaine qu'il s'est installé dans cet abri. Le soir, au moment de sombrer, il caresse de la paume une pierre bombée, lisse comme un sein. Et il rêve, l'esprit brumeux. C'est un pavé, il appartient à une ancienne voie qui continue, sur des kilomètres, jusqu'à un château souterrain. On raconte que la colline de Viâtre est parcourue de tunnels et de passages secrets qui datent de l'époque où la citadelle était encore debout. Jonas joue avec cette idée. Il se croit dans un des récits d'aventures qu'il dévorait enfant. Il se promet d'explorer un jour le fond de sa galerie : il y découvrira peut-être un trésor caché.

Chaque matin, il est réveillé par un merle. Des roulades d'une puissance surprenante, à faire trembler les vitres, s'il y en avait. L'oiseau sautille sur les poutrelles, et de là, il appelle. L'aube n'est pas venue, les franges du ciel n'ont pas encore pâli, et pourtant le merle sait.

Jonas grimace : dans quelques jours, le solstice, leur fête de la Musique à la con ; après quoi, les nuits vont rallonger. Il n'aime pas ce moment où l'été, alors même qu'il commence, bascule déjà vers l'automne : la chaleur augmente, mais le temps d'ensoleillement se réduit, l'ombre ronge la lumière. Il lui vient l'envie de continuer sa descente vers le midi : la belle saison dure plus longtemps là-bas. Mais la seule idée de reprendre la route l'épuise à l'avance. Il s'est fabriqué des habitudes ici, et il s'y accroche,

comme les personnes âgées, pour la même raison, parce qu'il n'a rien d'autre pour se rattacher au monde. Au réveil, son merle. Ensuite, il traverse le Rhône pour aller prendre son petit déjeuner au Foyer, dans la cuisine d'Habiba. Il la quitte avec de bonnes résolutions : se reprendre en main, se mettre en quête d'un emploi qui lui convienne... À peine nées, les voici mortes, et la journée se poursuit invariablement de la même manière : il traîne sur les quais jusqu'à la fin du marché, puis repasse le Rhône et s'installe dans le quartier touristique, devant la vieille église. Là, au pied de la fontaine, il laisse couler les heures en écoutant sa radio ou en jouant de l'harmonica, sa casquette retournée à côté de lui.

Il consulte le cadran lumineux de sa montre : l'heure du merle est passée depuis cinq bonnes minutes. Elle est peut-être déjà finie, la saison où les oiseaux chantent. Ou alors, peut-être que le merle est mort. On dirait qu'on pleure tout près – il croit entendre des gémissements...

Il se tourne sur le côté. Au lieu de s'énervier ainsi, il devrait fourguer cette montre. Elle ne lui sert à rien sinon à s'inquiéter. Quel besoin de savoir l'heure ? Mais comment se séparer du seul objet qui lui reste de Fabienne ?

Il allume sa radio. Une chanson douceâtre s'en échappe : il est question d'amour, d'une main qui en prend une autre... Il se hâte de couper le poste. Des mots menteurs. La vérité de tout le monde, c'est la solitude. Sa vérité à lui, en tout cas.

Il referme les paupières et replonge dans un sommeil confus. Quand il s'éveille de nouveau, le jour est venu, le fleuve brille si fort, derrière les poutrelles, que ça donne mal à la tête de le regarder. Hier soir, il s'est assommé, une fois de plus, à coups de Baleine rose, et ce sommeil brutal le laisse à chaque fois nauséeux, la pensée vide.

Il se redresse, étire ses muscles raidis. Ses yeux brûlent, sa nuque est douloureuse, et il découvre sur son poignet droit une profonde estafilade qu'il a dû se faire en rentrant au bercail : il ne se souvient de rien, mais ce n'est pas la première fois qu'il se réveille avec une blessure dont il ignore l'origine. Il plie ses deux couvertures, les range dans son sac de couchage et roule le tout sur le matelas, comme s'il faisait son lit dans une vraie maison : s'il continue, il va bientôt installer des coussins et des bibelots ! Il lace ses chaussures, enfle l'imperméable beige dans lequel il s'enveloppe toute la journée. Puis il rampe jusqu'au bord de sa niche et lance la bouteille de la veille dans le Rhône. Elle fait jaillir un peu d'écume, flotte dans les remous. Il la suit des yeux, la perd bientôt. Toutes ces bouteilles vides qui s'en vont vers la mer, porteuses de messages que nul ne déchiffrera jamais.

Il reste longtemps immobile, à écouter le clapotis des vagues contre le quai, et derrière, comme une basse puissante, le roulement des grandes eaux qui descendent. Des mouettes tournent; quand elles s'abattent sur un poisson, elles poussent des cris qui ressemblent à des rires méchants. Ce sont elles, peut-être, qui ont tué le merle.

Il passe une main dans ses cheveux, gratte sa barbe, et se décide enfin à s'extraire de son refuge. Pour gagner l'escalier qui remonte vers la ville, il doit d'abord longer le tas de poutrelles, et ce n'est pas facile: il y a si peu de place qu'il a peur de glisser dans l'eau. Il avance, tête baissée, son sac sur le dos, pareil à une grosse tortue craintive. Il se sent toujours vulnérable lorsqu'il quitte son abri et qu'il voit l'espace s'ouvrir autour de lui.

Tout en progressant, il croit entendre les mêmes pleurs que tout à l'heure, dans son demi-sommeil. C'est en lui qu'on pleure, au plus profond, dans ces lieux troubles où dorment les vieilles émotions...

Non, c'est dehors, quelqu'un. Il y a quelqu'un, réellement, tout près. Il relève la tête.

Il aperçoit d'abord une lanière sombre, accrochée à la dernière poutrelle. Au bout, un tas laineux qui s'agite. Un chien aux poils noirâtres. Il bave en poussant des jappements étouffés.

Jonas recule. Les chiens, ce sont les ennemis des gens qui traînent. Le chien de garde hargneux, derrière le portail, qui aboie quand tu passes jusqu'à ce que ses maîtres sortent. Le molosse que les jeunes lancent sur toi, la nuit, et qu'ils excitent en grondant, prêts à t'écraser le visage avec leurs pompes à coques d'acier. Même le caniche tondu de frais, qui promène mémère au bout de sa laisse, te paraît si différent de toi que tes poils se hérissent à sa vue, comme ceux d'un chat perdu.

Mais Jonas n'a pas le choix. Il doit passer par là. Il se remet à avancer, en se tenant le plus loin possible de l'animal. Il grommelle: qui s'est permis d'attacher un chien sous ma passerelle? Ma passerelle à moi?

Les gémissements se font plus insistants. Un vacancier. C'est sûrement ça. Un salaud de vacancier qui voulait partir. Les refuges posent des affiches larmoyantes pour dénoncer les abandons – l'animal attaché au bord de la route, qui hurle vers le ciel, les yeux mouillés, et dans une bulle sa prière: *Ne me laisse pas!*

Quand il parvient en face du chien, ce dernier essaie de se dégager pour sauter sur lui, mais la laisse est solide, rien à craindre. Jonas le dépasse sans encombre et se dégage des poutrelles. À présent, plus de problème. Il pisse triomphalement dans le fleuve, puis tire d'une poche de son imperméable sa

casquette jaune, et l'enfonce sur son crâne. *Sauvez les baleines !* Il cale dans sa ceinture le parapluie tordu de Gégène et se dirige vers l'escalier. Des marches raides, taillées dans la pierre, avec une simple barre en guise de rampe.

Ses pensées reviennent au chien. Pourquoi attache-t-on les bêtes qu'on abandonne ? Pourquoi ne pas les lâcher, tout simplement, et s'en aller très vite ?

Quelle question ! Parce qu'ils te suivent, les chiens, avec leur fidélité gluante, tu ne peux plus t'en défaire. Même quand tu es en voiture, il paraît qu'ils courent derrière toi pendant des kilomètres.

Le pied posé sur la première marche, Jonas se gratte furieusement la barbe. Donc quelqu'un est venu pendant qu'il dormait, quelqu'un a attaché l'animal, et il n'a rien entendu. Cette pensée lui fait presque aussi peur que la semaine dernière, quand il a réalisé que la mort de Gégène ne l'avait pas réveillé. La Baleine rose, c'est dangereux : il devrait essayer de réduire les doses, sinon il finira la cervelle en marmelade, comme tant de pensionnaires du Foyer. Aussitôt le mélange avalé, il sombre dans une inconscience lourde, qui efface même les souvenirs de la fin de journée. Certains matins, il est incapable de dire comment il a gagné son refuge. Tant de soirs rayés de sa mémoire, où il pourrait s'être passé n'importe quoi... Le seul souvenir qu'il en garde, c'est la rondeur du pavé contre sa paume, juste avant de s'endormir.

Et ce soir ? Que se passera-t-il, ce soir ? Le chien sera encore là. À moins que quelqu'un n'ait appelé la police, et qu'on l'ait emmené. Jonas se retourne. Dans le fouillis de poutrelles et de tuyaux, il devine le pelage sombre de l'animal, mais c'est parce qu'il sait. Personne, sinon, ne pourrait soupçonner sa présence. Ses cris sont couverts par le bruit du fleuve. Personne ne viendra le détacher.

Impossible dans ces conditions de revenir ce soir. Et pour combien de temps ? Combien de temps lui faudra-t-il, au chien, pour crever de soif et de faim ? Plusieurs jours. Ensuite, Jonas devra balancer son cadavre dans l'eau. Une idée dégoûtante, qui donne le frisson.

— Pour une fois que j'avais un coin à moi, un coin qui me plaisait.

Au milieu de l'escalier, il s'arrête. On l'a chassé trop souvent... Il fouille les poches de son imperméable. Sous un agglomérat de vieux objets, il finit par trouver ce qu'il cherche, contre l'étui de son harmonica : un canif.

Il fait demi-tour, redescend, très vite, pour ne pas se laisser le temps d'avoir peur. Du coup, le chien se tait. Tout se tait, même les mouettes,

même le fleuve, dirait-on. Jonas n'entend plus que son souffle oppressé, et bientôt le cuir de la laisse qui crisse contre sa lame.

— Ôte cette saleté de ma cuisine, tout de suite ! Un chien ? Tu as un chien maintenant ? Et avec quoi tu vas le nourrir ? Tu comptes encore sur l'Algérienne pour ça ?

Jonas grommelle qu'il ne veut pas de cet animal, qu'il ne le connaît pas. Simplement, il n'arrive pas à s'en débarrasser : le chien l'a suivi sans se laisser rebuter par ses gestes pour le chasser.

Habiba ne veut rien entendre. Elle crie encore plus fort :

— Tu l'as ramassée où, cette sale bête ? Dans une poubelle ? Quelle horreur ! Regarde, elle n'a que trois pattes. Et je te parie qu'elle est couverte de puces. Elle va me mettre de la vermine partout ! Tu es témoin, Mehdi, je venais juste de tout passer à la Javel !

Juché sur un tabouret près de l'évier, Mehdi ne perd rien de la dispute. Sourcils levés, regard brillant, bouche entrouverte, au spectacle. Ce matin, il porte un survêtement violet, récupéré à la lingerie sans doute, dont il est visiblement très fier, bien que les manches du blouson, trop longues, lui tombent sur les doigts.

Le chien boitille jusqu'à la table et se blottit dessous. Trois pattes, en effet, une loque éclopée, aux poils couleur de suie.

— Tu crois que c'est normal qu'elle se crève, l'Algérienne, pour nettoyer derrière tout le monde, encore et toujours ? Si le Chameau voit un animal dans ma cuisine, tu sais comment il est, il dira : Une faute contre l'hygiène, c'est intolérable.

Habiba joue déjà la scène. Elle se tord les mains, pathétique :

— Et à cause de toi, hop, l'Algérienne se retrouvera au chômage ! Et ensuite, expulsion, reconduction... Quelle ingratitude ! Moi qui te garde ton café au chaud, chaque matin... Je prends des risques, tu le sais : le Chameau m'a défendu de te recevoir tant que tu ne reviens pas dormir ici et travailler un peu pour nous.

— Travailler ? Pas de danger ! Je suis pas près de me remettre à jouer les Apprentis à la con. Je suis pas un esclave, comme les débris qui traînent ici.

— Parce que tu te crois si différent d'eux ?

Voilà une question désagréable : Jonas ne veut pas l'entendre. Habiba

semble d'ailleurs la regretter. Elle reprend, presque timidement :

— Je t'avais préparé une surprise pour ton petit déjeuner.

— Une surprise ? Oh, s'il te plaît...

Il a parlé avec les inflexions caressantes dont il sait jouer en artiste. Elle ne résiste pas.

— M^{me} Dozier est passée tout à l'heure. Elle a apporté des croissants d'hier. Je t'en ai gardé deux. Et deux autres pour Nano.

Jonas s'étonne de se sentir mordu par une jalousie brutale, celle d'un enfant qui refuse de partager. Il n'aime pas savoir que Nano vient ici chaque matin, lui aussi, se faire nourrir et dorloter. Depuis la semaine dernière, le petit homme ne dort plus au Foyer. Il se vante d'avoir trouvé une planque épatante où passer la nuit : « Avec tout le confort, j'ai même un frigo ! » La journée, il fait la manche sur les quais, en jonglant avec ses quilles et ses balles, tout en se préparant fébrilement au numéro qu'il donnera après-demain, lors du spectacle organisé par Jef.

— Vois comme ils sont beaux !

Jonas regarde les quatre croissants rassis sur leur papier graisseux. Il préférerait du pain, mais il sait les mots qu'attend Habiba, il doit les prononcer, même s'ils le dégoutent un peu. C'est de cette manière qu'il gagne sa croûte, jour après jour.

— Tu es une mère pour moi.

Le visage de la cuisinière s'épanouit. Elle promène ses doigts boudinés dans ses cheveux très noirs, aux reflets bleutés.

— Nano m'appelle *ouma*. Tu peux le faire, toi aussi. Après tout, vous pourriez être mes fils.

Cette phrase met Jonas mal à l'aise. Les mots *père, mère, fils, famille* lui donnent envie de vomir. Quant à *frère* et *sœur*... Il plaque sa paume sur la petite montre de Fabienne à son poignet, pour la dissimuler. Par bonheur, Habiba ne remarque rien. L'œil humide, la voix mouillée, elle se laisse aller à l'émotion.

— Je vais lui donner à manger, à ta pauvre bête. Elle est bien élevée, elle a même pas tourné dans la pièce en mettant la pagaille, elle s'est couchée gentiment sous la table. Mais attention ! C'est seulement pour aujourd'hui, faudra pas en faire une habitude.

Jonas tend la main vers les croissants.

— Non, va te laver d'abord ! Si j'étais pas là pour t'obliger à te récurer, je me demande à quoi tu ressemblerais. Ça me fait peine. Tu as l'air d'un vieux, alors qu'à mon avis, tu dois pas être plus âgé que mon Farid. Est-ce que je

me trompe ? Tu as plus de trente ans ?

Il se garde bien de répondre. Il ne veut donner à personne la moindre indication sur lui. Pas de date, pas de lieu, pas même son prénom véritable. Il s'approche de l'évier, projette nonchalamment quelques gouttes sur sa barbe.

— Tu te moques de moi ? Tu sais très bien que tu dois te laver en entier. Et n'oublie pas de te changer. J'ai accroché des vêtements propres au portemanteau.

Il traîne les pieds jusqu'aux douches. Un moment désagréable. Le contact de l'eau sur sa peau nue lui paraît toujours menaçant : il se sent fragile sans ses habits, comme si on lui avait retiré une coquille sous laquelle il abrite tant de fuites et de refus, tout ce qui, en lui, ne veut pas se donner, ne se donnera pas.

— Et cet imperméable dégoûtant, crie Habiba derrière la porte. Laisse-le-moi, que je le nettoie. Tu le reprendras demain.

Laisser l'imperméable ? Jamais ! Jonas achève sa toilette en hâte. Quand il réparaît dans la cuisine, Habiba regarde sous la table, le front soucieux.

— Elle m'inquiète, ta bête. Elle touche pas à la viande que je lui ai donnée. Et elle a les yeux qui pleurent. Un animal malade dans ma cuisine, si le Chameau voit ça...

Les grognements de la cuisinière se changent en un hurlement hystérique.

— Et c'est quoi, ces taches ? Je te jure, je vais te forcer à le nettoyer, mon carrelage. Avec tes larmes, tu vas me le laver.

Elle se baisse pesamment ; le mouvement fait craquer ses jointures, tandis que sa jupe bleue trop serrée remonte, dévoilant l'extrémité d'un jupon orange et des cuisses massives, dont la chair tremblote.

— Mets-moi cette saleté dehors. Tout de suite.

Les choses ont l'air de se gâter. Pour n'avoir pas tout perdu, Jonas s'empare d'un croissant. Un gâteau de la veille ? Il date de l'année dernière, au moins ; la pâte est aussi molle qu'un carton détrempé. Mais il ne peut se permettre de faire le difficile.

— Fameux, lance-t-il, en essayant d'instiller dans sa voix un mélange subtil d'enthousiasme et de gratitude. Un petit déjeuner de luxe.

Ses efforts sont perdus. Habiba tend un doigt accusateur vers le chien. Des poils s'écoule une traînée brunâtre.

— C'est dégoûtant, on dirait du sang.

Elle s'agenouille, les jambes largement écartées. Le pelage du chien a été arraché par plaques, la chair est à nu, d'un rose écoeurant de viande crue,

une large plaie court de la nuque au poitrail, noire de sang caillé et de pus. La cuisinière passe aussitôt de la colère à l'attendrissement :

— Pauvre bête ! Tu es blessée ! On va te soigner...

Mais l'animal se réfugie contre le mur, le plus loin possible. La grosse femme se traîne sur les genoux, pour essayer de l'attraper. Une position que son embonpoint lui rend pénible : sa respiration se fait sifflante. Jonas s'accroupit à son tour.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

La voix du directeur. Habiba essaie de se relever en catastrophe, se cogne la tête au plateau de la table, se remet debout en titubant. Jonas, lui, prend tout son temps : il est bien décidé à ne pas se laisser intimider.

Le directeur sort un mouchoir, essuie ses lunettes et, pendant quelques instants, ça lui fait un autre visage : ses paupières battent sur de gros yeux bleus de nouveau-né.

— Habiba, articule-t-il de sa voix feutrée, je vous ai déjà expliqué que vous ne devez pas recevoir cet homme ici. Nous sommes prêts à l'héberger de nouveau, mais seulement s'il accepte de participer à nos activités. Nous ne sommes pas un self-service.

Pendant que le sermon se poursuit, Jonas se retourne discrètement vers la table. Le chien ne bouge pas, tout va bien.

— Quant à vous, mon ami, vous savez parfaitement que vous pouvez revenir vivre parmi nous, à condition de montrer un minimum de bonne volonté. Nous vous avons trouvé un stage, ce n'était pas facile : vous n'avez pas daigné suivre la formation plus de deux jours. Vous pouvez m'expliquer pourquoi ?

Parce qu'il n'a jamais supporté les horaires, l'ambiance d'école, l'impression d'étouffer. Le directeur ne comprend pas ce malaise : il n'y voit que paresse et mauvaise volonté. Jonas renonce à discuter. Il préfère ne pas aggraver son cas. Il ne veut pas se fâcher avec Habiba. Il sait la manœuvrer : elle ne peut pas résister quand il se présente, les mains dans les poches de son imperméable, sa casquette jaune inclinée sur le côté, une expression plaintive dans ses grands yeux rusés.

— La protection des baleines ! Je vous demande un peu... En quoi ça vous concerne ?

Par l'ouverture du passe-plat, Jonas aperçoit deux vers d'Antoinette Chardon inscrits sur le mur du réfectoire pour l'édification des convives :

*Frère souffrant, mon pauvre ami, tu m'appartiens,
Je veux que plus jamais tu n'aies ni froid ni faim.*

Et si j'ai envie, moi, d'avoir froid et faim ? Je ne t'*appartiens* pas, non !

Le regard du directeur s'attarde sur les chaussures en toile dont l'une est déchirée, l'autre lacée par une ficelle.

— Vous êtes jeune et en bonne santé. Si vous faisiez un effort pour soigner votre apparence, vous pourriez facilement vous réinsérer.

— M'insérer dans quoi ? Je suis un homme libre, moi.

— Un homme libre, écoutez-moi ça ! Un homme libre qui est toujours par ici, à traîner et à mendigoter ! Un homme libre qui nous a quittés, à grand fracas, pour s'en aller dormir sous une passerelle, à quelques centaines de mètres, et qui ne s'écarte jamais de son périmètre quotidien sans se sentir des vertiges et la peur au ventre ! Comme liberté, j'ai vu mieux !

Jonas étouffe de rage. Il voudrait rappeler que Gégène dormait lui aussi sous cette passerelle, Gégène sur lequel, la semaine dernière, le directeur versait des larmes de crocodile devant les médias... Mais il ne trouve pas les mots. Son esprit est plein de désordre et d'une fureur qui le fait gronder, comme un animal.

Or voilà qui risque de déclencher une catastrophe. Un grondement sourd lui répond, sous la table...

Au même instant, la porte s'ouvre sur Jef. Il remorque une fille hagarde que Jonas ne connaît pas et qu'il méprise d'avance : une de ces loques qui traînent à l'Annexe des femmes pendant quelques mois, avant de replonger dans la drogue et la prostitution.

— Bonjour Habiba, je venais voir si tu pouvais filer un caoua à Cathy, elle est un peu groggy... Ah ! salut Jo ! Content de te voir. Je suis à la recherche de Nano. Est-ce que tu l'aurais aperçu ? Nous devons nous retrouver pour finir de mettre son numéro en musique.

Il adresse au directeur un signe de tête contraint. Les deux hommes ne s'aiment pas, tout le monde le sait. Et ils forment un parfait contraste : l'un très grand, guindé, tiré à quatre épingles, et Jef trapu, mal peigné, les habits presque aussi fripés que ceux de Jonas, une moue d'adolescent qui se prend encore pour un rebelle.

Soudain, Habiba pousse un gémissement, en crispant les mains sur sa poitrine. Le chien est sorti de son abri, il s'élance... Le directeur recule en bredouillant, le corps raidi par une stupeur cocasse :

— Que fait ce chien... ici, dans cette cuisine ?

Jonas ne peut ni bouger ni parler. Fasciné, il contemple la scène. Le spectacle du directeur affolé et de Jef, les sourcils froncés, ne comprenant visiblement rien à ce qui se passe, lui offre une sacrée revanche sur ces gens

qui se croient supérieurs à lui. Pourtant, l'histoire risque de mal tourner.

Habiba est la première à réagir. Elle attrape le bout de laisse qui pend au cou du chien, le met dans la main de Jonas, pousse l'homme et l'animal vers la porte.

— File. Dehors. Pas un mot.

Jonas gagne le quai, s'assied sur le parapet, lance un coup d'œil mauvais au chien qui halète péniblement.

— Sale bête ! Tu m'attires que des ennuis. Je vais t'attacher de nouveau, et terminé, ni vu ni connu. Ou plutôt, je vais te foutre à la baille. C'est ce qu'il aurait dû faire, ton maître.

À force de regarder l'animal, Jonas finit par lui trouver quelque chose de menaçant : son pelage charbonneux, ses oreilles pointues, son museau allongé lui font penser au Méchant Loup, dans les livres pour enfants.

— Faut que je me défasse de toi. Je sais pas d'où tu sors, mais tu portes malheur, sûrement.

Mais non ! Il est trop misérable pour être dangereux. Un pauvre cabot miteux, lépreux, dont les yeux coulent.

— Tu pleures ? Il t'est arrivé quelque chose de triste ?

Le chien remue faiblement la queue.

— Espèce de crétin ! C'est moi que tu suis, et tu sautes sur le directeur. Fallait faire l'inverse.

Il ôte sa casquette, la pose sur le parapet, à côté de lui.

— Si t'étais resté sous la table, Habiba t'aurait gardé : elle a bon cœur, elle ramasse toutes les créatures perdues. Je parie qu'elle t'aurait ramené chez elle, et donné à un de ses petits-enfants.

Le chien s'approche en gémissant, le corps secoué de frissons.

— Qu'est-ce que tu veux ? T'attends que je te soigne ? Mais j'y connais rien. Je suis aussi paumé que toi.

Il se penche quand même pour examiner la blessure : la chair est à nu, couverte de grosses cloques d'où continue à suinter du sang mêlé de pus.

— Comment tu t'es blessé ? T'es vraiment maladroit, tu dois te cogner contre n'importe quoi.

C'était ce qu'il faisait, lui aussi, quand il était adolescent. Il ne cessait de se heurter aux coins des meubles, de se blesser, de se couper, et le psy chez qui on l'a envoyé, à la demande de l'orientatrice scolaire, n'a pas manqué d'en tirer des conclusions : « Une profonde tendance à l'autodestruction. » Une tendance qui dure encore : cette blessure au poignet, par exemple, dont

il ne se souvient même pas.

— Saleté ! crie-t-il au chien, comme si c'était de lui, Jonas, qu'il parlait en même temps. Je comprends qu'il t'ait plaqué, ton maître. Tu l'as bien mérité. Qui pourrait te supporter ?

Tout va de travers, aujourd'hui. Déjà, ce matin, le merle qui ne chantait pas...

— C'est ta faute !

Sûrement. Ses cris ont dû effrayer l'oiseau. Et il a tout gâché dans la cuisine. Le directeur a été ridiculisé, il s'est sans doute vengé sur Habiba : elle n'accueillera pas Jonas de sitôt, il peut faire une croix sur ses petits déjeuners.

Il bâille, en regardant d'un œil vague les gens qui passent. Des femmes surtout, encombrées de paniers ou de chariots à provisions. Elles reviennent du marché, un peu plus loin sur le quai. Il ira y faire un tour quand les vendeurs replieront leurs étalages. Il essaiera de récupérer des fruits, même si ce n'est pas ce qu'il préfère : ils gonflent le ventre sans te nourrir vraiment.

Toutes ces femmes... Les yeux de Jonas ne remontent pas jusqu'à leur visage. À quoi bon se fatiguer ? Leurs jambes suffisent à révéler qui elles sont. Beaucoup de vieilles à savates et à varices, qui arrachent furtivement les feuilles flétries des salades avant de les donner à peser : ces quelques centimes économisés sont la grande victoire de leur journée. Quant aux jeunes, elles ont le pas nerveux, efficace, tout ce qu'il déteste.

L'une d'elles s'approche. Une de ces matrones grincheuses, juchées sur des talons pointus, qui semblent toujours avoir envie de t'écraser les doigts. Elle va lui dire d'aller plus loin... Mais non ! Elle jette une pièce de dix francs dans la casquette. Un soleil ! Pas croyable... Jonas embrasse la pièce dorée, avant de la fourrer dans sa poche. Il flatte du doigt le museau humide, reçoit en retour un grand coup de langue.

— Tu vas peut-être me servir à quelque chose.

Une autre femme prend bientôt le relais, une grande bourgeoise, on le devine tout de suite à l'assurance avec laquelle elle avance, confiante dans la justice et la logique du monde, sûre de la place qu'elle y occupe, sûre de son droit à l'occuper. La cinquantaine sportive, des cheveux blonds très courts, un caleçon noir, une tunique mauve, le genre artiste.

— Attention, c'est pour votre chien, pas pour boire ! Ça me fait mal, de voir les animaux dans la misère.

Une voix qui prend son temps, convaincue que chaque mot qu'elle prononce mérite une attention respectueuse. Elle fait semblant de

s'intéresser au chien, mais elle ne le regarde pas vraiment, elle ne remarque ni le moignon, ni la blessure. Elle aussi, elle jette un soleil dans la casquette, et s'éloigne, infiniment contente d'elle.

D'autres bonnes âmes se manifestent. De grosses pièces, à chaque fois. Et pas besoin de jouer de l'harmonica : il suffit de tenir à la main le bout de laisse qui pendille au cou de l'animal et de lui caresser la tête d'un air tendre. En deux heures, Jonas gagne ce qu'il lui faudrait une semaine pour amasser. Et dans la bonne humeur : on lui adresse des paroles gentilles... Seule une vieille lui débite un sermon sur le respect qu'on doit à nos frères inférieurs ; elle menace d'ameuter la S.P.A. Elle ne donne pas d'argent, celle-là, mais elle s'incrute, avec des questions interminables sur la nourriture du chien, sur son hygiène, et cette plaie, qu'est-ce que ça signifie ? Jonas ne répond pas, mais la fixe d'un air si mauvais que finalement elle lâche prise.

La pierre du parapet devient tiède, l'écorce des platanes qui ombragent le quai poudroie sous le soleil, une brume de beau temps monte du Rhône. Pourtant, Jonas a du mal à se réchauffer. Trop de mauvaises nuits. Il claque des dents. Il rêve de se rouler en boule et de se rendormir, en serrant le chien contre lui, comme une peluche. Dormir...

— Habiba m'envoie vers toi, fils.

Il sursaute. Mehdi se tient devant lui, dans ce survêtement violet, fait pour un adolescent sportif, non pour un vieillard fragile qui reprend son souffle avec difficulté.

— Elle est fâchée ?

— Elle a pardonné, fils. Elle pardonne toujours. Une sainte.

Un sourire édenté plisse son visage de gnome. Habiba prétend que Mehdi est amoureux d'elle, et ça se pourrait bien : quand il prononce son prénom, ses traits aigus s'adoucissent, sa voix devient tendre, pleine de rêve.

— Elle ne peut pas venir personnellement, elle a trop de travail à la cuisine, mais elle se fait du souci pour toi. Elle s'inquiète aussi pour Nano : personne ne l'a vu depuis hier. Elle a tiré les cartes...

Les cartes, Habiba les consulte à tout propos, plusieurs fois par jour. Elle les dispose en différentes figures et regarde à peine le résultat : elle dit que c'est seulement un support qui déclenche des images rapides, en éclairs. Jonas n'aime pas la voir pratiquer. Non qu'il ait la moindre crainte superstitieuse, mais les cartes lui rappellent sa mère, une bridgeuse enragée, qui consacrait plusieurs soirs par semaine à des *tournois* dans différents clubs. Quand d'aventure elle était à la maison, elle n'accordait à sa famille qu'une attention distraite, et se plongeait bientôt, les sourcils froncés, dans

un recueil de *problèmes*. Une manière pour elle de fuir, de ne pas savoir...

— Habiba veut que tu fasses soigner ta bête, c'est important, elle l'a vu dans les cartes.

— Des conneries !

Le vieillard se campe devant Jonas, en gonflant la poitrine.

— Inutile de discuter, fils. Je suis le messenger.

— Et il dit quoi encore, le message ?

Mehdi sort de la manche de son blouson une feuille déchirée.

— La sœur de Jef est vétérinaire. L'adresse est marquée sur ce papier. Faut que failles lui montrer ta bête.

Jonas agace de la langue les chicots douloureux dont il extrait des fragments lui-même, avec les doigts, quand ils sont suffisamment effrités.

— J'ai pas de quoi me payer le dentiste, et tu crois que je vais filer des thunes pour un chien qui est même pas à moi ?

— Elle va travailler gratis. Habiba lui a téléphoné. Elles ont tout arrangé entre elles.

Jonas proteste encore : tant d'embarras pour un animal ! Quand il a été si malade, cet automne, il a traîné pendant des jours sans oser pousser la porte d'un médecin : il a fallu qu'il s'effondre, comateux, pour que les pompiers l'emportent enfin à l'hôpital... Mais le vieillard tient bon. Frêle, et pourtant doté d'une énergie redoutable.

— Je t'accompagne. Habiba m'a demandé de contrôler que tu y vas. C'est tout près. Allez, viens, il faut.

Mehdi s'acquitte consciencieusement de sa mission. Devant le cabinet vétérinaire, un local au rez-de-chaussée, qu'une simple porte en verre sépare de la rue, Jonas et le chien reculent, d'un même mouvement, en reniflant l'odeur de désinfectant, mais le vieillard leur barre la route et les pousse à l'intérieur. Une fois la porte refermée, il monte encore la garde un long moment sur le trottoir : Jonas aperçoit sa silhouette menue, déformée par la vitre dépolie.

La secrétaire chargée de l'accueil, une femme sèche au teint jaune, ne cache pas son dégoût à la vue des nouveaux venus, mais elle est bien obligée de constater qu'un rendez-vous a été pris. Elle les introduit dans une salle d'attente carrelée où trônent deux mégères à moustaches, chacune avec un chat dans un panier.

Jonas aimerait s'en aller : cette pièce le met mal à l'aise. Et l'attente dure longtemps, les chats ont droit chacun à une consultation d'au moins un quart d'heure. Enfin une fille s'avance. La sœur de Jef. Jonas l'a déjà vue au Foyer, à l'occasion d'une fête de charité, essayant de faire bonne figure, mais craintive, tendue, sur la défensive. Comme son frère, elle est noireau, un peu ronde, elle a les yeux noisette, les cheveux frisés. Mais là s'arrête la ressemblance. La coiffure est courte, la blouse stricte boutonnée jusqu'au cou, le maquillage sans défaut. Le genre à se vaporiser du déodorant sous les aisselles, comme dans les publicités. Rien à voir avec l'exubérance de Jef, ses boucles folles, ses habits négligés.

La blouse doit rappeler au chien des souvenirs désagréables ; il se blottit sous la chaise. La vétérinaire l'en extrait avec une aisance de dompteur, le traîne dans la salle de soins, le hisse sur une table, en murmurant des mots rassurants :

- Allons, ma petite mère, du courage !
- Line chienne ? s'étonne Jonas, à haute voix.

La fille le regarde, intriguée de sa surprise, et il baisse le nez. Comment peut-il ne pas avoir cherché à connaître le sexe de l'animal qui lui a tenu compagnie tout le matin ? Une telle indifférence, ce n'est pas normal. À force de vivre dans la rue, est-ce qu'il serait en train de devenir, sans en avoir

conscience, étranger au reste du monde ? Un somnambule hébété, entre deux goulées de Baleine rose ?

— Racontez-moi. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'en sais rien.

Nouveau coup d'œil étonné, puis la vétérinaire hausse les épaules, résignée à ne pas comprendre. Elle se penche sur la chienne, la retourne sur le flanc, et Jonas voit blanchir ses lèvres, malgré la crème rose qui les recouvre.

— Ce sont encore ces dingues, n'est-ce pas ? Ces salauds. Ils ont remis ça. Mon frère m'a raconté ce qui s'est passé, la semaine dernière.

De quoi parle-t-elle ?

— Brave bête ! Elle vous a sûrement sauvé la vie. Vous dormiez, je suppose, et ils ont essayé de recommencer, ils sont venus vers vous avec de l'essence ou je ne sais quel autre produit inflammable. Mais elle ne les a pas laissés faire. Elle vous a défendu. La pauvre ! Elle a été salement brûlée dans l'aventure.

— Brûlée ?

Jonas s'appuie à la table, des deux mains : ses genoux se sont mis à trembler. Une panique sans fondement : à supposer que les assassins de Gégène soient revenus sous la passerelle, il n'était pas visé, lui, puisqu'il n'était pas auprès de l'animal, mais bien caché dans son abri. Pourtant la phrase qu'il a eu tant de mal à faire taire en lui, la semaine dernière, revient. *Ç'aurait pu être moi...*

— Je suppose que ce sont ces pourritures de skins qui traînent du côté de la gare. Avec les saletés qu'ils absorbent...

— Pas besoin d'être un skin, grommelle Jonas. Rappelle-toi le fils Dozier et sa bande, le mois dernier. Des gosses bien comme il faut, la fierté de leurs parents.

Elle approuve de la tête. Elle porte au cou un bijou en or sur lequel est inscrit son prénom, *Odile*. Jonas a envie de le murmurer, pour voir comment elle réagira. Elle sera gênée. Elle a l'air bébête, immature, avec un zézaïement ridicule dès qu'elle perd son assurance factice sous l'effet de l'émotion. Quel âge peut-elle avoir ? Elle paraît plus jeune que Jef, mais c'est peut-être parce qu'elle mène une existence douillette et protégée. Elle doit gagner beaucoup d'argent. Les mémères sont prêtes à payer très cher pour faire soigner leurs précieuses bestioles.

Elle promène ses instruments autour de la blessure.

— Brave fille, chantonne-t-elle, en caressant le crâne de la chienne. Cette

plaie doit être très douloureuse: il vaut mieux que je l'anesthésie avant d'y toucher. Je préfère la garder jusqu'en fin d'après-midi. Vous pouvez venir la chercher vers 5 heures ?

Jonas fait signe que oui. Parfait, il a réussi à se débarrasser de l'animal. Pas question de revenir. La vétérinaire n'aura qu'à se débrouiller.

Elle entraîne la chienne dans une autre salle, où se dressent des cages avec de gros barreaux. L'odeur de médicament est encore plus forte, elle réveille des souvenirs d'hôpital, une envie de s'enfuir.

— Son collier frotte contre la blessure: il vaut mieux l'enlever. Tenez. Vous le lui remettrez dans quelques jours.

Jonas fourre l'objet dans une des poches de son imperméable. La cage se referme sur la chienne. La fille revient dans la première salle, se met à pianoter sur un ordinateur. Jonas refuse de s'asseoir en face d'elle. Ça fait école, interrogatoire de police. Et surtout, il a repéré sur le bureau des photos qui lui déplaisent, sans qu'il puisse dire pourquoi: un type blond au sourire suffisant, le mari d'Odile probablement, et dans un autre cadre, une femme sur un chemin de forêt, avec deux enfants devant elle qui se donnent la main. Il reste donc debout, et comme il est très grand, il la domine encore davantage. Il regarde d'en haut les cheveux frisés qu'elle tire-bouchonne parfois du doigt. Il a envie de les effleurer avec sa paume.

— Je vais remplir un dossier. Vous l'appellez comment, votre chienne ?

— Sans nom.

— Quoi ?

— Parfaitement. Sans nom. Tu peux noter ça dans ta machine, si t'en as envie. Je vois pas pourquoi les gens, ils éprouvent le besoin de coller des blazes à tout ce qui les entoure, pour bien montrer que c'est à eux: leurs animaux, leurs bateaux, leurs villas... Même les enfants, à la limite, on devrait pas se permettre de...

Il continuerait longtemps sur ce thème. Il se sent partir dans un délire qu'il ne maîtrise pas; il a envie de rire, de hurler, il tremble. Des bribes de souvenirs se mêlent, en grand désordre. Son père hélant sa sœur: « Fab! Fab! » comme on siffle un chien, oui, précisément, sur un ton de propriétaire. Puis les questions du flic sur Gégène: on ne saura jamais comment il s'appelait, et c'est très bien ainsi, ou alors très triste – *la plus grande pauvreté*, a écrit un connard de journaliste, le lendemain.

La fille, en face de lui, est complètement dépassée.

— Mais voyons! Il faut un nom, c'est nécessaire, sinon, il n'y a pas d'existence possible.

Jonas rabat la visière de sa casquette devant ses yeux, en serrant les dents sur une phrase qu'il ne veut pas prononcer : « Pas de nom, pas d'existence, tant mieux ! » Ces mots le feront pleurer s'il se laisse aller à les lâcher, dans un immense apitoiement sur lui-même, et il ne faut pas, surtout devant une fille.

L'autre, la pauvre, tente de calmer le jeu. Elle se raccroche à sa routine, au dossier qu'elle persiste à vouloir remplir :

— Pouvez-vous me donner votre adresse, votre numéro de...

Une bévée de plus. Elle se mord les lèvres et reprend, très vite, n'importe quoi :

— Je vois que vous êtes comme moi un défenseur des animaux. À propos de la protection des baleines, puisque vous êtes intéressé par cette question, tenez.

Elle lui tend un tract, orné de la photo d'un cétacé beaucoup moins joli que celui qu'il a dessiné sur sa visière, un document scientifique, avec des tableaux, des colonnes de chiffres. *Victimes de la folie des hommes ? Condamnées à terme ?* L'article rappelle que les baleines souffrent énormément de la pollution : on retrouve leurs cadavres, l'estomac plein de ferraille et de déchets en plastique. Certaines se suicident même, dit-on, en se jetant sur les rivages. *Une cause désespérée ?*

Jonas repose le papier et se dirige vers la porte. La fille se lève pour le suivre, de plus en plus désespérée, mais résolue à se montrer gentille, envers et contre tout.

— Ne vous faites pas de souci. Elle va s'en tirer.

Elle parle de la chienne comme s'il s'agissait d'un être humain. Et si c'était lui, Jonas, qui était blessé, est-ce qu'elle s'inquiéterait autant ? Une amertume monte en lui. Elle a essayé de lancer plusieurs cordes par-dessus l'abîme qui les sépare, mais il ne les saisira pas, il ne veut pas les saisir.

— Bon, eh bien salut ! Faut que je te laisse.

Le tutoiement la gêne, il s'en est rendu compte dès le début. Contrairement à son frère, elle n'en a pas l'habitude : dans son milieu, on doit se flairer longtemps avant d'oser établir un contact direct. Il avance le menton, en lui jetant un regard noir, destiné à lui faire comprendre qu'elle est condamnée à ne rien savoir de la vie, à rester enfermée, jusqu'à son dernier jour, dans sa prison de fric et de préjugés. Et elle comprend le message, elle baisse la tête, sa lèvre tremble, on dirait qu'elle va pleurer.

— À ce soir, bredouille-t-elle. Vous pouvez venir la chercher à partir de 5 heures.

Compte là-dessus, pense Jonas, les doigts serrés sur le parapluie de Gégène à sa ceinture. Et il reprend, encore plus agressif :

— Vêto, c'est un bon plan. Les toutous des mémères, ça doit rapporter gros.

Elle détourne les yeux et rentre le cou dans les épaules, comme si elle s'attendait à recevoir une gifle. Une attitude craintive qui est souvent celle de Jef, au Foyer, malgré son apparente désinvolture. Ils sont plus fragiles qu'ils n'en ont l'air, le frère et la sœur.

— Faut que je me casse !

— Mais vous reviendrez la chercher... Je veux dire : tu reviendras... Excusez-moi, je ne...

Il la laisse s'empêtrer. Une gourde qui essaie de bien faire. Elle le raccompagne jusqu'à la salle d'attente et le regarde s'en aller, les seins écrasés par son tablier blanc trop étroit.

Jonas regagne le quai. Le marché est fini, les éboueurs sont en train de balayer les débris de légumes et de fruits. Au risque de se faire asperger par la lance d'arrosage, il parvient à récupérer quelques pêches talées, et il éprouve un plaisir enfantin à sucer longuement ses doigts poisseux de leur jus tiède. Il est content : il a réussi à se débarrasser de la chienne, sa vie va retrouver les repères qui le rassurent. Pourtant, par moments, il ressent comme un manque. Peut-être qu'il commençait à s'attacher à l'animal.

— Enfin libre, articule-t-il à haute voix, pour chasser cet attendrissement sournois. Fini. Je ne les reverrai plus, ni l'une ni l'autre.

L'autre, c'est cette conne de vétérinaire, Odile, dont l'image agace sa mémoire, accompagnée d'une vague excitation sexuelle. Il s'intime aussitôt l'ordre de se calmer : même quand il menait une vie soi-disant normale, dans le Nord, ses rares tentatives avec les filles n'ont jamais abouti qu'aux échecs physiques les plus humiliants. Il n'y a aucune raison d'imaginer que les choses se passeraient mieux aujourd'hui.

Il allonge le pas, traverse le Rhône, gagne le quartier médiéval, où les touristes sont déjà à pied d'œuvre, dédiant des regards extasiés aux fenêtres à meneaux et aux enseignes naïves qui surmontent certains porches. Il débouche bientôt devant la vieille église Saint-Viâtre, bâtie comme une forteresse, avec ses ouvertures étroites et son clocher-donjon. Elle est dédiée à ce moine errant qui n'a peut-être jamais existé, Viator, le Voyageur : au milieu de la porte, sur ce que les guides appellent le trumeau, une statue colossale le représente sous l'aspect d'un géant barbu aux longs cheveux, appuyé à un bâton noueux d'où s'échappent serpents, lézards et salamandres. Au-dessus de lui, sur le tympan, l'habituel Jugement dernier : les élus ennuyés et figés, les Damnés en proie à des contorsions pathétiques ou grotesques, nus, obscènes, vivants.

Un groupe de touristes, tous coiffés d'un chapeau cloche rouge, jette à Jonas des coups d'œil effrayés et hostiles. Il les toise avec mépris : des femmes qui grimacent en se tordant le cou pour regarder en l'air, de gros types transpirants encombrés d'appareils photo, leur guide qui brandit un parapluie afin de rallier son monde, et ces chapeaux identiques, la marque du

troupeau... Sa casquette jaune rabattue sur le nez, sa moustache et sa barbe en bataille, son imperméable crasseux flottant autour de lui, Jonas les défie du haut des marches. S'il voulait, il ferait un bien meilleur guide que le nain qui les trimballe. La preuve, il a dans son sac...

Il se fige, bouche entrouverte. Son sac, avec ses carnets, sa radio, toutes ses affaires, il l'a oublié dans le cabinet vétérinaire. Voilà pourquoi il avait le sentiment qu'il lui manquait quelque chose. Comment retourner le chercher sans être obligé de reprendre la chienne ?

Les touristes profitent aussitôt de son trouble. Le parapluie de leur chef se braque sur lui, et il bat en retraite, loin de ces singes chapeautés qui paraissent prêts à tout. Il recule jusqu'à la statue qu'il préfère, à l'entrée d'une porte latérale : une femme triste, dans une attitude de prisonnière, la nuque courbée, les yeux fermés par un bandeau. La main de Jonas s'attarde sur les joues de pierre, sur les bouclettes qui chatouillent le front, sur la bouche maussade refusant le sourire.

— Pourquoi ils t'ont bandé les yeux ? Qu'est-ce que tu as fait de mal ? Dis-moi, Odile...

Encore ce prénom qui revient. Le souvenir irritant de la jeune vétérinaire. Sa bonne volonté, sa maladresse, les petits cheveux frisés qu'il a eu envie de toucher... Et le roman inquiétant qu'elle a bâti, à partir de la blessure de la chienne : les tueurs de Gégène revenant sous la passerelle avec un nouveau bidon d'essence, dans l'intention de l'en arroser, lui, et frustrés de ne pas le trouver, s'en prenant à l'animal. *C'aurait pu être...*

— Assez !

Il se détourne et va s'affaler au milieu de la place, contre le rebord de la fontaine. Il sort son harmonica. Il joue n'importe quoi, des notes au hasard, au rythme de son souffle. Il a posé sa casquette à ses pieds, mais le groupe aux chapeaux rouges passe devant lui en ordre de bataille, sans même lui faire l'aumône d'un regard. Avec la chienne, c'était beaucoup plus facile.

Au bout d'un moment, la musique lui donne soif. Il achète de la bière chez un épicier grincheux, qui feint de le traiter comme un client ordinaire, mais vérifie interminablement que le compte y est, avant de jeter les pièces dans son tiroir-caisse, d'un geste dégoûté.

Retour devant la fontaine. Un bel après-midi de juin : les martinets tournent autour du clocher, en poussant leurs cris aigus dans le bleu du ciel. Jonas se souvient des étés d'autrefois, dans le Nord, si brefs, mais intensément lumineux : de grands élans de joie, l'illusion d'une force. Balades en vélo le long des champs de blés où l'on trouvait encore

coquelicots et bleuets, parties de pêche dans le canal, et Fabienne, sa cadette de trois ans, ivre de soleil et de chaleur : « Regarde comme j'ai bronzé ! Ma montre fait une marque blanche sur mon poignet, c'est joli. » Elle allait bien à cette époque, Fabienne. Ou alors, peut-être, déjà... C'est lui qui ne voulait pas voir. La vieille petite montre à son poignet à lui, aujourd'hui.

— Salut, toi !

Il relève la tête et reconnaît Martine, une jeune institutrice qui fait de la musique avec Jef. Sa copine, sans doute : depuis quelque temps, chaque fois qu'il est de service le soir, elle vient au Foyer, comme par hasard, pour donner un coup de main. Une brunette menue, avec de petites nattes, un nez retroussé, piqueté de taches de rousseur. Elle porte une salopette en jean, de grosses chaussures, et pousse un vélo dont la peinture s'écaille.

— Tu n'as pas aperçu Nano ? Personne ne l'a vu depuis hier. Tu as une idée de l'endroit où il pourrait être ?

Jonas fait signe que non. S'il avait disparu, lui, qui s'inquiéterait ? qui se donnerait la peine de le chercher ? Il sait qu'il est injuste : il n'est plus si seul. En automne dernier, alors qu'il traînait sur les routes, au hasard du stop, grelottant de fièvre, de faim et de froid, il n'existait pour personne, il aurait été un mort plus anonyme encore que Gégène, un vagabond trouvé au bord d'un chemin et enfoui dans la fosse commune. Maintenant, il a recréé quelques liens timides avec la société des hommes : Habiba, Mehdi, Jef, Martine. Et cette vétérinaire, Odile – peut-être, s'il voulait...

Martine lui offre une cigarette et s'en allume une, en souriant du coin des lèvres. Une bouche mince, un sourire tendu.

— Jef est comme fou depuis ce matin. Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil. Heureusement que je travaille à mi-temps, je peux l'aider.

Appuyée à son vélo, elle fume vite, à petites bouffées nerveuses.

— Je reconnais qu'il y a de quoi se faire du souci. Nano se passionnait à l'idée de jouer après-demain, il ne manquait aucune répétition. Ça ne lui ressemble pas, de disparaître ainsi. Avec ce qui s'est passé la semaine dernière, on ne peut s'empêcher d'être inquiet.

Jonas repense aux brûlures de la chienne. Il y a de quoi s'inquiéter, en effet. Mais il ne se laissera pas gagner par la panique.

— Il en a peut-être eu marre de ce spectacle à la con. Besoin de se tirer. Pourquoi vous nous lâchez pas les baskets, avec votre charité de merde ?

Une colère soudaine l'envahit :

— Tout le monde, au Foyer, se sert de nous pour se faire mousser ! Et il y a la thune aussi, toute la thune qui circule... Cet hiver, une fille prétendait

que si on mettait le nez dans les comptes, on aurait des surprises.

Martine écrase sa cigarette contre le rebord de la fontaine. Elle appuie si fort sur le mégot que ses jointures blanchissent.

— Je vois qu'il te faut dire. Elle portait un prénom indien, c'est ça ?

Jonas a oublié le prénom, mais il avait quelque chose d'exotique, en effet. Une Indienne ? Elle n'en avait pas le type – les yeux clairs, le teint beaucoup trop pâle.

— Je ne l'ai jamais rencontrée, reprend Martine, mais on m'a parlé d'elle. Il paraît qu'elle délirait complètement et que le directeur avait pris des mesures pour la faire boucler.

Il y a dans sa voix un mépris qui surprend. Presque de la haine.

— Une hystérique, une mythomane... Un peu nymphomane aussi, à ce que j'ai cru comprendre : elle se jetait à la tête de n'importe qui.

Les doigts de Martine déchiquettent ce qui reste du mégot ; ils s'acharnent sur la substance duveteuse du filtre. Jonas revoit les cheveux de la fille – d'un blond terne tirant sur le gris. Un jour, il les a touchés. Ils étaient secs et rêches contre sa paume : il a pensé aux tiges mortes des fougères, quand vient l'hiver.

— Et toi, tu trouves malin de colporter à ton tour les mensonges qu'elle racontait ? Tu vas peut-être me dire aussi que Jef, avec son salaire minable d'éducateur, il bosse au Foyer pour s'enrichir ?

Jonas grommelle que la charité, ça n'est jamais gratuit. Chacun attend sa récompense : fric, considération, bonne conscience, gratitude...

— Oh, tais-toi, Jo ! J'en ai marre de toi, j'en ai marre de vous tous. Dans une semaine, mes collègues partent en vacances. Je voudrais m'en aller comme eux, être égoïste, me payer du bon temps...

— Qui t'empêche ? Jef ? T'as qu'à le plaquer, si sa façon de vivre te convient pas.

Elle ne l'écoute pas, elle ne veut plus discuter. Elle enfourche son vélo, sans un mot. Jonas regarde les fesses menues se balancer tandis que les roues tressautent au rythme des pavés. Cette discussion lui a fait du bien. Martine lui a parlé comme à un être humain, un interlocuteur capable de l'entendre, et non un semi-débile dont on redoute les réactions. Elle lui a craché ce qu'elle avait sur le cœur – une agressivité plus respectueuse, paradoxalement, que les prévenances maladroites d'Odile.

Il vide une nouvelle canette de bière. Ses pensées se font molles, sa musique encore plus. Il suit des yeux les gouttes inutiles, lancées vers le ciel, qui retombent dans la vasque de la fontaine pour retourner dans les tuyaux

d'où elles jailliront de nouveau. Des brindilles tournoient dans l'eau, rien ne va nulle part, rien n'a d'importance. Et c'est pareil dans sa vie à lui : des bribes d'événements flottent et ne mènent à rien. Un sans-abri transformé en torche vivante, un autre qu'on cherche en vain, une chienne au poitrail brûlé – il pourrait donner un sens à tout cela, s'il avait un peu d'énergie. Mais il n'en jamais eu. *Indolent, paresseux, incapable de s'investir dans la moindre activité*, disaient ses bulletins scolaires. Ses copains de classe grognaient : « Toi, tu te fous de tout. » Et l'orientatrice qui lui a fait passer des tests a conclu dans son rapport : *apathique, passif, se réfugie dans le rêve*.

Il s'est presque endormi contre le rebord de la fontaine, engourdi par la bière et le bruit de l'eau, quand sa main, fourrageant dans le fouillis que contient sa poche, heurte un objet dont elle n'a pas l'habitude. Il se redresse en se frottant les paupières. Encore tout hébété, il imagine, pendant quelques secondes, que cette vétérinaire, Odile, a glissé dans sa poche un cadeau mystérieux... Le rêve douceâtre se dissipe bien vite : pauvre cloche, ce n'est que le collier de la chienne. Il s'amuse à l'enrouler autour de son poignet. Il pourrait le nouer contre la petite montre : un ruban tiède, d'un noir un peu passé, zébré de craquelures vivantes.

Un collier ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Un chien perdu n'en a jamais, tout le monde le sait. Quand on abandonne un animal, la première chose qu'on fait, c'est de lui ôter tout signe de reconnaissance.

Un cylindre métallique est accroché au ruban de cuir. La partie inférieure se dévisse et à l'intérieur, comme dans un médaillon, on a glissé un papier. Il s'agit d'une sorte de carte d'identité imprimée qui a dû être fournie avec le collier :

Ce chien s'appelle...

On a complété l'imprimé, d'une encre bleue très pâle :

Sans nom.

La bouche de Jonas devient toute sèche. Le voici prisonnier d'un réseau de coïncidences dont le sens lui échappe. Quelqu'un s'amuse à le rendre fou.

Si vous trouvez cet animal, prévenez son propriétaire...

Suit une adresse, tracée de la même écriture anguleuse :

Impasse du Saut-de-l'Ange.

Sous la rubrique : *Nom du propriétaire*, on a porté seulement un prénom. Ce prénom bizarre qu'il avait oublié. *Nakusha*.

L'impasse du Saut-de-l'Ange se trouve sur les flancs de la colline, dans une zone pentue qui surplombe le quartier historique. Un enchevêtrement de ruelles et d'immeubles insalubres dont certains se sont effondrés, et la municipalité n'ose pas délivrer de permis pour les reconstruire, le sous-sol est trop instable. D'où un grand nombre de terrains vagues, envahis par des broussailles et des objets au rebut. Dans les bâtisses qui tiennent encore debout, nul n'irait engager de l'argent pour des travaux de rénovation. Là, contrairement aux demeures trop retapées qui entourent l'église Saint-Viâtre, les ruines sont d'époque, la crasse aussi. Ceux qui ont hérité de ces pauvres biens regardent sans réagir les toits se dégarnir, les fissures s'agrandir, les marches s'effondrer. Heureux s'ils trouvent encore des locataires prêts à leur verser un loyer de misère. D'ailleurs, beaucoup d'appartements n'ont plus de propriétaires déclarés et tournent au squat.

Malgré son nom, l'impasse du Saut-de-l'Ange n'a rien de paradisiaque, bien que la ruelle, fermée par trois bâtiments délabrés, ait une certaine allure, avec ses pavés irréguliers. En levant les yeux, Jonas constate que des fenêtres sont obstruées par des parpaings, d'autres béantes, sans vitres. Il est 6 heures à sa petite montre; la chaleur, encore intense, exalte des odeurs d'égout.

Un vieux Noir aux cheveux très blancs est accroupi devant un porche; la bouche entrouverte, il fixe d'un œil éteint une grosse clef posée sur un livre qui part en lambeaux. Jonas le regarde, et c'est comme s'il se regardait lui-même – les heures vides qui s'étirent pour rien, les jours et les années, tu n'es pas mort, mais pas vivant non plus...

En le voyant approcher, le vieux sort de son immobilité. Il saisit la clef et l'introduit entre les feuillets du volume qu'il ouvre à la page ainsi désignée.

– *Mieux vaut péter en société que crever derrière une haie...* C'est la parole que le sort m'envoie. *Péter en société*, ça veut peut-être dire que je vais faire fortune. Ils sont toujours vrais, ces oracles. La preuve, regarde, c'est un dictionnaire de sagesse.

Il brandit le livre: *Sagesse populaire, dictionnaire portatif des dictons et proverbes*.

– Tu veux que je consulte le destin pour toi ?

Sans attendre la réponse, il insère de nouveau sa clef entre les pages.

– Ho ! ho ! T'es amoureux, mon gars ? Écoute ce que t'as tiré : *Amour, amour, quand tu nous tiens, on peut bien dire adieu prudence !*

– Quel tas de conneries !

– Tu devrais pas te moquer. *Rira bien qui rira le dernier.* File-moi plutôt de la thune, c'est fatigant de consulter l'oracle.

Jonas sort de sa poche quelques pièces. Il en tire aussi le collier.

– Une chienne noire à trois pattes et une fille qui se fait appeler Nakusha, tu connais ?

– Chambre 45, quatrième étage, fond du couloir à gauche, répond l'autre, comme un portier d'hôtel, en montrant du pouce la porte devant laquelle il est affalé.

Il renifle, puis reprend, soudain volubile :

– Elle l'a depuis une semaine, cette saleté de clebs, je sais pas où elle l'a ramassé. Moi, je crèche à côté de sa piaule, alors tu comprends, les aboiements, très peu pour moi. J'ai voulu protester, mais elle m'a ri au nez avec cet air mauvais qu'elle a, et...

Il s'interrompt :

– Je devrais dire : « qu'elle avait ». Parce que tu viens trop tard, mon gars, y a plus personne, elle a fait le saut cette nuit. Tu sais ce que je pense ? Y a pas de hasard : les noms, ils sont prédestinés. Alors, l'impasse du Saut-de-l'Ange, c'était forcé.

– Le saut ?

– Elle l'a fait par la fenêtre, en vol plané. Personne a rien vu, rien entendu. D'ailleurs, y a plus grand monde dans la baraque, *les rats quittent le navire...* Paraît qu'on l'a trouvée ce matin au fond de la courette aux poubelles. Les flics sont venus, ils ont farfouillé dans le coin une heure ou deux, et puis, basta, terminus, à la trappe. *Une de perdue, dix de retrouvées !* La sagesse populaire, y a que ça de vrai.

– Un suicide ?

– Probable, oui. Je les repère tout de suite, ceux qui manquent de force pour vivre : ils ont un teint de cendre qui ne trompe pas.

Le vieux fixe Jonas, comme s'il le voyait sur lui aussi, ce teint de cendre.

– Ou alors, va savoir, un accident avec la came. Y en a, quand ils sont partis, ils se croient transformés en oiseaux. Et de la came, elle en prenait. Ou des médocs. Avec du vin, de sacrés mélanges : des fois, je l'entendais gueuler la nuit comme une perdue. La défonce, tu sais ce que c'est...

Jonas hoche la tête d'un air entendu. En fait, il n'a presque jamais touché à la drogue. Manque d'occasions, manque d'argent, désir farouche de rester hors de tous les réseaux. Et surtout, panique devant certains gestes. Il a si peur de l'hôpital : un garrot, une shooteuse, jamais il n'oserait... L'alcool lui suffit : un produit familier, facile à absorber. Quant au sirop calmant qu'il mélange au vin blanc, c'est une gourmandise au goût de framboise dont il a pris l'habitude quand il avait quinze ans.

— Je suis sûr que c'est arrivé hier, en fin de soirée. Le clébard s'est mis à gémir, impossible de dormir, une voix de mort avec des pleurs, j'en avais des frissons. La fille pleurait aussi. J'ai cogné au mur, mais ça sert à rien : quand elle est défoncée, elle entend pas. Alors, j'ai consulté le livre, et tu devineras jamais ce que j'ai trouvé... *Les chiens aboient, la caravane passe !*

Le vieux éclate d'un rire cruel.

— Juste au moment où le clebs gueulait, tu te rends compte ? Ça peut pas être une coïncidence. Mon dictionnaire, il explique tout.

Il rit si fort qu'il se met à tousser. Il peine à retrouver son souffle ; il crache sur le pavé, les doigts crispés sur un mouchoir raide de crasse.

— Donc, y avait ce potin d'enfer dans la piaule à côté, et ça pouvait durer longtemps, parce que, dans cette baraque, c'est chacun pour soi, personne a trop envie d'attirer l'attention de la flicaille. Et puis, tout s'est arrêté, d'un coup. J'ai pensé qu'elle était sortie avec sa bête, elle va souvent traîner dehors, la nuit, j'ai même cru entendre ses pas dans l'escalier. Mais à y réfléchir, je me dis que ce doit être à ce moment-là qu'elle l'a fait, le grand saut de l'Ange.

— Et la chienne ? Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Tiens, c'est vrai ! Je me suis pas posé la question. Je suppose que les flics l'ont emmenée quand ils ont fouillé la piaule, ce matin. J'ai pas fait attention, j'étais un peu dans le coaltar. En tout cas, ils ont rien dit à propos d'un clébard. Ils avaient déjà classé l'histoire dans leur tête. Suicide. Et je les comprends : pourquoi s'emmerder ? Ce qui les intéressait, c'était le nom de la fille, pour remplir leurs putains d'imprimés, il paraît qu'elle avait de faux papiers. Mais son vrai nom, comment je l'aurais su ? Quant à son métier...

Il ricane.

— Un jour qu'elle était bourrée, elle m'a gueulé dans les oreilles qu'elle était journaliste, qu'elle enquêtait sur un coup fumant. Elle m'a parlé d'hypocrites qui mordraient la poussière... Moi, j'étais pas dupe. Je l'ai souvent vue sur les quais, près du pont Noyé, là où opèrent les occasionnelles. Et je suis même pas sûr qu'elle se faisait payer. Une

nympho...

Le vieux a soudain un regard aigu, qui surprend.

— Non, c'est pas ça. En fait, j'ai pas l'impression qu'elle était portée sur le sexe. Ce devait être plutôt sa manière à elle de chercher de la compagnie, de l'affection, va savoir... une fois, elle a même essayé de m'allumer, tu te rends compte ?

Nouveau ricanement, qui s'achève en une nouvelle quinte de toux.

— Dans le temps, je crois qu'elle avait un mac régulier, mais je l'ai pas vu depuis longtemps. Si on peut appeler ça voir. Il s'arrangeait toujours pour détourner la tête quand je le croisais, comme s'il voulait se cacher.

Un type marié, je parie, qu'avait peur de se faire pincer par sa légitime.

Une grimace mauvaise lui tord la bouche.

— Ce serait pas trop ton genre, à toi, hein ? Des gonzesses, tu dois même pas être foutu d'en avoir une seule... Mais alors, comment ça se fait que t'aies le collier de sa chienne ? Laisse-moi deviner... Tu lui ressembles drôlement... J'y suis : cette fille, c'était ta sœur, hein ?

Il attend une réponse qui ne vient pas.

— Après tout, je m'en fous. Vis ta vie. Et laisse-moi, j'ai à faire.

Il se replonge dans la contemplation de son bouquin. Jonas contourne le corps affalé, gravit les marches du perron, s'engage dans un escalier qui donne, à chaque étage, sur de longs couloirs étroits. Cet immeuble a dû être un hôtel, dans le temps. Des plaques en porcelaine indiquent le numéro des chambres et, à chaque palier, des toilettes communes exhalent leurs relents nauséabonds.

Quatrième étage. Les flics ont si peu de doute sur le suicide qu'ils ne se sont pas donné la peine de mettre des scellés sur la porte 45. Elle est fermée à clef, mais Jonas va tout de suite à l'endroit où sa mère cachait un double du trousseau familial : il soulève une des plaques du faux plafond, et c'est gagné, les vieilles ruses ont la vie dure... Quoiqu'il imagine mal la fille qu'il a connue au Foyer prendre ce genre de précaution : la clef doit avoir été oubliée par un précédent occupant des lieux.

En tout cas, elle fonctionne. Il pénètre dans une pièce dont l'unique fenêtre donne sur un mur d'immeuble, à quelques mètres. Une puissante odeur de tabac le prend à la gorge. Contre le mur, un lit-cosy qui devait être à la mode dans les années cinquante ; au milieu de la chambre, une table en Formica, deux chaises dépareillées... Du mobilier de fortune, pas vraiment la misère : il y a un réchaud, un poêle à pétrole, un lavabo surmonté d'un miroir.

Il referme à double tour derrière lui – sait-on jamais ? – et s'adosse à la porte, profondément déprimé. La chambre est dans le plus grand désordre, encombrée d'habits qui traînent, d'assiettes sales, de bouteilles de vin. Une alcoololo. Quand elle vivait au Foyer, elle était bourrée chaque soir. Il croit entendre de nouveau sa voix cassée, son articulation pâteuse, les confidences larmoyantes qu'elle ressassait, comme des litanies. Elle se plaignait interminablement de sa mère qui, soi-disant, aurait voulu avorter d'elle, puis aurait accouché en secret et l'aurait abandonnée dans une cave... Jonas ne croyait pas à cette histoire. Du délire. La preuve : elle se contredisait, accusant avec la même véhémence sa mère d'avoir fait la grève de la faim à la maternité parce que son nouveau-né n'était pas un garçon, et de l'avoir ensuite mise en nourrice. Dans la version la plus dramatique, la mère indigne aurait même essayé de tuer le bébé en le jetant par la fenêtre...

Il n'en pouvait plus de ces jérémiades, de cette agressivité, de l'avidité avec laquelle elle mendiait son attention, se plaquant contre lui sans aucune pudeur, tordant sa bouche amère pour lui postillonner ses confidences en plein visage :

– Quand je suis partie, je m'attendais à entendre mon signalement à la radio, à voir ma photo sur les murs, comme ils font pour les enfants disparus, mais elle ne m'a jamais cherchée, elle n'a pas prévenu la police, elle était trop soulagée d'être débarrassée de moi. J'avais seize ans, tu te rends compte ?

– De quoi tu te plains ? avait-il coupé. Tu devrais être contente qu'elle t'ait pas fait d'embrouilles avec les flics.

Du coup, vexée, elle l'avait planté là, et s'était mise en quête d'un confident plus compréhensif.

Ainsi, c'est dans cette piaule qu'elle s'est enfuie pour ne pas être bouclée à l'hosto psychiatrique comme le directeur Ten menaçait. Nakusha... Un prénom étrange auquel elle tenait beaucoup. Dès que quelqu'un l'appelait Natacha, elle se mettait dans une colère noire, et même la grosse Rita, la terreur de l'Annexe des femmes, filait doux devant elle. Pourtant, ce n'était pas son vrai prénom, Jonas en est convaincu. Elle l'affichait avec ostentation, gravé sur une plaque en bois qu'elle portait au cou, et sur un bracelet en cuivre, à sa main droite, mais elle n'avait pas l'air bien sûre de la prononciation. Le *u*, par exemple, devait-il se dire *ou* ?

Il était clair qu'elle n'en savait rien.

Un prénom indien, d'après Martine. Quel rapport entre l'Inde et cette fille qui était de toute évidence « française de souche », pour employer une

expression chère au père de Jonas ?

Sur la table, une bouteille entamée qu'on n'a pas pris le soin de reboucher. Le vin rouge coule dans la gorge de Jonas : il est tourné, acide, il brûle l'estomac. Le cœur aussi, et l'âme. Une solitude, une souffrance à hurler. *Les chiens aboient, la caravane passe...* Rien de plus triste que ce proverbe : les chiens aboient de toutes leurs forces sans que personne écoute, ils hurlent à la mort.

Ta sœur, a dit le vieux Noir. Comment ne pas penser à Labienne ? Cette fille ne lui ressemblait pas, elle était beaucoup plus mince et nerveuse, et pourtant, malgré la boisson, le même teint de cendre... Si seulement il y avait ici un flacon de Baleine rose, de quoi conjurer l'angoisse. Le vin ne suffit pas.

Jonas s'assied sur le bord du lit.

— Ma sœur...

Deux mots qui font peur. On dirait qu'elle est encore ici, cette fille morte, à le regarder, à tenter de l'envoûter. Je ne t'aime pas, je ne veux pas de toi. Quand tu vivais au Foyer, tu voulais me mettre le grappin dessus : tu roulais tes hanches, tu exhibais tes seins, tu ne manquais pas une occasion de promener tes mains sur mon corps. Tu prétendais que nous étions les seuls, toi et moi, à ne pas être des « brutes illettrées » ; tu te vantais d'être allée au lycée jusqu'en seconde, et c'était peut-être vrai : tu avais l'air instruite, tu comprenais l'anglais et l'espagnol. Tu essayais de te confier, tu aurais tant voulu que je t'écoute. Moi, je te repoussais, et c'est pareil aujourd'hui. Va-t'en !

Il sent une petite bosse contre ses fesses, glisse une main sous le drap, ramène un tube en plastique. *Pausilype-50*, annonce l'emballage, et en dessous : *anxiolytique*. Voilà qui ne doit pas être si différent du sirop calmant à la framboise. Exactement ce qu'il lui faut pour se délivrer de ce poids de mort.

Il avale plusieurs comprimés, puis glisse le tube dans sa poche. Du vin pour les faire passer. Sa bouche s'attarde sur le goulot, là où s'est posée celle de la fille, et ils échangent un long baiser, la morte et le vivant.

Non ! Je ne veux pas ! Laisse-moi ! Lâche-moi !

Tu as essayé de m'embrasser dans la resserre aux provisions du Foyer. Habiba nous avait demandé de ranger les conserves. Tu m'as attiré derrière une étagère, tu t'es collée contre moi. Ta bouche avide, qui sentait le vin et le tabac, a cherché ma langue. Ta main tâtonnait le long de mon ventre...

Lâche-moi ! Je ne veux pas de toi !

Tu es partie en pleurant...

Va-t'en !

Mais le fantôme s'obstine : la pièce est trop sombre, à cause de ce mur, si proche, qui barre la fenêtre. Dehors, c'est la fin d'une belle journée, il doit faire encore clair, et pourtant, ici on est loin du soleil, prisonnier d'une chape de malheur.

— Pas un suicide ni un accident. Impossible. Sinon comment la chienne serait-elle sortie ? Elle ne peut pas être allée s'attacher toute seule sous la passerelle. Il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce. Forcément. Quelqu'un l'a emmenée. Le vieux a entendu des pas. Un meurtre...

Jonas poursuit, très lentement, en s'écoutant parler, en s'écoutant penser au moment même où il parle :

— Un meurtre qui a un rapport avec celui de Gégène. Tous deux ont vécu au Foyer. On a essayé de brûler la chienne comme on l'a brûlé, lui. Ce ne peut pas être un hasard.

Il vide la bouteille sans reprendre haleine, en entame une nouvelle, en plastique celle-ci. Un litre et demi de vin rouge bon marché, encore plus âpre que l'autre – une brûlure plus violente. Du coup, on dirait que la mélancolie se dissipe. La vérité est toute proche, il le sent.

— Elle disait qu'elle enquêtait sur un coup fumant. Le vieux ne l'a pas crue, mais peut-être qu'elle ne mentait pas. Peut-être qu'elle remontait la trace des assassins de Gégène. Peut-être que quelqu'un s'est senti menacé et a voulu la faire taire.

Il s'approche de la fenêtre. Elle donne sur ce que le Noir appelait la courette aux poubelles, un puits étroit dont les autres parois correspondent à l'arrière des immeubles voisins – de hauts murs aveugles, à l'exception de petites ouvertures qui doivent correspondre aux aérations des toilettes. Quoi qu'il ait pu se passer ici la nuit dernière, la scène n'a pas eu de témoin.

La fenêtre elle-même est très basse : elle descend presque jusqu'au plancher. On aperçoit dans la maçonnerie, à une cinquantaine de centimètres du rebord, le départ de deux barres qui devaient constituer un garde-corps rudimentaire, mais elles ont été brisées depuis longtemps. Rien ne ferme plus le vide.

Jonas recule, pris de vertige.

— On t'a poussée dans la cour. Puis l'assassin s'est débarrassé de la chienne pour l'empêcher d'ameuter les voisins. Un meurtre, j'en suis sûr.

Mais un meurtre qui ne sera pas puni. Benoît Chavagneux et ses collègues ont déjà conclu à un suicide. Une fille sans famille, une alcoolo, une camée, ça n'intéresse pas la police. Personne ne cherchera à savoir.

Personne, sinon Jonas, le chevalier des temps modernes...

Est-ce l'effet de ce vin amer ou des comprimés qu'il a avalés ? Une exaltation monte en lui. Il redresse crânement la visière de sa casquette jaune, et se regarde dans la glace, au-dessus du lavabo. *Sauvez les baleines !* Le directeur a eu tort de se moquer, ce matin. Jonas va venger cette fille, enquêter sur sa mort et celle de Gégène, découvrir les coupables. Il fera tout exploser autour de lui, les mensonges et les masques. Et la vérité éclatera, une vérité dérangeante, les crimes cachés apparaîtront en pleine lumière, et les humiliés redresseront le front, et...

Il doit être fiévreux. Il frissonne et il a des éblouissements, comme s'il avait suivi des yeux, pendant des heures, des éclairs dans un ciel d'orage.

— Je veux comprendre. Il faut.

Mal à la tête. Les éclairs de fièvre se succèdent, de plus en plus rapides, au rythme de son sang. À chaque explosion, sa certitude est plus forte : cette fille, hier soir, quelqu'un l'a poussée dans le vide.

Encore du vin, de longues gorgées. Il examine de nouveau la courette. Des vagues grises montent de ce puits : elles s'apprêtent à déferler dans la pièce.

Surtout ne pas se pencher davantage... Ils ont dit que si Fabienne est tombée, c'est parce qu'elle a basculé en essayant de rabattre un volet... Fermer cette fenêtre...

À peine l'a-t-il fermée qu'il entend des pas dans le couloir.

Non, dans sa tête.

Non, dans le couloir. C'est ici qu'on vient. Quelqu'un essaie d'entrer, pas de doute, la poignée de la porte s'abaisse. Et voici que la clef bouge dans la serrure, comme si une autre clef poussait pour la déloger.

Non, ce sont les dents de Jonas qui grincent.

Et cette respiration oppressée dans le couloir, c'est une invention ? Il y a quelqu'un, de l'autre côté de la porte. Par bonheur, Jonas est fort, ce soir. Fort comme jamais. Les doigts crispés sur la bouteille, il fixe le lino verdâtre, orné de longues stries jaunes. Des stries vivantes qui ondulent... Il n'a plus peur de cette poignée de porte qui bouge ou qui ne bouge pas, quelle importance ? Il est bien décidé à poursuivre l'assassin dans le couloir et à venger Nakusha. Et Fabienne.

— Ma sœur, oui.

Personne dans le couloir ni dans l'escalier. Au rez-de-chaussée, au lieu de se diriger vers le porche qui ramène dans la rue, Jonas gagne la courette aux poubelles : il tourne comme un ours dans cette fosse exigüe, envahie par l'ombre. Là encore, personne en vue. Mais il sait que quelqu'un l'observe. Un regard hostile qui ne le lâche pas. Il a emporté la bouteille en plastique, encore à demi pleine ; elle pèse dans la poche de son imperméable.

Au fond de la cour, une porte entrebâillée. Elle donne dans un autre immeuble qui semble à l'abandon. Un long couloir. Des murs suintants. Une odeur de moisi. L'obscurité presque totale. Une fenêtre effondrée par laquelle passe un reste de jour. Et contre cette fenêtre, une silhouette accroupie qui le regarde.

Un homme ? une femme ? On ne peut pas savoir, il fait trop noir.

Ça ne bouge pas.

Ça ne le quitte pas des yeux.

Pas un bruit. La rumeur de la ville ne parvient pas jusqu'ici. Les chants d'oiseaux non plus. Le temps s'est arrêté.

Soudain, à la pointe du silence, naît une voix sourde, fantomatique, mais chaque syllabe se détache avec une netteté effrayante. Des syllabes qu'il croyait ne plus jamais devoir entendre. Celles de son propre nom – son nom et son prénom d'avant.

Alors, il n'a plus qu'une idée : étouffer cette voix qui le rappelle en arrière, se jeter sur celui qui vient de parler, le frapper, le rouer de coups, lui éclater la gueule, lui faire rentrer ces mots dans la gorge, renvoyer au néant cette identité dont il ne veut pas, la déchirer, la brûler.

Une lutte à mort, sauvage, désespérée. Et c'est sur lui qu'il cogne, sur son moi d'autrefois, si veule, si sale... Ses doigts se referment sur un cou : il serre, de toutes ses forces... Il entend un cri étouffé, une respiration qui devient sifflante... Il tire de sa ceinture le parapluie de Gégène, son épée magique, elle crache une gerbe de flammes, et...

Ensuite, beaucoup plus tard, le voici par terre, serrant contre son corps les restes d'un vieux matelas. Son adversaire, c'était donc ça ? Un matelas au rebut ?

Il se relève péniblement. La bouteille a sauté de sa poche, mais sans éclater ni perdre son bouchon en plastique. Il la tète, avec avidité. Puis il fait quelques pas pour essayer de comprendre où il se trouve. Il a dû rester longtemps inconscient : la nuit est venue, l'endroit est plongé dans l'ombre, mais un réverbère brille, plus loin, et à sa lueur, il distingue un terrain vague, les murs d'un entrepôt, un tas de ferraille, un téléviseur à l'écran crevé, tout un bric-à-brac d'objets disloqués.

Un bocal roule sur le sol, dans une explosion de verre brisé. Des bonds désordonnés, une course éperdue, tout près.

— Des rats !

Un frisson lui parcourt le dos. Reste de vieilles peurs, bien plus vieilles que lui. Peur du noir, de la nuit, de la peste, de tout ce qui grouille dans les caves et les égouts. Une odeur écœurante traîne sur le sol. Une odeur abominable qui lui en rappelle une autre...

— Je ne veux pas me souvenir !

Il se force à avancer quand même. Il aperçoit un bidon en plastique, un caddie de supermarché qui a perdu ses roues, un réfrigérateur éventré. De petites sphères blanches brillent dans la pénombre. Des œufs ? Il pense au merle qui le réveille chaque matin. Aux mouettes, à leur rire sauvage. Il s'approche, il regarde mieux.

Ce ne sont pas des œufs, non. Mais alors, quoi ?

Un paquet de cartes est éparpillé sur le sol. Des tarots. Il reconnaît les figures naïves, porteuses d'une sagesse oubliée. La Papesse, la Maison-Dieu, la Lune, le Pendu, le Fou...

Le Fou, Ferrant, sa besace à l'épaule, son bâton à la main. Le portrait de Jonas... Pourquoi, cette nuit, le petit carton lui semble-t-il terrifiant, porteur de la plus ancienne terreur qui soit ?

Quelqu'un l'épie dans l'ombre, il en est sûr. Quelqu'un va se jeter sur lui.

Le parapluie de Gégène tombe à terre. Jonas n'a pas le courage de se baisser pour le ramasser. Fuir, le plus vite possible. Revenir vers la lumière, se rapprocher de ce réverbère qui doit être dans une rue. Une rue où il y a du monde, où il ne sera plus en danger.

Il escalade un tas de briques qui s'effondre sous son poids, se prend les pieds dans un rouleau de grillage. Des pointes de fer lui griffent les joues, lui arrachent la barbe. Il essaie de courir malgré le tremblement de ses jambes. Il entend près de lui des jappements plaintifs. La chienne est revenue, se dit-il, avant de comprendre que c'est lui qui gémit.

Encore des obstacles : une pile de planches instables sur lesquelles il

trébuche, un portail branlant qu'il secoue en vain. Son cœur bat à grands coups douloureux, il a la tête pleine de vertige. Des bribes de phrases se succèdent. *Les chiens aboient, la caravane passe... Ce ne sont pas des gens civilisés... Ç'aurait pu être moi...*

Puis, sans transition, sans qu'il ait compris comment il s'est dégagé du labyrinthe, le voici dans une rue qui descend vers le quartier historique. Il est tard, mais des touristes sortent encore des restaurants, l'air est tiède, les gens traînent, ils n'ont pas envie d'aller se coucher. Des gosses se poursuivent en riant, des amoureux se tiennent par la taille.

Sauvé ! Il n'a plus qu'à redescendre vers son refuge sous la passerelle. Pourtant, son corps refuse de se détendre, il continue à trembler. Ses mains sont couvertes d'écorchures, et plusieurs de ses ongles sont cassés. Il essaie de lécher le sang, quand une nausée brutale lui soulève l'estomac. Une odeur terrible s'accroche à ses doigts.

Il s'arrête pour les laver à une fontaine. Mais il a beau frotter, l'odeur ne s'efface pas. Elle colle à sa peau et, quand il se regarde dans le rétroviseur d'une voiture, il découvre un visage terrible, déchiré par de longues griffures. Les pointes du grillage, ou alors quoi ?

Il reprend la bouteille et se verse dans la gorge tout le vin qui reste, pour tenter de noyer cette odeur de mort. Mais l'oubli ne vient pas. Au contraire...

Derrière la fontaine, un jardin de jeux pour les petits : un bac à sable, un toboggan, des balançoires... Une balançoire, autrefois. Une fillette, assise sur la planche étroite, s'accrochant des deux mains aux grosses cordes : « Pousse-moi, plus haut, plus fort, encore ! » Sa jupe se soulevait, on voyait ses cuisses hâlées par le soleil, égratignées par les ronces.

Non, Fabienne, je ne te pousse plus. Je viens aussi. Debout derrière toi sur la planche. Mon dos se courbe et se cambre, en alternance, pour relancer le mouvement. Je sens la caresse tiède de tes cheveux contre mes jambes nues.

Tes cheveux bouclés chatouillent mes mollets. Tu ris. Et tu cries mon prénom. Plus haut. Encore plus haut. Ce coup brutal au cœur, comme si quelque chose se rompait au creux de notre poitrine, chaque fois que la balançoire descend. Elle remonte aussitôt. De plus en plus haut. Tu cries mon prénom.

Tiens-toi bien. Ne tombe pas.

Tu es tombée. J'aurais dû rester près de toi. Ils ont dit que c'était un accident, que tu t'es penchée parce que tu voulais rabattre un volet...

Et cette fille, Nakusha, ils prétendent que c'est un suicide...

Le regard de Jonas se brouille. Il se détourne en hâte du jardin et gagne le quai. Les projecteurs qui éclairent les ruines du pont Noyé renforcent par contraste l'obscurité alentour. Il finit par retrouver l'escalier taillé dans la pierre qui descend vers son refuge. Il pose la main sur la rampe.

Une ombre, derrière lui. Deux mains qui appuient, qui poussent. Une balançoire folle dont la corde se brise, la nausée, le vertige, une balançoire de mort, il tourne au-delà de la douleur, au-delà de toute sensation, vaincu, un vertige sensuel, la balançoire arrachée à la corde s'envole, puis descend, descend encore. Un craquement. Le choc de son crâne contre la pierre. Le goût du sang dans sa bouche.

III

20 juin

Et lui me répondit, d'un cœur impitoyable: «Eh bien! Je mangerai Personne le dernier, Après ses compagnons.»

Odyssée, IX, v. 368-369.

— Quelle nuit d'enfer! Cette chienne n'a pas arrêté de gémir! D'habitude, tu le sais, j'adore les animaux, mais celle-là, franchement, avec ses trois pattes et ses poils malpropres, elle a l'air de sortir d'un égout. Qu'est-ce qui t'a pris de la ramener chez toi? Tu aurais dû la laisser dans une cage, au cabinet.

— Je suis désolée, Cédric. Elle était tellement anxieuse: je n'ai pas eu le courage de lui imposer une nuit de solitude.

— Tu aurais dû trouver une autre solution. Pour une fois que nous avons l'occasion d'être ensemble...

Cédric prononce ces mots du ton de quelqu'un qui accorde un privilège dont il faut se montrer digne. Depuis le début, leurs rapports sont fondés sur ce principe inégalitaire: il daigne consacrer à Odile un peu de son temps, et elle doit accueillir ces aumônes avec gratitude.

— Je n'ai pas fermé l'œil. Quand tu t'es levée pour la sortir, je commençais tout juste à m'endormir, et tu m'as réveillé. Quelle sale nuit! Ces grognements, ces gémissements, et toi qui n'arrêtais pas de courir à la cuisine pour lui parler, comme si c'était une personne...

Il saute du lit avec tant de brusquerie qu'Odile se sent monter les larmes aux yeux. Surtout ne pas les laisser couler: il a horreur des gens qui pleurent.

— Tu es comme ton frère, au fond: pleine d'une attirance malade pour tout ce qui est paumé. Mais lui, au moins, il préfère les êtres humains, c'est déjà ça!

Cédric s'enveloppe dans le peignoir de soie qu'elle lui a offert et qu'elle garde précieusement chez elle, dans l'attente d'une de ses visites. Elles sont rares: il est représentant d'un laboratoire vétérinaire dont le siège est à Paris, et il ne vient la voir qu'à l'occasion de ses tournées dans la région. Le reste du temps, c'est elle qui le rejoint à l'hôtel, dans d'autres villes de province, au gré de ses déplacements. Jamais à Paris: il ne lui a pas donné son adresse là-bas, rien qu'un numéro de portable. Une autre femme, une famille, une double vie? ou le désir farouche de préserver sa liberté? Chaque fois qu'elle se risque à le questionner, il se montre agressif, l'accusant d'être possessive,

« collante ».

— Le résultat de cette folle nuit, c'est que maintenant, je suis crevé. J'aurai besoin d'un café bien serré.

— Ça vient, m'sieur !

Odile s'efforce d'imiter la voix d'une serveuse de bistrot. Mais son ironie est perdue pour Cédric, petit mâle despotique, qui trouve si naturel d'être servi. Elle court à la cuisine et s'empresse de rassembler sur un plateau tout ce qui est nécessaire pour le petit déjeuner, y compris le journal local et les croissants tièdes qu'elle a achetés quand elle a sorti la chienne. L'odeur tonique du café emplit bientôt la pièce, le soleil entre à flots par la fenêtre. Voilà qui pourrait être du bonheur...

Elle effleure de la main la truffe humide – patience, ma douce, je m'occuperai de toi tout à l'heure ! –, referme la porte sur l'animal indésirable, gagne le séjour, dispose sur la nappe brodée les couverts d'argent et les tasses très fines que son père aime tourner en ridicule : « un service de dînette pour jouer à la poupée. »

— Tu as oublié le sucre, grogne Cédric.

Sans un mot, elle lui montre le sucrier qui était déjà sur la table. Quand parviendra-t-elle à se dégager de cette soumission ? Elle regarde Cédric, l'épi rebelle dans ses cheveux blonds, ses joues rondes qui lui donnent un air de gamin malgré ses cinquante ans bien sonnés, sa bouche de poupon avide, et les touffes de poils, si drôles, qui se tortillent à la naissance de son cou. Comment expliquer ce droit quasi divin de vie ou de mort qu'un être possède sur un autre ? Ce désir absolu inspiré par quelqu'un dont on voit pourtant les défauts, et l'indifférence tout aussi absolue à l'égard de partenaires qui seraient souvent plus capables d'apporter le bonheur ?

Elle tend la main vers Cédric : besoin de le toucher, de sentir sa peau. Mais au même moment, Cédric tend la main, lui, vers le poste de radio. C'est l'heure sacro-sainte des informations du matin.

Odile plonge le nez dans sa tasse, en écoutant la pluie de nouvelles dont on se laisse arroser chaque jour, avec indifférence. Émeutes en Afrique, regain de tension au Proche-Orient, déclaration d'un politique, ragots divers, sans oublier l'inévitable micro-trottoir... Le présentateur détache les mots qu'il juge importants, en les articulant de manière forcée, comme s'il s'adressait à des sourds ou à des demeurés. Un car a failli s'écraser dans un ravin, et les passagers n'en finissent pas de livrer leurs impressions sur cet événement qui n'a pas eu lieu. Puis les propos d'un entraîneur, pieusement « recueillis » par un envoyé spécial : « Il faut finaliser les occasions, en

mettant la pression question mental... »

Le bulletin terminé, Cédric déplie le journal, en parcourt les titres.

— Tiens ! C'est le patron de ton frère, là, non ?

En effet. Un article est consacré au Foyer dont l'assemblée générale annuelle a lieu ce soir. Le directeur en profite pour attirer l'attention sur l'établissement dont il a la charge. Songeuse, Odile lit la prose pesante, elle contemple le visage austère, aux lèvres pincées. Aucune trace de la sensualité que son père prétend avoir perçue en lui. Des traits inexpressifs, impénétrables. Et quoi, derrière ? Des passions inavouées ? Ou seulement le juge à la retraite un peu borné, dont parle Jean-François ?

Son regard glisse vers un autre article, sur la même feuille, tout en bas. Hier matin, on a retrouvé le corps d'une jeune femme dans une courette, au pied d'un immeuble lépreux de la vieille ville. Elle vivait seule dans une chambre, au quatrième étage. Sa fenêtre était grand ouverte. Un suicide, de toute évidence.

Avant qu'Odile ait fini de lire, Cédric tourne la page ; il commente les résultats sportifs, la météo. Puis il disparaît dans la salle de bains. Pendant qu'il vaque à sa toilette, elle remet de l'ordre dans la pièce. Elle est de nouveau au bord des larmes. « Vous êtes déprimée, lui a dit un médecin. Vous devriez sortir, voir du monde. Vous menez une existence trop solitaire. » Il a raison : cette liaison avec Cédric a créé le vide autour d'elle, aussi sûrement que, dans les vieilles légendes, le cercle de feu dont on entoure la princesse interdite. Voici bientôt quatre ans qu'elle n'accepte plus d'invitation le week-end, au cas où il lui fixerait un rendez-vous impromptu : elle est prête à sauter dans n'importe quel train pour le rejoindre, même à l'autre bout du pays, et c'est pour ne pas risquer de manquer un appel qu'elle s'est acheté un téléphone portable dont elle n'avait par ailleurs aucun besoin. *Le Désert de l'amour...* Elle a vu dans une librairie un roman qui portait ce titre, et c'est exactement ce qu'elle vit. Le désert de l'amour. Son esclavage.

Cédric reparaît, net et pimpant, le parfum de l'after-shave accroché aux joues.

— Faut que j'y aille. J'ai une grosse tournée qui m'attend.

Il se regarde avec complaisance dans la glace de l'entrée, sort son peigne de poche, rectifie l'ondulation d'une mèche. Puis il a un de ses sourires fugitifs, si rares, et Odile est envahie par la tendresse familière, le désir de le serrer contre elle.

— C'est bien que tu puisses revenir ce soir.

— À condition que tu nous aies débarrassés de cette chienne.

— Oui, oui, je te le promets, je vais m'en occuper.

Il lui donne un baiser rapide au coin des lèvres, bouche presque fermée. La porte claque, ses pas s'éloignent dans l'escalier. Odile retourne au salon, elle colle son visage contre la vitre. Elle voit Cédric traverser la rue, remonter le trottoir à grands pas, sans se retourner, silhouette qui rapetisse, qui disparaît à l'entrée du parking. Elle continue à guetter, espérant, comme chaque fois, une panne improbable qui l'obligerait à revenir. Non, c'est raté, la fourgonnette blanche passe devant l'immeuble, avant d'aller se perdre dans le flot des autres voitures.

Odile s'arrache enfin à la fenêtre. Elle reprend le journal, recherche l'article sur la jeune suicidée. Il est signé par le journaliste qui a traité le meurtre de Gégène, la semaine dernière : elle reconnaît son écriture froide, impersonnelle, si neutre que, paradoxalement, le réel en paraît plus explosif. Une voix blanche, oppressée, rien à voir avec les coquetteries de style ou le pathos racoleur des autres papiers : c'est un malheur glacial, un cimetière abandonné, couvert de neige, toutes les croix semblables, une suite de noms.

Comme la plupart des habitants de son immeuble, la fille qui s'est défenestrée menait une existence précaire : on ne lui connaissait ni famille ni profession. Son identité n'a pu être établie, le passeport qu'on a retrouvé dans sa chambre ayant de toute évidence été volé et maladroitement falsifié. Seuls indices, un bracelet et un médaillon sur lesquels est gravé ce qui est vraisemblablement un prénom : Nakusha.

Odile se penche sur le journal, pour mieux voir une petite photo, à côté de l'article. Une photo floue que l'encre noie dans la grisaille. Elle distingue mal les traits, mais elle croit découvrir avec son propre visage une ressemblance qui l'effraie.

Brandi par une main rageuse, le couteau s'abat si violemment que les gouttes pourpres éclaboussent le cou de la fille, ses joues.

— Mehdi! rugit Habiba, en laissant échapper la betterave qu'elle était en train de découper. Viens ici, tout de suite.

Mehdi trotte jusqu'à l'évier. Il plisse les yeux au-dessus du journal couvert de déchets.

— Ce visage, il te rappelle rien?

— On dirait le directeur.

— Patate! Je parle pas de la gueule du Chameau. Celle-là, ça fait longtemps que je l'ai vue, et je peux te le dire, c'était un plaisir d'envoyer mes pluches dessus. Regarde en dessous. La fille.

Mehdi bat des paupières avec un sourire fragile.

— Des fois, grogne Habiba, je me demande ce qui me prend, d'essayer de causer avec toi. Autant faire la conversation avec Bella.

Bella, c'est le nom d'amitié qu'elle donne à la grande poubelle en plastique vert, sous l'évier.

— T'as complètement perdu la boule, mon petit vieux, parole! Cette fille, tu la reconnais pas?

Le vieillard effleure la photo d'une main tremblante.

— Tu te souviens pas qu'elle a vécu ici, à l'Annexe? Elle était très énervée, elle passait son temps à ressasser des histoires amères et, quand elle était bourrée, elle était d'une violence... Le Chameau l'a virée. Elle avait un drôle de prénom, je me rappelle plus.

La cuisinière saisit le journal, le secoue, provoquant une pluie d'épluchures, et le tend à Mehdi.

— Lis-moi ce qu'ils ont écrit sur elle.

Il secoue la tête.

— Les lettres sont trop fines.

— Et moi, je sais pas lire. Ah! mon pauvre, on fait la paire! Faut qu'on trouve quelqu'un.

Elle entrebâille le passe-plat, jette un coup d'œil dans le réfectoire.

— Y a Mathilde qui est en train de remplir les bons de commande. Elle

me refuse jamais rien. Viens avec moi, on va lui demander.

Le journal maculé à la main, Habiba fonce vers l'épouse du directeur d'une démarche chaloupée – beau navire dont les chairs tangent et roulent bord sur bord ; elle entraîne Mehdi dans son sillage. En les voyant approcher, Mathilde Derembourg esquisse un sourire contraint :

– Habiba, qu'est-ce qui ne va pas ? Vous avez l'air toute retournée.

La cuisinière lui met le papier sous le nez. L'autre a un haut-le-corps :

– Quelle horreur ! La photo de mon mari... Il ne fallait pas la salir.

Elle fouille dans son sac, glisse une pièce entre les doigts de Mehdi.

– Allez vite acheter un autre journal. Et ne dites surtout rien à Édouard. Il serait peiné de savoir que vous avez abîmé l'exemplaire du Foyer. Il se donne tant de mal...

Habiba l'interrompt d'un haussement d'épaules, pose un doigt sur le bas de la page.

– Cette fille qu'ils ont mise en photo, dans le coin...

Mathilde répond, trop vite :

– Je ne la connais pas. Je ne l'ai jamais vue.

– Et moi, je suis sûre qu'elle a logé à l'Annexe cet hiver. Une fille jeune, mais avec des cheveux gris et une voix de vieille, basse, grinçante, à vous ficher le cafard. Elle picolait. Même que votre mari voulait l'envoyer à l'hôpital pour la désintoxiquer. Vous ne vous souvenez pas ?

Le visage bouffi se ferme. Habiba prend sa voix la plus respectueuse, sa *voix de misère*, comme elle dit, pour informer son interlocutrice qu'elle a oublié ses lunettes chez elle. Une ruse naïve qui ne trompe personne, elle le sait, mais sa dignité l'exige.

– Alors, si vous voulez bien me lire ce qu'ils ont écrit.

L'autre s'exécute à contrecœur, d'un ton morne, qui rend l'histoire étrangement lointaine. Pourtant, elle date d'hier seulement. Hier, une jeune femme s'est suicidée en se jetant par la fenêtre. La cuisinière écoute, l'œil humide, ponctuant parfois le récit d'une exclamation : « Pauvre ! Ah ! Malheur ! Ça fait peine ! » La lectrice marque soudain un temps d'arrêt, elle hésite, mais pour finir elle n'ose pas tricher :

– *Gravé sur un bracelet en cuivre, un prénom sans doute, Nakusha.*

Retenant une exclamation, Habiba observe la femme du directeur. Celle-ci fait un effort visible pour ne laisser paraître aucun trouble, mais tandis qu'elle termine sa lecture, ses doigts mettent en charpie un mouchoir en papier, dans le creux de sa paume.

– *La police prie toute personne ayant été en contact avec elle de se faire*

connaître.

— Eh bien, je vous remercie. Excusez-moi de vous avoir dérangée. Allez ! viens, Mehdi ! Le boulot nous attend !

Mathilde Derembourg paraît à la fois soulagée et déconcertée par cette absence de commentaire. Elle ne dit rien : elle reste immobile derrière sa pile de bordereaux, le regard lourd.

De retour dans la cuisine, Habiba verrouille soigneusement le passe-plat et se laisse tomber sur une chaise, le souffle court.

— Nakusha. C'était bien ce prénom, ça me revient maintenant. Je me souviens, je lui ai demandé s'il voulait dire quelque chose de spécial. Elle a souri sans répondre, d'un drôle de sourire qui m'a fait froid dans le dos. C'est comme un avertissement que j'ai eu. Un pressentiment de mort.

Elle imprime un frisson théâtral à ses épaules, puis lève la main à la hauteur de son visage, les cinq doigts écartés – le geste traditionnel pour renvoyer le mauvais sort à l'endroit d'où il vient.

— Qu'est-ce que je dois faire à ton avis, mon petit vieux ? Aller trouver les flics ? Si je me pointe chez eux, je suis sûre que c'est des embrouilles au programme à n'en plus finir. Et pour ce qu'ils ont été utiles avec Gégène... Qu'est-ce que tu me conseilles, toi ?

Apparemment, Mehdi n'a rien à conseiller. Il se contente de regarder la cuisinière avec son éternel sourire édenté. Habiba pousse un soupir dramatique.

— Apporte-moi un verre d'orangeade, j'ai la langue toute sèche. Et des pâtes de fruits, il me faut du sucre.

Elle boit et mastique longuement, les yeux mi-clos. Puis, s'essuyant la bouche du revers de la main :

— Tu sais ce que je pense, Mehdi ?

Elle sort de son sac le foulard doré qui enveloppe son paquet de cartes, les presse contre son cœur, les bat d'une main nerveuse, les dispose en demi-cercle sur la toile cirée, les ramasse, les étale de nouveau, en carré cette fois, puis recommence encore, en triangle, en croix.

— Les cartes disent comme moi, regarde. Elles disent que cette fille savait des choses sur le Foyer. Elles disent que c'est peut-être pas un suicide. Elles disent que peut-être...

Elle poursuit d'une voix haletante, crachotant un peu de salive entre les deux dents en or qui lui éclairent la bouche, à gauche.

— Elles disent que des forces mauvaises rôdent autour du Foyer. Gégène, la semaine dernière, et Nano qu'on n'a pas vu depuis deux jours, et

maintenant, cette fille... Elles disent qu'il faut que toi et moi, on essaie d'en savoir davantage.

— Les cartes, tu leur fais dire ce que tu veux.

Mehdi s'est permis de l'interrompre! Habiba foudroie du regard cet incrédule, cet esprit fort. Elle ramasse brutalement son jeu, le remballé dans le foulard.

— Eh bien, puisque tu es si malin, qu'est-ce que tu proposes, toi? Habiba n'y tient plus. Elle tape du pied.

— Qu'est-ce que t'as à me fixer avec ce regard débile? Secoue-toi, bon Dieu! Reste pas sur cette chaise comme un débris! Si on n'agit pas, la prochaine victime ce sera peut-être toi! Ou alors moi!

— Y a rien qu'on peut faire.

— Tu manques de courage, parole! À se demander si t'as jamais été un homme. Un type, un vrai, avec des *khlaouis* et...

— J'étais montreur de marionnettes, dans le temps. Et j'ai même été acteur...

— Je sais, je sais. Mais c'était dans le temps. Je te parle de maintenant. Je te dis qu'on peut pas laisser les choses continuer. Si tu veux rien faire, je vais mettre la main à la pâte, moi. Je peux aller trouver les flics et...

— Oh non!

— T'es comme moi, tu les aimes pas, hein? Mais faut bien essayer quelque chose. À moins que... J'ai une idée.

Les doigts de la cuisinière fouillent dans son soutien-gorge, en tirent le carré de tissu à l'intérieur duquel est cousu le *k'teb* que sa sœur lui a envoyé d'Algérie, et qui la protège des attaques des *djnoun*.

— J'ai appris qu'il y a un nouveau Taleb, du côté de l'ancien cimetière. Je vais lui demander conseil.

— Oh non! N'y va pas!

— T'as pas d'ordres à me donner. T'es pas mon mari.

Mehdi est au bord des larmes. Il chevrote:

— Je veux pas que tu ailles là-bas, de l'autre côté du fleuve. C'est là que Gégène... Je veux pas qu'il t'arrive malheur.

La cuisinière a un rire de gorge:

— Pauvre vieux! Tu as peur de la perdre, ton Habiba. Tu tiens à elle.

— Je t'en supplie, n'y va pas. Promets-moi. Dis: je le jure.

Elle s'exécute, avec un haussement d'épaules. Et comme Mehdi ne semble pas encore rassuré, elle ajoute:

— T'inquiète pas. Elle est solide, l'Algérienne. Increvable.

Puis, pour chasser l'attendrissement qui la gagne :

— C'est pas tout, j'ai mon fricot à préparer. Allez, ouste ! dégage le passage. Comment tu veux que je travaille, si t'arrêtes pas de pleurnicher dans mes jupes comme un bébé ?

Elle retourne vers l'évier, se remet à trancher ses légumes.

— Ce qui me préoccupe, c'est Nano. Deux jours qu'on l'a pas vu... Et Jo a disparu, lui aussi. Je sais, je l'ai flanqué à la porte, à cause de cette chienne, mais je pensais qu'il passerait quand même ce matin. Il est comme les chats, il va où est son intérêt, il suit l'appel de la gamelle. Et je me figurais, en plus, qu'il avait un petit faible pour moi. Tu ne crois pas, Mehdi, qu'il a de l'amitié pour moi ? Tu crois qu'il fait semblant ?

Silence. Elle se retourne. La pièce est vide.

— Pauvre vieux bonhomme ! Je parie qu'il s'est vexé parce que je l'ai traité de bébé. Il ressemble à un chat, lui aussi, tu ne trouves pas, Bella ? Tous des chats de gouttière, ces types qui n'ont pas de maison. Sauvages, méfiants, le regard lointain. Et moi je leur donne la pâtée et le lait. Et dès qu'ils ont le ventre plein, ils s'en vont, sans même dire merci.

Odile gagne la cuisine et libère la chienne qui, dans sa joie, lui donne de grands coups sur les hanches, sur le ventre, de son unique patte antérieure. Incroyable, la vitesse avec laquelle les animaux récupèrent, dès qu'on leur prodigue les soins adéquats : la blessure est encore loin d'être cicatrisée, mais la fièvre est tombée, l'appétit revenu, l'écuelle vidée en un instant. De l'hygiène, un bon régime alimentaire, et elle perdrait bientôt cette allure misérable de bête famélique. Quel âge a-t-elle ? Au moins six ou sept ans, si l'on en croit l'état de sa mâchoire, mais l'usure peut avoir été prématurément causée par de mauvaises conditions de vie. Quant à son amputation, c'est, de toute évidence, la conséquence d'un accident ancien et mal soigné : la coupure n'est pas nette, il reste des éclats d'os sous la peau. Aucun vétérinaire digne de ce nom ne s'en est occupé.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi, ma belle ?

Odile a la matinée pour trouver une solution : aujourd'hui, ses consultations ne commencent qu'en début d'après-midi. Le mieux serait de retrouver celui qui a amené l'animal, ce grand type agressif qui, malgré son visage raviné de rides, avait quelque chose d'étrangement adolescent. Elle appelle le Foyer, obtient bientôt son frère au bout du fil, lui demande comment elle peut joindre son visiteur de la veille.

— Jo ? Il n'est pas près de reparaître. Le patron l'a flanqué dehors. À cause de la chienne, justement. Elle lui a sauté dessus. Tu l'aurais vu, le grand chef, affolé, bégayant : « Que fait ce chien ici, dans cette cuisine ? »

Odile sourit du bout des lèvres.

— Très drôle ! Mais qu'est-ce qu'elle va devenir ? Je ne peux pas la garder.

— Arrange-toi au mieux.

— Tu n'as pas le droit de te défiler ! Si je me retrouve avec cette bête sur les bras, c'est ta faute. C'est toi qui me l'as envoyée.

— Non, c'est Habiba. Elle m'a demandé ton adresse ; je n'ai pas pu refuser.

Il parle d'une voix sèche. Il est clair qu'il ne bougera pas le petit doigt pour l'aider. Elle fait une nouvelle tentative :

— Écoute, Jean-François, cette histoire est plus compliquée qu'elle n'en a

l'air. Sais-tu que la chienne a été brûlée avec de l'essence ou du pétrole ? Je me demande s'il n'y aurait pas un lien avec... ce qui s'est passé la semaine dernière.

Elle entend son frère déglutir avec difficulté.

— Ça n'a pas de sens... Je ne comprends pas...

— Tu crois que je devrais aller trouver la police ?

— Les flics ? Laisse-les en dehors de l'histoire. Ils ont bâclé l'enquête sur le meurtre de Gégène. Passé le premier moment d'émotion médiatique, on n'a plus entendu parler de rien.

— Qu'est-ce qu'on va faire alors ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? On ne contrôle rien, comme d'habitude... Oui, d'accord, madame, entendu...

Il a pris sa voix officielle, celle qu'il adopte pour faire comprendre à Odile qu'un tiers est entré dans la pièce.

— Tu n'es pas seul ?

— Entendu, on fait comme ça.

Il a raccroché, craintif comme un écolier que l'instituteur aurait surpris en train de bavarder. Odile ne peut retenir un soupir agacé : cette attitude craintive contraste tellement avec les déclarations tapageuses de son frère, quand il se pose en libertaire défiant les institutions. Un libertaire bien timoré, qui n'ose même pas s'exprimer librement au téléphone.

Elle se retourne vers la chienne.

— Dis, si je ne le retrouve pas, celui qui t'a amenée, si je n'arrive pas à savoir d'où tu viens, qu'est-ce que je vais faire de toi ?

La seule solution, c'est de l'envoyer au Refuge. Là, ils l'abattront sans attendre : qui aurait envie d'adopter un animal mutilé ?

— Non. Je ne te laisserai pas.

Mais si Odile la ramène ce soir, Cédric prendra cela comme un affront personnel. Elle l'entend déjà déclarer : « C'est elle ou moi, réfléchis, fais ton choix ! » Bien sûr, elle pourrait l'adopter sans le lui dire et la laisser au cabinet lors de ses rares visites, mais s'il découvre qu'elle lui ment – et il le découvrira forcément, un chien laisse des traces dans un appartement –, ce sera pire que tout ! D'ailleurs, elle se sait incapable de lui cacher quoi que ce soit...

— Je ne peux pas, ma douce, je suis lâche, pardonne-moi.

La chienne s'ébroue joyeusement, et Odile aperçoit une tache violette derrière son oreille gauche. Un tatouage qui l'identifie. Comment ne l'a-t-elle pas remarqué plus tôt ? Rien de plus facile pour elle que d'apprendre le nom

et l'adresse du dernier propriétaire : en sa qualité de vétérinaire, elle a accès au fichier de la Société centrale canine.

Elle pianote sur son Minitel et voit bientôt s'afficher la réponse sur l'écran. Mais elle n'esquisse même pas le geste de saisir un stylo. Pourtant, elle a de quoi écrire, à côté de l'appareil : un bloc publicitaire, offert par le laboratoire de Cédric. Dans un coin du papier, un chiot et un chaton sur lesquels se penche une fillette, tandis qu'un garçonnet rieur s'approche en courant. Un frère, une sœur, des animaux heureux... Odile garde les yeux fixés sur ce dessin mièvre, comme s'il pouvait calmer la colère qui monte en elle.

D'un doigt rageur, elle martèle le clavier du téléphone, rappelle le Foyer, redemande son frère.

— Qu'est-ce que je viens d'apprendre ? La chienne est à toi ?

— Quoi ?

— Elle porte un tatouage. Et c'est ton nom et ton adresse qui correspondent à l'immatriculation.

À son bégaiement d'indignation répond le bégaiement stupéfait de Jean-François.

— Mon nom ? Ce n'est pas possible. Je ne...

Elle l'interrompt d'un éclat de rire méprisant. Ces protestations maladroitement lui rappellent leur enfance, lorsqu'il présentait à leur père un carnet de notes falsifié et que, convaincu de tricherie, il bredouillait : « C'est pas moi ! C'est un copain qui... »

— Je t'assure, Odile. Ce doit être une erreur.

— Et tes coordonnées à la Société canine, comment tu les expliques ?

— Quelqu'un les a peut-être indiquées parce qu'il ne voulait pas donner les siennes.

— Mais qui ? Pourquoi ?

— Quelqu'un, par exemple, qui n'a pas d'adresse fixe. Je te rappelle que je me suis fait voler mes papiers, le mois dernier. Je sais parfaitement que ça s'est passé au Foyer : j'avais laissé ma parka dans le bureau du directeur, et quand je suis venu la reprendre, mon portefeuille avait disparu.

Odile se radoucit. Elle se souvient de ce vol, en effet, et du flot de belles paroles dont Jean-François avait à l'époque submergé son entourage, expliquant à qui voulait l'entendre qu'il s'opposait à toute fouille dans les affaires des Apprentis : « Celui qui l'a pris en a plus besoin que moi. » Alors, ce serait un S.D.F. qui se serait servi de ses papiers pour adopter l'animal ? L'hypothèse n'est pas invraisemblable : toute personne qui fait l'acquisition

d'un chien doit présenter une pièce d'identité.

— Cette histoire serait donc liée au Foyer? Tu devrais essayer d'en apprendre davantage, Jean-François. Tu es bien placé pour ça.

La perspective ne semble guère le séduire. Il détourne vite la conversation :

— Nous avons beaucoup plus grave. Sais-tu que nous sommes toujours sans nouvelles de Nano? Le directeur prétend qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter, mais j'ai bien compris pourquoi il cherche à calmer le jeu: ce soir, c'est la sacro-sainte assemblée générale, il doit soumettre au vote les comptes rendus moral et financier. Il ne veut surtout pas d'histoires aujourd'hui.

Le directeur... Une fois le téléphone raccroché, Odile repense à la scène que Jean-François lui a décrite – le grand bel homme au maintien militaire perdant soudain contenance: « Que fait ce chien ici, dans cette cuisine? »

Et si ce n'était pas de la peur, mais...

Est-ce un hasard si c'est dans son bureau que le portefeuille de Jean-François...

Une idée lui vient, s'envole aussitôt, fil d'araignée tenu emporté par le vent. Avant qu'Odile ait pu se lancer à sa poursuite, la ritournelle électronique du téléphone se fait entendre.

— Ça fait vingt fois que je t'appelle: ta ligne n'a pas cessé d'être occupée. Et ton portable est coupé.

La voix de leur père, si forte qu'Odile est obligée d'éloigner le récepteur de son oreille. Elle s'entend lui répondre, docilement. La même docilité dont elle fait preuve avec Cédric – et l'une explique l'autre. Pourquoi n'a-t-elle jamais tenté de se révolter? Jean-François a osé, lui. Il mène la vie marginale qu'il a voulue: malgré les petites lâchetés qu'elle se plaît à stigmatiser, il a eu plus de courage qu'elle.

— Depuis deux jours, j'essaie de joindre le préfet. On me répond toujours qu'il est absent ou occupé. Tu crois que c'est mauvais signe?

Une véritable angoisse lui noue la gorge, et Odile, stupéfaite, le découvre fragile. Cette nomination à l'ordre de la Légion d'honneur, c'est pour l'ancien pupille de l'Assistance la consécration de toute une vie en quête de reconnaissance sociale, une manière de réparer la blessure de ses origines. Une compassion toute neuve s'éveille en elle, une tendresse... Mais déjà, il s'est ressaisi :

— Si j'y tiens, ce n'est pas pour moi. Je pense à ta pauvre mère. Elle aurait été si fière de me voir décoré.

La mémoire des disparus, un alibi bien commode – « notre chère défunte aurait voulu... elle aurait aimé... » Odile revoit le visage craintif de sa mère, ses épaules voûtées, son corps crispé par la peur des reproches qui déferlaient dès que les choses n'allaient pas comme il voulait. Puis la femme somnolente, engourdie par les médicaments, le tremblement de ses doigts, son regard absent. Quand elle était hospitalisée, on permettait parfois à ses enfants d'aller la voir ; ils la trouvaient assise sur son lit, hébétée, secouant sans arrêt la tête – pour dire non à quoi ?

Ces visites les bouleversaient, surtout Jean-François, plus âgé qu'Odile, plus intransigeant. Il rendait leur père responsable de cette dépression. Et il avait sans doute raison : les tensions domestiques n'ont pu qu'aggraver l'état de la malade. Mais sait-on ce qui se passe dans un couple ? Il y avait sûrement entre eux, dès l'origine, un rapport sadomasochiste où elle aussi trouvait son compte. Elle devait être déjà fragile quand elle l'a rencontré, et c'est pourquoi elle s'est laissée subjuguer par sa personnalité puissante.

– Tu ne dis rien ? Tu m'écoutes, Odile ? Tu penses que ma demande a une chance d'aboutir ?

– Mais oui, bien sûr. Oui... oui... oui...

— Toi, ma fille, tu es dans la malchance. Tu l'as toujours été.

La pièce est sombre, une chambre en sous-sol, et la mise en scène parfaitement au point. Un bâtonnet d'encens exhale une fumée épaisse qui s'élève en spirales blanchâtres. Le Taleb et sa cliente sont assis en tailleur, face à face, sur une natte déchirée. La femme est gênée par cette posture, elle retend sans cesse sa jupe pour l'empêcher de remonter sur ses cuisses. Une bougie éclaire sa figure, une grosse figure enfantine, à l'expression boudeuse. Le Taleb, lui, reste dans l'obscurité. On ne voit que l'éclat de ses yeux et le turban qui lui mange une partie du visage. Son ombre danse, immense, au rythme de la flamme.

— Il y a une force mauvaise sur toi, ma fille. Ça peut s'arranger, mais seulement si tu le veux.

— Bien sûr que je le veux !

— Tu sais, beaucoup de gens, au fond d'eux-mêmes, préfèrent être malheureux. Ils se glorifient de leur malchance, ils pensent qu'elle leur donne tous les droits.

— Je suis pas comme ça.

— Alors, raconte.

Le deuxième acte, maintenant. Il suffit de la laisser parler. Une histoire d'amour ratée, c'est la plupart du temps pour ça qu'elles viennent. Certaines, plus rares, pour des problèmes de santé auxquels il ne connaît rien, ce qui ne l'empêche pas de leur prodiguer généreusement poudres et talismans.

La cliente du jour se lance avec complaisance dans le récit de ses déceptions sentimentales. Le Taleb écoute d'une oreille distraite, en taquinant du bout des doigts un dépliant touristique, récupéré dans un présentoir devant une agence de voyage. *Découvrez l'Égypte et ses mystères.*

— J'ai apporté sa photo, à tout hasard. On m'a expliqué que ça peut servir, pour le retour d'affection.

Le Taleb tient la photo devant ses yeux jusqu'à ce qu'il ait gravé dans sa mémoire les traits du séducteur. Il n'oublie jamais un visage. S'il rencontre ce type dans la rue, il le reconnaîtra. En un mois, il a appris beaucoup de secrets qui pourront lui servir, à l'occasion. Concernant des gens importants parfois.

Toutes ces femmes, avec leurs pauvres confidences, constituent un excellent réseau de renseignements.

— Je peux t’aider, ma fille. Je peux attirer l’amour sur toi.

— Oh, oui, oui ! Je veux qu’il m’aime.

— Taratata... Je parle de l’amour en général, pas de ce garçon.

— Mais c’est lui que je veux !

— Eh bien, reste dans ton malheur. N’en parlons plus. Va-t’en, file.

— Mais...

— Si tu veux que les choses changent pour toi, j’ai une solution. Ce soir, tu remplis un verre avec l’eau de sept robinets différents, tu y jettes une poignée de gros sel, de la main gauche, et tu le laisses toute la nuit sur l’appui d’une fenêtre. Demain matin, tu le vides derrière toi, par-dessus ton épaule gauche, et tu reviens me trouver. Je te ferai un *k’teb*. Un *k’teb* très puissant, avec la force des morts à l’intérieur. Mais ne tarde pas. Demain, c’est ta dernière chance. À la fin de la journée, je repars en Afrique, tu ne me verras plus.

Une expression de panique s’inscrit sur le visage enfantin. C’est toujours pareil quand il annonce son départ : les clientes se sentent orphelines. Du coup, elles se décident, pendant qu’il en est encore temps.

— Et demain, tu m’apportes aussi...

Il se racle la gorge.

— Ça m’ennuie de te le demander, je sais que tu n’es pas riche. Mais il faut que tu me laisses quelque chose. C’est l’usage.

— Combien ?

— Trois billets. Chacun doit avoir une valeur différente. Tu ne les regretteras pas, tu verras. Ils t’apporteront le bonheur.

— Je vais réfléchir.

— C’est ça, réfléchis. Mais ne tarde pas. Rappelle-toi : demain soir, je pars pour toujours.

Elle s’en va, repousse la porte derrière elle. Une coriace, celle-là : elle n’a pas l’air décidée à lâcher son bel argent. Il souffle la bougie.

— Demain soir, je pars.

Il est temps d’arrêter, oui, avant que les flics viennent mettre leur nez dans ses petits trafics. Encore qu’il ait appris des choses sur un certain commissaire... une histoire pas jolie du tout, dont il pourrait se servir au besoin. En tout cas, pas question de quitter Viâtre : ce serait renoncer à exploiter le trésor d’informations qu’il s’est constitué. Et surtout, il répugne à l’idée de rompre les liens qu’il a tissés ici. Se retrouver vagabond une fois

de plus, non ! Cette ville, il l'aime, il s'y sent chez lui. À cause du fleuve. Il a l'impression d'être de retour dans le pays de son enfance.

Il enlève son turban et se gratte la tête. Il ne fait rien de mal : à la différence de tant d'imposteurs, il n'a pas garanti à sa cliente qu'elle serait aimée par le garçon qu'elle désire. Il a été très ferme sur ce point. Il est convaincu que si elle accomplit le rituel, l'eau des sept robinets et le gros sel, c'est qu'elle accepte de se libérer de ce type qui ne veut pas d'elle. Et quand elle aura fait place nette, l'avenir s'ouvrira forcément.

Les femmes et leurs peines de cœur... Comment peuvent-elles se rendre malades pour de telles bêtises ? Le Taleb a un sourire de pitié, qui s'efface quand il se souvient que lui aussi, autrefois, il n'y a pas si longtemps d'ailleurs... Tant d'énergie et de temps perdus à se torturer en guettant un dos, la courbe d'une nuque, avec le désir tremblant d'y appliquer sa bouche, ses lèvres, sa langue... Et maintenant encore, s'il se laissait aller...

— Maintenant, je suis un guérisseur. Un bienfaiteur. Je prends le mal de ces gens.

Un bienfaiteur, et surtout un homme d'affaires. Il doit être à la tête d'une vraie fortune : il faudra un jour qu'il prenne la peine de compter tous les billets qu'il accumule, soigneusement protégés par des sacs en plastique, dans le cimetière.

Et voici déjà qu'on gratte à la porte. Une autre cliente. Il regarde dans la cour, par le soupirail, et laisse échapper un rire joyeux en la reconnaissant. Bien sûr, ce n'est pas à elle qu'il osera réclamer cinq billets de valeur différente – et ce coup splendide, dont il rêve depuis le début, il faut qu'il le réussisse avant demain soir ! Mais elle est sa complice, son informatrice, et il la reçoit gratis ou presque, rien qu'un petit billet pour la forme. Aujourd'hui, elle brandit une montre et un bout de papier, et semble très excitée. Il renoue son turban, rallume la bougie qui éclairera le visage de la nouvelle venue, tout en maintenant le sien dans l'ombre, prudemment.

Il est presque 2 heures : les consultations vont bientôt commencer. Odile refait le pansement de la chienne, lui boucle un harnais autour du ventre, afin d'éviter de meurtrir son cou blessé, et y adapte une laisse. Au moment de refermer la porte, elle se souvient du sac que son visiteur a oublié dans la salle de soins : elle l'a rapporté chez elle, de peur que la secrétaire, une maniaque de l'ordre et de la propreté, ne lui fasse un mauvais parti. Elle le passe à son épaule par-dessus le sien et s'engage dans l'escalier que la bête mutilée descend péniblement, avec des sauts saccadés.

— Du calme, tu vas me faire tomber !

Une fois dans la rue, la chienne est beaucoup moins gênée par son infirmité. Odile décide de lui offrir un détour par les quais, pour lui permettre de trotter : elle n'en aura peut-être plus beaucoup d'occasions par la suite. Pendant que l'animal, la truffe en émoi, inspecte le tronc du platane voisin, elle s'assied sur le parapet et regarde le courant, en contrebas, les deux arches brisées du pont Noyé, les mouettes qui dansent au ras des flots. Elle est née dans cette ville que le fleuve traverse de son puissant mouvement – un appel à partir, à suivre librement sa pente. Mais, à l'exception de ses années d'études, elle n'a jamais bougé d'ici. Jean-François non plus.

Le sac en toile pèse contre son flanc comme une présence. Elle revoit son visiteur, gauche et dégingandé, le corps dissimulé par son imperméable trop large, les mains enfoncées dans ses poches, sa casquette rabattue sur les yeux. Tout, dans son attitude, trahissait le désir de se dérober : elle a pensé à une bête malade qui se terre dans un coin sombre. Elle aurait voulu trouver des mots pour le rejoindre, mais elle n'est même pas arrivée à le tutoyer. Maladroite, frileuse, prisonnière des codes appris dans son enfance.

Elle entrouvre le sac. Dans une poche latérale, un chiffon enveloppe un morceau de miroir brisé. Un éclat triangulaire, aux bords tranchants ; l'un des angles est si aigu qu'il forme une longue pointe agressive. Cela pourrait faire une arme dangereuse. Pourtant, l'homme n'avait pas l'air violent. Ce n'était pas non plus de la douceur. Une sorte d'indifférence, plutôt.

— Après tout, qu'est-ce que j'en sais ?

Elle essaie de se regarder dans ce bout de miroir, mais elle a beau le tourner dans toutes les directions, la surface est trop étroite, elle n'aperçoit qu'un demi-visage étrange, incomplet.

À côté du miroir, un carnet, couvert d'une écriture très fine. Celle de quelqu'un d'instruit. Odile s'en étonne, et s'en veut aussitôt. Encore un préjugé : tous les marginaux ne sont pas forcément illettrés ou dégénérés !

Le texte est agrémenté de lettrines, comme les manuscrits enluminés du Moyen Âge. Mais ici, pas de couleurs ni de dorures. Rien que de l'encre noire. À certains endroits, on est parti du dessin : des volutes courent à l'aventure sur la page et se changent insensiblement en mots. Ailleurs, c'est l'inverse : on a commencé par écrire, avant d'accrocher aux lettres de minuscules figures qui s'étirent jusque dans les marges. Personnages bouffons, grimaçants ou obscènes, animaux fantastiques, poissons ailés... La fantaisie se donne libre cours, et pourtant, le résultat n'a rien de léger ni de drôle. Le trait est trop noir, le dessin trop grinçant, l'encre épaisse cerne les contours et barre toute fuite. La plume a appuyé rageusement sur le papier, et en même temps, elle creuse ailleurs, dans d'autres profondeurs, cela fait mal.

Odile lit une phrase à mi-voix. Les mots ne ressemblent à rien de ce qu'elle connaît : ce n'est ni de l'anglais, ni de l'allemand, ni une langue romane. D'où peut-il venir ? De Turquie ? De Pologne ? Il parlait sans aucun accent. Apatride ? Ce mot lui irait bien.

Elle finit par comprendre. Ce ne sont pas des phrases : seulement des syllabes assemblées au hasard des sons. Des syllabes qui font comme des notes, une musique triste et belle, un peu voilée, et Odile sent s'éveiller une nostalgie poignante, celle d'un pays à la fois inconnu et familier, peuplé d'amis dont le visage se brouille au moment où elle croit les reconnaître. Un pays perdu, qu'elle n'atteindra plus jamais. Une femme y chante une berceuse douce-amère, qui parle de courage à un enfant condamné. Une langue imaginaire, et pourtant, elle existe, elle garde l'écho de voix disparues, c'est tout ce qui subsiste d'un peuple anéanti, dans un pays très ancien, rayé de toutes les cartes. Et c'est sa langue à elle. Une langue fantôme, une musique qui pleure en elle, et qui l'appelle : Souviens-toi.

La chienne lui touche les mains de sa truffe mouillée, et elle reprend conscience du monde qui l'entoure. Elle remet le carnet à sa place et se lève précipitamment. Elle a oublié l'heure, à rêvasser ainsi. Il est urgent de se ressaisir. Ce soir, si personne n'a réclamé l'animal, elle le conduira au Refuge. Quant au sac, elle le déposera au Foyer.

Elle marche vite, en tirant sur la laisse, le regard dur. Elle ne veut pas entendre le cri rauque des mouettes ni le halètement de la chienne qui peine à la suivre, elle veut oublier les syllabes de ce texte dépourvu de sens, dont la musique en lambeaux s'accroche encore à sa mémoire.

Dès qu'elle pousse la porte vitrée, elle se heurte au regard malveillant de la secrétaire, Gladys, une vieille fille aux yeux jaunes, au teint bilieux. Les deux femmes ne s'apprécient guère : Gladys est amoureuse du vétérinaire qui possède les principales parts du cabinet – *le bon docteur Tartayre*, comme elle dit. Elle ne perd pas une occasion de rappeler qu'Odile n'est ici que le numéro deux.

— Je suis en retard ?

Quand cessera-t-elle de s'excuser, avant même qu'on l'accuse ?

— Ce n'est pas cela, mademoiselle, articule l'autre, faussement contrite. Je suis désolée, j'aurais dû vous téléphoner. Nous avions deux personnes qui s'étaient inscrites, deux habituées, mais elles ont appris, je ne sais comment, que le D^r Tartayre ne consulte plus le mercredi après-midi. Elles ont préféré reporter leur rendez-vous. Je crains que vous ne soyez venue pour rien.

Odile ravale une protestation rageuse. Gladys a fait exprès de ne pas la prévenir, pour lui faire perdre la journée. Et d'abord pour l'humilier, en lui montrant que les clients préfèrent son confrère.

— Aucune importance, Gladys. Ça tombe même plutôt bien. Puisque j'ai du temps, je vais en profiter pour mettre mes dossiers à jour.

Elle gagne la salle de soins. La chienne frissonne en reconnaissant l'odeur de médicaments, mais se laisse entraîner. Elle obéit sans protester à ceux qui la prennent en charge – le comportement typique des animaux abandonnés, prêts à toutes les servilités pour être acceptés. Cette soumission serre le cœur ; elle trottinera avec la même confiance quand on l'emmènera au Refuge, et là-bas, le jour où on décidera de la piquer, elle suivra docilement l'employé chargé de la besogne.

Odile attache la laisse au pied de la chaise et s'installe à son bureau. Elle allume l'ordinateur. Pendant qu'il se met en route, ses yeux font machinalement le tour de la table. Elle sursaute bientôt. Certains objets ont été dérangés. Les deux sous-verre, par exemple : qu'est-ce qu'ils font devant l'imprimante ? Serait-ce Gladys qui est venue fouiller ?

Elle remet en place le portrait de Cédric, puis un cliché noir et blanc, vieux de près de trente ans – à l'arrière-plan, leur mère, silhouette grise qui se perd dans l'ombre et, devant, main dans la main, Jean-François et Odile, cheminant entre les troncs, tels Hansel et Gretel en route pour la cabane de

l'ogresse. C'est leur père qui les a photographiés : c'est donc vers lui qu'ils marchent, avec cette inquiétude sur le visage.

Derrière la photo, Odile découvre une montre qu'elle n'a jamais vue. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle sort interroger Gladys. La secrétaire est formelle : l'objet ne lui appartient pas. Et personne n'est entré dans la pièce depuis hier soir. Ce matin, le D^r Tartayre a travaillé dans l'autre salle de soins, comme d'habitude. À midi, il l'a invitée au restaurant, mais avant de partir, elle a fermé à clef la porte de la rue, elle en est sûre.

À voir son regard fuyant, il est clair qu'elle n'en est pas si sûre que ça : elle est capable de toutes les étourderies, quand elle est troublée par le *bon docteur*. Odile regagne la salle de soins. Si un voleur s'y est introduit, il faut qu'elle vérifie l'armoire à pharmacie qui contient des produits dangereux – de quoi droguer, anesthésier, et même pratiquer des injections létales : il n'est pas rare que des clients apportent un chat ou un chien à piquer.

Mais pourquoi un voleur aurait-il laissé une montre sur son bureau ?

Une montre de femme. De fillette, plutôt. Si petite... Le bracelet doré est cassé : on l'a raccommodé avec du fil de fer. Et l'on a placé dessous l'image d'un sphinx sur fond de Nil.

Un inscription au crayon gras barre le papier : *Amour guérison suxés consulte le grand Taleb international derrière le cimmetière pasage du Battelleur il t'atent*. Odile prend la montre dans le creux de sa main. Quand elle était enfant, elle en a possédé une presque semblable, une fantaisie semi-précieuse, avec un cadran lumineux. Cette montre, elle l'a gardée une demi-journée seulement. Sa mère la lui avait offerte en secret pour ses neuf ans, enfrenant pour une fois les ordres paternels : il avait défendu de fêter l'anniversaire, à cause d'une mauvaise note en dictée. Le soir même, il a découvert l'objet dans sa cachette. Explosion de fureur au milieu de la cuisine, la montre qu'il lance par terre, qu'il piétine sous ses grosses chaussures, le verre qui crisse contre le carrelage, les gifles, le visage de Jean-François décomposé de terreur, ses lèvres exsangues, et leur mère affolée demandant pardon, jurant de ne pas recommencer. Le lendemain, Odile a retrouvé une des aiguilles contre une plinthe. Une aiguille dorée, aussi fine qu'un cil... Elle l'a gardée longtemps, souvenir fragile, déchirant. Or voici qu'aujourd'hui la montre brisée lui est rendue. Réparée. Ou plutôt non : il n'y a pas eu de malheur ni de violence, c'était un cauchemar, rien n'a été cassé.

Les yeux d'Odile s'embuent. Ce charlatan qui promet l'amour et la guérison, c'est peut-être vrai qu'il a des pouvoirs magiques. Il a mis la main

sur cette blessure, oubliée depuis longtemps, mais toujours vive. Une main délicate qui console.

— *Passage du Bateleur...* J'irai le voir... Je lui dirai...

Elle ôte sa montre de grande personne, passe le petit bracelet autour de son poignet, le noue avec le fil de fer qui tient lieu de fermoir. La chienne s'est endormie sur le carrelage; elle rêve, la truffe agitée, les muscles parcourus de spasmes. Odile rêve aussi, en regardant la photo du Nil, les collines poudreuses, la voile blanche, pareille à l'aile d'un oiseau géant et, au premier plan, le sphinx, ses yeux immenses et vides.

Elle retourne le papier. Il doit provenir d'une agence de voyages: il porte une liste de croisières de luxe. Dans la marge, on a tracé quelques mots, avec le même crayon gras dont la mine a appuyé si fort qu'elle transperce le papier:

Il ai a l'hoppital, pavilon C, 6^e étage, chanbre 616. Il veu te voirre.

Au Foyer, l'après-midi de travail est déjà bien entamé. Les Apprentis ont rejoint les différentes équipes entre lesquelles ils sont répartis en fonction de leur sexe et de leurs capacités : ménage, peinture, petits travaux de bricolage...

Habiba parcourt le réfectoire à grands pas, en poussant un chariot sur lequel elle empile la vaisselle sale.

— Il était pas bon, mon fricot ? Ils m'en ont laissé la moitié dans leurs assiettes, ces malpropres sans père ni mère ! Ils se croient pareil qu'au resto ou quoi ? Et le pain ! Des tartines qu'ils ont même pas pris la peine de manger en entier ! Ah ! elle leur apprendra, l'Algérienne, à saloper la mangeaille comme des richards, parole !

Submergée par ce torrent verbal, la grosse Rita, d'ordinaire très forte en gueule, se contente de quelques grognements, tout en balayant le carrelage. Loin d'apaiser la cuisinière, cette absence de réaction ne fait que décupler sa rage contre ces faiseurs de chichis, ces loqueteux sans date de naissance, qui jouent les dégoûtés. Qu'ils mangent donc leur merde ! L'Algérienne cesse de travailler pour eux, elle se met en grève, pas plus tard que tout de suite !

Elle pousse le chariot bringuebalant jusqu'à la cuisine, dans un furieux grincement de roulettes, lance le contenu des assiettes dans la gueule béante de la poubelle verte – toi au moins, Bella, tu chipotes pas, tu prends ce qu'on te donne ! L'évier s'emplit d'une eau qui fume.

— Rita ! Espèce de feignasse ! T'as pas bientôt fini de balader ta *chifoune* ? La plonge, elle va attendre le prochain millénaire ou quoi ?

La grosse Rita s'empresse d'accourir, en essuyant du revers de la main les gouttes de sueur qui perlent à sa moustache. Pour se venger de sa docilité, elle remorque une autre Apprentie, Mado, une petite vieille craintive, hébétée, marmottante, qu'elle place d'autorité devant le bac, en la houspillant copieusement.

Habiba observe la scène avec satisfaction : elle sait que Mado se dédommagera sur le chien de M^{me} Dozier s'il se risque de ce côté de la place pour mendier de la nourriture. Ici, dans cette cuisine, Habiba est la reine. Une reine à tendance despotique. Sa bouche se retrousse en un sourire

hautain, ses narines se pincent: elle aime sentir son pouvoir retomber en cascade sur ceux qui l'entourent.

Mais aujourd'hui, elle n'a pas le temps d'en jouir bien longtemps. Le directeur pousse la porte.

– Habiba! On vous demande au téléphone. Il paraît que c'est urgent.

Depuis qu'Habiba travaille au Foyer, c'est la première fois qu'un tel événement se produit. Une foule d'hypothèses, plus effrayantes les unes que les autres, traverse son esprit. Farid? Son seul garçon, son dernier-né, la prunelle de ses yeux... Il travaille sur un chantier, en région parisienne. Il est arrivé quelque chose à Farid, elle n'aurait pas dû le laisser partir là-bas, ces métiers du bâtiment sont trop dangereux... Ou alors Djillali, le fils de sa fille Malika? C'est Habiba qui s'en occupe en ce moment: la pauvre Malika s'est remise en ménage avec un sale type qui maltraite le gosse. Il avait une sortie scolaire aujourd'hui, ils n'arrêtent pas de faire des sorties en cette fin d'année, et il est tellement casse-cou... Ce matin, quand Habiba l'a emmené à l'école, il a refusé de l'embrasser, parce qu'il veut que ses copains l'appellent Gilles, et elle, pour se moquer de lui, s'amuse à l'appeler Gillette – je ne le ferai plus, mon cœur, je te le promets.

Les jambes coupées, elle monte l'escalier jusqu'au bureau du premier étage. Le directeur se retire aussitôt en prenant soin de refermer la porte avec une discrétion un peu ostentatoire. La cuisinière approche de son oreille le récepteur gris.

Une voix de femme, douce, posée, genre assistante sociale ou institutrice. Gentille, mais qui sait mieux que toi comment tu dois organiser ta vie. Pour cacher son malaise, Habiba tempête:

– Allez, dépêche-toi de raconter, tu veux m'assassiner avec l'angoisse ou quoi?

– J'appelle de l'hôpital. J'ai un message.

L'hôpital... Même si Habiba y a de bonnes amies aides-soignantes, le mot reste redoutable.

– Parle vite, sors-le, ton message! Qu'est-ce qui est arrivé? C'est grave?

La femme parle. Et il ne s'agit pas de Farid ni de Djillali, Dieu soit loué! Un soulagement que la cuisinière se reproche aussitôt – pardonne-moi, Jo; pardonne à *ouma* Habiba d'être d'abord *ouma* pour les siens!

– Il est malade? Qu'est-ce qu'il a?

La femme, là-bas, parle de fracture, de traumatisme, ajoute qu'elle n'est pas médecin, qu'elle a accepté de transmettre le message pour calmer le blessé, qui est très agité. Et aussitôt, elle raccroche.

Habiba reste un moment pensive, à regarder le bureau. Le domaine du directeur : même sa femme, qui furète partout ailleurs, n'y est pas admise. La pièce est peu chaleureuse, malgré le canapé et les deux fauteuils près de la cheminée. Aucune touche personnelle : des murs nus, une table de travail que n'égaie aucun bibelot. À côté de l'ordinateur, une pile de dossiers cartonnés attend l'assemblée générale de ce soir.

Alors, Jo a eu un accident ? Rien d'étonnant, avec la vie de détraqué qu'il mène et tout l'alcool qu'il boit. Mais la cuisinière ne peut s'empêcher de se sentir coupable, comme si elle avait attiré le malheur, hier, en le mettant à la porte. Ses doigts jouent nerveusement avec la poignée d'un tiroir. Si nerveusement qu'il bascule soudain, et le contenu se répand sur ses genoux.

Les joues brûlantes, elle s'empresse de tout remettre en place : cartes de visite, tampons, carnets de timbres. Et puis, agrafée par un trombone à deux feuilles de papier, une photo... Habiba reconnaît la fille qui déclarait avoir découvert des trafics louches au Foyer – cette fille dont la mort était racontée dans le journal, ce matin. Nakusha... Elle est assise devant une table, la bouche froncée par une moue, le menton projeté en avant. Le cliché a été pris dans le réfectoire, en février dernier, le jour de la fête du Foyer : Habiba aperçoit, sur la toile cirée, une assiette de cornes de gazelles et de cigares au miel qu'elle avait confectionnés à cette occasion. La fille ne touche pas aux gâteaux, et pourtant, elle a les yeux avides de quelqu'un qui meurt de faim.

– Impossible d'oublier ce regard : il me glaçait les sangs. Et Mathilde qui prétendait ne pas la reconnaître... Je ne la crois pas. Et je me demande bien ce que fait cette photo dans le tiroir de son mari.

Quel dommage de ne pas savoir lire ! Les lettres agrafées au cliché contiennent sûrement des informations intéressantes. Le petit visage affamé danse devant le regard de la cuisinière. Ses yeux gris, sa lèvre inférieure gonflée, parcourue de crevasses – gerçures, brûlures peut-être : elle ne cessait d'agacer les plaies avec ses dents. Si jeune, si dure, si désespérée... Habiba sent des picotements naître au creux de ses paumes, grimper le long de ses bras, parcourir son échine. Les frissons bien connus, annonciateurs des visions qui la traversent quand elle consulte les cartes. Mehdi peut se moquer, ce ne sont pas des illusions. Une vraie perception, physique, irréfutable.

– Comme les ondes électriques dont parlait le pauvre Gégène.

D'un geste prompt, elle s'empare de la photo et des deux feuillets, glisse le tout sous son chemisier, dans son soutien-gorge. Elle vient de remettre en

place le contenu du tiroir, quand le directeur entrouvre la porte.

– Votre communication est terminée ? Rien de grave, j'espère ?

Elle lève vers son employeur de grands yeux innocents. Ne rien dire, se méfier de tout le monde. Reprendre sa *voix de misère*.

– J'ai un neveu qui vient d'entrer à l'hôpital. Omar, le fils de ma cousine Fatima. Alors je voulais vous demander... Est-ce que vous m'accorderiez une permission pour cet après-midi ? Une heure, une heure et demie, le temps d'aller faire une visite...

– Prenez tout le temps que vous voulez, Habiba.

Vous faites partie de la famille, vous le savez bien. Notre grande famille...

Une famille, c'est un ensemble de gens qui s'aiment, n'est-ce pas ? Qui ne se font pas de mal, jamais...

– Et tous mes vœux de guérison pour votre neveu.

Il a parlé sur un drôle de ton, comme s'il ne croyait pas à cette histoire. Il est temps pour Habiba d'esquisser un sourire niais, calqué sur celui de Mehdi, d'accentuer sa *voix de misère*, de bredouiller des remerciements à n'en plus finir. Que les *djnoun* l'emportent, ce maudit ! Que les scorpions lui sucent les os ! Que les chacals chient sur sa tombe !

De retour dans sa cuisine dont elle expulse aussitôt Rita et Mado, elle s'empare d'un sac en plastique et tourbillonne dans la pièce comme une tornade, happant au passage biscuits, raisins secs, pâtes de fruits, jusqu'au moment où le sac menace d'éclater. Alors, elle renoue sur sa tête son foulard violet, enfle sa veste d'un bleu électrique, troque ses savates éculées contre les souliers trop étroits qui blessent ses orteils – mais pas question de sortir en négligé ! Elle descend le perron, traverse la place, aperçoit M^{me} Dozier qui officie, le visage dolent, dans sa boulangerie. *De père en fils depuis 1886* - et le fils unique en prison maintenant, les pauvres parents ! Pourtant, c'est un peu leur faute. Surtout celle de la mère : ce gosse, elle l'a eu sur le tard, elle avait quarante ans, elle n'y croyait plus, l'enfant du miracle, elle a toujours été trop faible avec lui... Si elle m'avait écouté... Ravalant ses bons conseils, qui ne sont plus de saison, Habiba se dirige à grands pas vers la passerelle.

Elles se rencontrent dans l'ascenseur, Habiba serrant contre son ventre un sac en plastique bourré de provisions, et Odile, les doigts crispés sur une fougère qu'elle vient d'acheter, bête réflexe bourgeois, sous prétexte qu'on ne doit jamais venir en visite les mains vides. Si elle était seule dans l'ascenseur, elle y laisserait volontiers son ridicule présent.

— Tu ne me reconnais pas ? Moi je sais qui tu es : la sœur de Jef. Je t'ai vue à la dernière fête du Foyer, en février. Me dis pas que tu as oublié mes petits gâteaux au miel.

Odile lui sourit. Elle se souvient moins des pâtisseries que de cet extraordinaire sentiment de bien-être, en présence d'Habiba. Une mère, une vraie, rien à voir avec la créature craintive dont Jean-François et elle ne pouvaient attendre aucune aide : au contraire, il leur semblait parfois que c'étaient eux qui la protégeaient, qu'ils étaient ses parents. Et pourtant, la cuisinière a eu une vie bien plus difficile que leur mère : mariée à seize ans, abandonnée à trente avec cinq enfants sur les bras...

— C'est moi, hier, qui t'ai envoyé Jo avec la chienne. Tu viens pour lui, toi aussi ?

Elles sortent de la cabine. Habiba désigne à Odile une rangée de chaises.

— Assieds-toi ici, je reviens. J'ai des connaissances partout, dans cet hôpital, et justement une cousine aide-soignante à l'étage. Je préfère lui demander des nouvelles avant d'aller le voir. Comme ça, on saura sur quel pied danser.

Et de fait, on dirait qu'elle danse, Habiba, sur ses talons pointus, dans le couloir carrelé de blanc. Elle revient bientôt, très excitée.

— Il paraît qu'il a une cheville dans le plâtre et surtout un choc à la tête. Il est tombé dans un des escaliers en pierre qui descendent vers le Rhône. Tout près de la passerelle, tu sais, là où Gégène...

— Un accident ?

— Sûrement. D'après ma cousine, il était complètement saoul quand ils l'ont ramassé. La chute avait achevé de l'assommer, il ronflait de tout son cœur. Faudra qu'il ralentisse avec la vinasse, ce garçon. Et surtout qu'il se remplume un peu.

Elle tapote avec satisfaction son gros sac.

— J'ai tout ce qu'il faut là-dedans.

— Je croyais que c'était défendu d'apporter de la nourriture à l'hôpital.

— Mais non. Sauf pour les appendices et les maladies de ce genre. Faut pas être timide, ma fille. Et faut pas non plus avoir honte de cette jolie plante que tu as achetée. Allez, viens. On y va.

Malgré les encouragements d'Habiba, Odile est gênée en entrant dans la chambre 616. Impression d'être indiscreète, de violer une intimité.

Trois hommes somnolent, face à une télé allumée que personne ne regarde. Le sien – le leur à toutes deux – occupe le lit le plus proche de la porte. On lui a taillé la barbe et il est méconnaissable. Son visage est hagard, ses joues griffées de profondes écorchures, ses lèvres tuméfiées.

Habiba s'accroupit de toute sa lourde masse, en un grand craquement de jointures.

— Jo, mon fils, mon cœur, mon cher cœur... T'as pas idée comme j'ai souffert l'angoisse à pas savoir où tu étais.

Elle saisit le bras d'Odile, la tire en avant.

— Vois un peu qui est venu avec moi. La sœur de Jef.

Un regard brumeux se pose sur le visage d'Odile, descend le long de son épaule, de son coude, s'attarde sur son poignet.

— La vieille t'a fait passer la montre ? C'est bien.

Alors cette montre vient de lui, et non du mystérieux Taleb ? Odile voudrait lui demander qui est la *vieille* dont il parle et pourquoi un dépliant touristique portant l'adresse d'un sorcier se trouvait sur son bureau. Elle aimerait surtout comprendre le sens de son cadeau. Mais il referme les yeux, serre la bouche, elle voit qu'il n'en dira pas plus.

Habiba revient aussitôt à la charge, en agitant sous son nez une tablette de chocolat.

— C'est pas le moment de dormir. Regarde, je t'ai apporté plein de bonnes choses à manger.

— Les croissants rassis de la mère Dozier ?

— Rassis ? Monsieur fait le difficile ?

Il a un petit rire, qui s'achève en grimace.

— Je croyais que tu étais fâchée, à cause de la chienne.

— La chienne, c'est vrai, je l'avais oubliée. Qu'est-ce que tu en as fait, Jo ?

— Ne vous... ne t'inquiète pas, bégaye Odile. Je l'ai gardée. Je m'en occupe.

— J'ai retrouvé sa propriétaire, articule le blessé. Impasse du Saut-de-

l'Ange. Une fille qui s'est jetée par la fenêtre cette nuit... Non, la nuit d'avant.

Les deux femmes sursautent. Habiba sort une photo de son sac.

— Cette fille ?

— Ouais. Elle logeait à l'Annexe à la fin de l'hiver, tu te souviens ? Elle avait un drôle de prénom qu'elle savait même pas prononcer correctement. J'arrive plus à me souvenir... Trop mal au crâne...

— Nakusha, c'est ça ? Je l'ai reconnue tout de suite, ce matin, quand j'ai vu son portrait dans le journal. Mathilde aussi, j'en suis sûre, même si elle prétend que non. Cette fille, pas moyen de l'oublier, je te jure, elle me faisait de la peine. Le Chameau parlait de l'hospitaliser. Elle avait beau jouer les insolentes, avec ses crises de colère à tout casser, elle crevait de peur. Elle m'a expliqué qu'elle avait connu l'hôpital, quand elle était gosse, de longs séjours, bouclée chez les dingues parce qu'elle voulait pas manger.

— Et tu l'as crue ? Elle racontait n'importe quoi sur son enfance, sur sa mère. Un tas de mensonges.

— Qu'est-ce que tu en sais, Jo, que c'étaient des mensonges ? Elle avait un problème avec la nourriture, j'en suis sûre. Elle mangeait rien, elle regardait tous les plats comme si c'était du poison. Y avait que le pinard qu'elle appréciait.

Le blessé détourne les yeux, murmure, comme pour lui-même :

— Elle essayait de se confier... Elle me faisait peur... Fabienne aussi, à la fin... Comme on panique devant des malades très graves, ou certains blessés... Alors, on est lâche, on prend la fuite...

Des mots hachés, douloureux. Habiba lui pose une main sur le front.

— Arrête de te faire du mal. Dis-moi plutôt pourquoi tu penses que la chienne était à elle.

— J'ai trouvé son adresse dans le collier. J'y suis allé, à l'impasse du Saut-de-l'Ange. Je suis même entré dans sa chambre. Mais ça m'a avancé à rien. Sauf que j'ai dû attirer l'attention de celui qui l'a poussée...

— Mais on l'a pas poussée, Jo. Dans le journal, ils disent que c'est un suicide.

— Tu parles ! Et moi aussi, au bord du Rhône, je me suis jeté tout seul dans l'escalier ? Je te répète que le tueur m'a aperçu, dans la chambre, et ensuite il m'a suivi toute la soirée, dans la courette aux poubelles, puis dans le terrain vague... J'en suis sûr, je sentais son regard sur moi. Et quand je suis arrivé sur le quai, en haut des marches...

— Voyons, Jo, tu te racontes des histoires. C'était un accident, ma cousine

me l'a dit. Un accident parce que tu avais trop bu.

— Alors toi aussi, tu es comme les autres ? Personne ne veut me croire !

— Mais si, Jo, je te crois.

Loin de l'apaiser, cette protestation déclenche une colère violente.

— Tu dis ça pour me faire plaisir ? Ces salauds t'ont demandé de pas me contrarier, hein ? Ils t'ont raconté que je suis un *asocial*, comme une orientatrice avait marqué sur mon dossier, après m'avoir infligé ses tests débiles ! Tu fais semblant de me croire, mais au fond de toi, tu penses comme eux ! Tu penses que je me suis cassé la gueule parce que j'étais bourré ! Eh bien, écoute ce que je vais te dire : la boisson, j'ai l'habitude, et jamais, tu m'entends, jamais je ne suis tombé.

Il secoue la tête sur l'oreiller.

— J'en ai marre. Trop mal au crâne. Foutez le camp, toutes les deux. Laissez-moi crever.

— Mais Jo...

— Et remporte tes provisions. J'ai envie de gerber, pas de bouffer.

— Tu dois manger ! Je reviendrai demain et, si tu n'y as pas touché...

— Demain ? Je serai parti. Pas question de moisir ici.

— Tu rêves. D'après ma cousine, t'en as au moins pour une semaine. Il paraît que t'es déglingué de partout et qu'on doit te faire des tas d'exams.

— Je les connais, leurs exams. Et j'ai pas l'intention de me laisser faire. Pas si bête ! Je me demande d'ailleurs ce qu'ils m'ont filé dans les veines, pour que je sois vanné comme ça. Ils essaieraient de tester sur moi de nouveaux produits, ni vu ni connu, que je serais pas surpris... Naturellement, tu veux pas me croire. Tu es naïve, ma vieille, t'as pas idée des trafics qui se pratiquent partout. Et même au Foyer, sous tes yeux... Quant à toi, la véto, je parie que tu es de mèche avec eux. La vivisection, pas besoin de te faire un dessin...

Il s'est assis, il vocifère. Réveillé en sursaut, l'occupant du lit voisin presse la sonnette :

— C'est pas fini, ce bordel ? Merde ! On est à l'hôpital !

Une femme brune surgit sur le seuil. La cousine d'Habiba : elle lui ressemble, en plus jeune et plus mince.

— Il vaut mieux que tu t'en ailles, ma poulette. Laisse-moi tes provisions, je les lui donnerai quand il sera calmé. Ne t'inquiète pas, fais-moi confiance.

Odile et Habiba reviennent ensemble jusqu'au Foyer. Elles ne parlent presque pas pendant le long trajet qui les en sépare : l'embonpoint de la cuisinière l'essouffle et l'oblige à économiser ses mots. Mais une fois devant la porte, elle fait signe à Odile d'entrer.

— J'ai quelque chose à te montrer.

À l'intérieur règne une animation inaccoutumée : l'assemblée générale aura lieu dans le réfectoire, après le repas du soir. Du coup, chacun s'affaire. Sous la houlette de la grosse Rita, des Apprentis s'efforcent de donner à la pièce un semblant d'air de fête. Les bénévoles de la lingerie ont également envahi les lieux. D'ordinaire elles officient à l'Annexe des femmes, mais aujourd'hui, elles furètent partout – certaines insupportables, avec leur bouche en cul-de-poule et leur air condescendant de dames patronnesses, d'autres, l'œil malicieux, rieuses comme des gamines malgré leurs rides et leurs cheveux gris.

La cuisine est pleine de monde, au vif mécontentement d'Habiba. Elle est obligée de se camper au milieu de la pièce, les mains aux hanches, de hurler que si c'est comme ça, elle cesse le travail et personne ne mangera ce soir, avant d'obtenir que les intruses libèrent la place.

Une fois seules, les deux femmes s'installent au bout de la table. Habiba insiste pour qu'Odile prenne du café, et s'en verse un grand bol.

— J'ai bien réfléchi, souffle-t-elle. Jo doit avoir raison : on l'a sûrement poussé. Il avait beau être bourré, impossible de croire à une coïncidence : Gégène, cette fille et lui ont tous trois vécu ici. Et à tous trois, il est arrivé malheur.

— Tu crois qu'il y a un rapport ? Dans ce cas, nous devrions aller trouver la police. J'en ai parlé à Jean-François, mais il me conseille de ne pas bouger.

— Je suis mille fois d'accord avec ton frère. Ça ferait qu'attirer des ennuis à des gens qui les ont pas mérités. Et tout ça pour rien. Après la mort de Gégène, les flics sont venus ici poser des tas de questions. Tu peux me dire à quoi ça nous a servi, sinon à coller à ce pauvre Nano une panique d'enfer, parce qu'il croyait qu'ils en avaient après lui ? Non, ma fille, mieux vaut tâcher de nous débrouiller par nos propres moyens.

— Mais qu'est-ce qu'on peut faire ?

La cuisinière ne répond pas tout de suite. Elle aspire à grand bruit une gorgée de café brûlant.

— Ça m'étonne que Mehdi soit pas encore là. Le goûter, c'est sacré pour lui. Un vrai gosse : chaque jour à la même heure, hiver comme été, tu le vois débarquer.

Odile a un sourire : elle n'a pas oublié le drôle de vieillard dont elle a fait la connaissance lors de la fête du Foyer – il vendait les billets de la tombola et il avait bien du mal à rendre la monnaie, mais il prenait tant de plaisir à cette tâche que personne n'osait se proposer pour le remplacer.

— Sers-toi, ne te gêne pas. Ces petits gâteaux, la mère Dozier nous les offre. Elle se croit coupable, à cause de son fils. Alors elle essaie de réparer comme elle peut.

Odile secoue la tête : elle n'a pas faim, la visite à l'hôpital l'a déprimée. Et surtout, l'agressivité du blessé, la violence avec laquelle il se refusait à tout échange.

— Ce qu'on peut déjà faire, reprend Habiba, c'est essayer de découvrir ce qui ne tourne pas rond au Foyer. Et là, j'ai besoin de toi.

Elle sort de son sac une feuille de papier.

— J'ai trouvé ça dans le bureau du Chameau, agrafé à la photo que j'ai montrée à Jo, tout à l'heure. Celle de cette fille qui est morte... Tu peux y jeter un coup d'œil ? J'ai oublié mes lunettes à la maison, tu comprends, et ma vue n'est plus ce qu'elle était...

Une encre très pâle, des lettres aux angles aigus, qui griffent le papier.

Salaud d'hypocrite, une embrouille de cinq mille francs, ce n'est pas rien ! Je parle de lundi dernier, tu me suis ? J'étais devant Fantasia...

— C'est quoi, *Fantasia* ? s'interrompt Odile.

— Une grosse boutique très chic, à l'entrée du centre commercial. J'ai une copine qui y travaille. Allez, dépêche-toi, continue.

— *J'étais devant Fantasia* quand le type est sorti pour t'appeler sur son portable. Ceux qui font la manche, c'est comme s'ils n'existaient pas, les gens croient qu'ils sont sans oreilles et sans yeux. Il n'a pas prêté attention à moi, il ne s'est même pas donné la peine de baisser la voix. Il aurait mieux fait de se méfier : j'ai tout entendu. Je t'ai vu accourir, ventre à terre, pour votre combine pourrie. Et après ce coup-là, tu te permets encore de faire la morale ? Qu'est-ce que tu dirais, si je crachais l'histoire à tout le monde ?

Malgré la véhémence du ton, l'orthographe est impeccable : le message est l'œuvre d'une personne instruite.

— On tient une piste, commente Habiba, les yeux brillants. L'assemblée générale a lieu ce soir.

— Et alors ?

— Cette fille, Nakusha, menaçait de faire des révélations sur les magouilles financières du Chameau. Il a voulu l'empêcher de parler. Alors, la nuit dernière...

Odile réalise brusquement ce que la cuisinière a dans l'esprit.

— Voyons, c'est énorme. C'est fou. Et d'abord, qui te prouve que c'est elle, l'auteur de ce texte ? Il n'est pas signé.

— Non, mais le Chameau a pensé que c'était elle. Sinon, pourquoi il aurait agrafé sa photo au papier ? Et il y avait une autre feuille, attachée à celle-ci. Tu peux me la lire ? Toujours à cause de mes lunettes...

Du papier portant l'en-tête du Foyer, avec son logo chargé de pathos : dans un cadre en forme de cœur, une main tendue en saisit une autre qui émerge de flots bouillonnants. En dessous, quelques lignes d'une écriture nette, raide, sèche. Un brouillon de lettre :

Si je m'adresse... Si je me permets de faire appel à toi, c'est que je suis depuis longtemps, comme tu ne l'ignores pas, dans une situation...

— Il s'agit d'une correspondance personnelle, on n'a pas le droit.

— T'inquiète pas, insiste Habiba, haletante. Continue.

Odile s'exécute, fascinée elle aussi :

— Dans une situation particulièrement délicate, à laquelle je veux... je m'efforce... je me suis toujours efforcé de faire face de mon mieux. Or je suis en ce moment en butte à l'agressivité... la fixation agressive... l'acharnement d'une jeune névrosée... déséquilibrée qui semble résolue... déterminée à se lancer dans une forme de chantage à mon encontre. Je voudrais... j'aurais un urgent besoin de trouver un moyen... un remède... une solution afin de me protéger et de protéger ma vie privée. Car ces attaques, hélas, ne sont pas sans fondement.

Le brouillon s'arrête là.

— *Ces attaques ne sont pas sans fondement*, répète Habiba d'une voix gourmande. C'est un aveu, ça. On le tient par les *khlaouis*, le Chameau. La fille avait raison de l'accuser. Et Gégène... Lui aussi, pendant les quelques jours qu'il a passés au Foyer, il s'est intéressé aux comptes !

Elle caresse d'une main nerveuse son paquet de cartes, dans leur foulard doré.

— Les malheurs sont peut-être pas finis. J'ai un mauvais pressentiment pour Nano. On l'a pas vu depuis deux jours...

Elle murmure une formule conjuratoire en arabe, porte à ses lèvres la

main de Fatma qui pend sur sa poitrine, au bout d'une chaîne en or.

— Et Mehdi... Regarde, il est 5 heures passées, et il est toujours pas là. Qu'est-ce qui peut bien lui être arrivé ? Jamais il a manqué un goûter depuis que je le connais, parole !

Au même moment, on gratte à la porte.

— C'est lui, Dieu soit béni ! Ou alors, prudence ! le Chameau. Cache les papiers. Vite ! Dans ton sac. Il osera pas fouiller.

Mais ce n'est que Jean-François, les yeux cernés, les traits tirés, le teint blême. En apercevant sa sœur, il cache mal son mécontentement, comme si elle empiétait sur un territoire qui lui est réservé.

— Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

— Elle va te raconter, répond Habiba. Mais je préfère que vous filiez maintenant, tous les deux : j'ai encore du boulot, et ça va plus vite quand j'ai personne dans les jambes. Ensuite, avant d'aller chercher mon petit-fils à la garderie, je ferai un tour à *Fantasia*, au cas où ma copine aurait remarqué quelque chose de pas net. Et cette nuit, ça tombe bien, c'est la nouvelle lune : j'allumerai un cierge.

— Encore une opération magique ?

Le rire de Jean-François sonne faux. Habiba le regarde avec plus d'attention :

— Toi, ça n'a pas l'air d'aller, mon grand. Tu te fais du souci, hein ? T'es pas le seul. Mais, courage ! je commence à y voir plus clair. Ta sœur va t'expliquer... Odile, ma fille, planque soigneusement ce que tu sais, et pas un mot à personne. Sauf à ton frère, bien sûr. Reviens me voir demain matin, dès que tu peux.

Odile, ma fille... C'est agréable d'être appelée ainsi, d'être serrée contre une poitrine généreuse, de recevoir sur chaque joue un gros baiser sonore. Tout en suivant son frère au dehors, Odile caresse furtivement la petite montre d'enfant, à son poignet.

La place triangulaire, derrière le Foyer, a quelque chose d'étriqué, avec ses trois bancs, un de chaque côté, ses trois platanes, un à chaque angle, et au centre, sur un large socle de béton circulaire, sa sculpture moderne, offerte par la municipalité, un hérissément de tiges et de tubes d'acier.

Jean-François refuse de s'asseoir, et Odile est obligée d'arpenner le trottoir à côté de lui, d'un arbre à l'autre, tout en lui expliquant les découvertes d'Habiba. Il pousse les hauts cris en apprenant qu'elle a fouillé dans les papiers du directeur. Quant à l'hypothèse d'une malversation, elle lui paraît invraisemblable.

— Je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie à son égard: je le trouve tatillon, borné, prétentieux. Mais détourner de l'argent? Les messages anonymes sont des saletés, Odile, tu devrais le savoir! Si cette histoire était vraie, ce serait à vous dégoûter de tout. D'ailleurs, je songe sérieusement à changer de boulot.

Il semble profondément déprimé. Odile hésite à lui révéler que la lettre de menaces a sans doute été écrite par la jeune morte. Elle préfère commencer par des informations plus réconfortantes – le rassurer sur le sort de Jo, par exemple. Mais la nouvelle n'en est pas une pour Jean-François.

— Oui, je sais, il est à l'hôpital. Une amie qui est infirmière là-bas m'a prévenu, en fin de matinée. Je suis allé le voir. Il attendait de passer une radio, il a fait celui qui ne me reconnaissait pas.

— Entre nous, il m'a l'air un peu délirant. Je crois qu'ils veulent le garder, pour lui faire un bilan complet.

— *Un peu délirant...* Tu parles comme eux, Odile! Je croirais les entendre!

— Eux?

— Les flics, les toubibs... Dès que quelqu'un sort de la norme, ils le considèrent comme un asocial qu'ils doivent remettre au pas. Pauvre Jo! Je le plains d'être tombé entre leurs pattes. Je te parie qu'ils vont le transférer dans un service de psy. Tous les moyens leur sont bons pour écraser les marginaux: la taule, les neuroleptiques...

— Ça n'a rien à voir. Je te signale que les antidépresseurs sont les produits les plus...

— Naturellement ! Tu prends la défense des chimistes ! Une scientifique, c'est forcé... Ouvre les yeux, voyons. Ces psy, avec leurs drogues de merde, ce sont les gardiens de l'ordre moral ! Les chiens de garde de la bourgeoisie !

Le voici lancé dans un de ses thèmes préférés. Odile renonce à argumenter. Elle sait trop ce que cachent ces généralisations simplistes : sa haine rentrée pour leur médecin de père, le souvenir de leur mère...

— À propos de chien, Jean-François, pourrais-tu me rendre un service ? La chienne de Jo est au cabinet, en ce moment, mais elle est très nerveuse, ça m'ennuie de la laisser là-bas toute la nuit, et je ne peux pas la ramener chez moi : je ne suis pas seule ce soir, tu comprends... Alors si tu acceptais de t'en occuper...

— Afin que ton précieux petit représentant puisse couler une soirée tranquille, pour une fois qu'il daigne te rendre visite ? Désolé, Odile, pas question ! J'en ai marre de te voir gâcher ta vie avec ce type.

— Tu crois que tu réussis mieux la tienne ?

Il se replie dans un silence hostile. Odile tente une nouvelle approche :

— Dans le journal de ce matin, il y avait la photo d'une fille qui s'est défenestrée, impasse du Saut-de-l'Ange. Tu l'as vue ?

Il s'arrête net de marcher, fait un signe affirmatif, sans un mot, les yeux fixés sur la sculpture, au centre de la place.

— Habiba m'a dit qu'elle a passé quelque temps au Foyer, à l'Annexe des femmes. Tu la connaissais ?

Long silence. D'un mouvement nerveux, il frotte les pointes de ses chaussures contre l'asphalte, comme s'il voulait en détacher une saleté, et ça fait un crissement agaçant. Puis :

— Je la connaissais, oui, je l'ai connue... Le directeur a été très dur avec elle. Il prétendait qu'elle était trop perturbée pour qu'on la garde au Foyer. Il parlait de délire de persécution, de paranoïa. Comme s'il y connaissait quelque chose ! Il envisageait même de prendre des mesures pour la faire interner... Tu te rends compte ? Une gosse de vingt ans, qui avait déjà fait deux séjours en psy pour anorexie mentale, la boucler avec les fous, lui casser sa vie... Tout ça parce qu'il la trouvait *un peu délirante*, pour reprendre ta jolie formule ! Et maintenant, voilà...

Son visage se contracte, il éclate en sanglots secs.

— On ne sait pas aider les gens. On ne peut pas.

Gênée, Odile attend que la crise s'apaise.

— D'après Habiba, la photo de cette fille était agrafée à la lettre anonyme dont je t'ai parlé. Tu crois qu'elle peut l'avoir écrite ?

Il hausse les épaules, lâche du bout des lèvres :

— Peut-être. Elle avait beaucoup de haine et de violence en elle.

— Et, toujours d'après Habiba, il pourrait ne pas s'agir d'un suicide. Dans sa lettre, elle parle d'une *embrouille de cinq mille francs*. Elle menace le directeur de révélations. Il aurait pris peur, et alors... Qu'est-ce que tu en penses ? Pourrait-il être allé jusqu'au crime ?

— Je vois qu'Habiba t'a monté la tête. Méfie-toi : elle a une imagination débridée, elle s'emballe vite, et ensuite, elle n'a plus aucun esprit critique. En ce qui me concerne, je ne suis pas convaincu par votre scénario. Et pour tout te dire, je le trouve de mauvais goût. Quand je suis arrivé, vous étiez en proie à une excitation malsaine, vous aviez presque l'air de vous amuser, comme si vous jouiez dans un film d'espionnage.

Il n'a pas tort. Sous l'influence d'Habiba, Odile s'est laissé entraîner à tirer des conclusions hasardeuses. Et elle y a pris un plaisir indéniable, oubliant l'horreur des faits.

— J'ai vu, moi, ce qui... restait de Gégène... Et c'était monstrueux. Il n'y a pas de mots. Crois-moi, Odile, les histoires de gros sous que vous avez inventées, c'est gentillet, à côté. On est bien au-delà. Dans la folie. Dans l'inhumain.

Le ciel est toujours aussi pur, la belle lumière de juin poudre d'or les feuilles des platanes, mais on dirait que des ombres s'allongent, menaçantes. *Dans l'inhumain...* Devant le mur du Foyer, une file silencieuse commence à se former. Il s'agit de ceux qu'on appelle ici les Provisoires et qui viennent seulement pour la nuit. Ils sont étrangers pour la plupart, Africains, Européens de l'Est, mais ils semblent de la même famille, avec leurs vêtements grisâtres, leurs visages sculptés par la misère.

Contre la colonne morne se détache soudain une silhouette claire qui leur fait signe.

— Martine !

La jeune femme s'avance vers eux, d'une démarche légère. Pour une fois, elle ne porte pas de pantalon, mais une robe lumineuse, couleur d'été. Le soleil a multiplié les taches de rousseur sur ses bras nus, et ça lui va bien.

— Je viens te donner un coup de main pour la distribution du repas. Allons ! Ne fais pas cette tête !

Mutine, elle fouette d'une gifle tendre la joue de Jean-François.

— Et j'ai l'intention d'assister ensuite à l'assemblée générale. Après tout, je suis membre de l'association, je lui donne régulièrement des sous, sans parler de mon précieux temps de bénévolé.

— Moi, je n'irai pas. La langue de bois, les discours officiels, les congratulations me donnent envie de gerber. Surtout en ce moment.

— Mais tu dois y aller, Jef! D'ailleurs, tu n'as pas le choix: le directeur t'a chargé de présenter la soirée de demain.

Jean-François grimace.

— Ce concert, tu ne penses pas qu'on ferait mieux de l'annuler? Nano n'a toujours pas reparu, et s'il n'y participe pas, l'expérience perd tout son sens. Ce que je voulais, c'était les faire jouer avec nous, pas nous produire devant eux.

Martine lui prend la main.

— Non, Jef, n'annule surtout rien, ils seraient trop déçus: le directeur a retardé la fermeture des portes en cet honneur. Ne te fais pas de souci, tout ira bien...

— Je vous laisse, interrompt Odile. Il faut que je retourne au cabinet pour voir comment je peux me débrouiller avec cette pauvre chienne.

Si elle espérait éveiller les remords de son frère, c'est raté. Il n'a pas un regard pour elle. Pour une fois, il a perdu son expression anxieuse de petit garçon plein de bonne volonté qui cherche à donner satisfaction. Il ne quitte pas Martine des yeux, et c'est la vie qu'il semble boire à longs traits, détendu, apaisé, heureux.

Laisser la chienne au cabinet toute la nuit ? Certes, la salle du fond est équipée de cages, et le *bon docteur Tartayre* n'hésite pas à y *hospitaliser* des bêtes malades, après leur avoir administré une copieuse ration de sédatif. Mais Odile répugne à cette pratique. Elle n'a pas oublié ses paniques d'enfant dans le noir ; elle s'en voudrait d'infliger la même épreuve à un être vivant. Surtout à cette chienne. Comme la plupart des animaux abandonnés, hantés par la peur de revivre cette expérience, elle est très anxieuse : pendant les deux heures d'absence d'Odile, elle n'a cessé, d'après Gladys, de pleurnicher et de gémir. Et pourtant, la secrétaire était à quelques mètres. Cette nuit, quand elle se retrouvera seule dans les pièces vides, elle va sûrement devenir folle de terreur. Mais Odile ne voit pas d'autre solution. À moins d'oser affronter la réprobation de Cédric.

Heureusement, celui-ci vient de téléphoner que sa tournée s'est prolongée : il rentrera tard. Odile décide de profiter de ce délai pour imposer à la chienne une longue promenade. De quoi la fatiguer et lui assurer peut-être, avec l'aide d'un tranquilisant, quelques heures de sommeil.

Sur les quais, malgré l'ombre des platanes, l'air est brûlant, et le Rhône, en contrebas, loin d'apporter la moindre fraîcheur, exhale une vapeur étouffante.

Demain, le solstice. On commence déjà à dresser des estrades pour la fête de la musique.

À la grande excitation de la chienne, qui se met à aboyer joyeusement, Odile s'engage sur la passerelle. Quand elle était enfant, elle aimait y venir, avec Jean-François, les jours de mistral. Ils s'arrêtaient au milieu du fleuve, pour le plaisir de se sentir balancés par le vent, d'entendre grincer les câbles, d'apercevoir, entre les planches disjointes, les vagues jaunes qui couraient en tempête, charriant parfois un tronc d'arbre arraché très loin en amont : ils s'imaginaient sur un bateau qui fonçait vers la mer. Maintenant, de nouveaux barrages ont assagi le Rhône, les planches ont été recouvertes d'un revêtement asphalté, on ne voit plus l'eau qu'en se penchant sur la rambarde. Triste triomphe du progrès sur l'énergie sauvage des éléments – et pourtant, elle demeure, en arrière-plan, domptée provisoirement, pas

vraiment soumise.

Au bout de la passerelle, le comportement de la chienne change du tout au tout : elle pousse des jappements inquiets.

— Tu n'aimes pas cet endroit ? Tu y es déjà venue et il t'est arrivé quelque chose de désagréable ?

C'est peut-être ici qu'elle a été blessée. En tout cas, c'est ici, au pied de l'escalier qui descend vers le fleuve, que Gégène a été brûlé vif, la semaine dernière. Ici également que Jo est tombé, cette nuit...

— Ne t'inquiète pas, nous allons plus loin.

Odile reprend dans sa poche le papier avec l'image du sphinx.

Derrière le cimetière passage du Battelleur il t'attend.

— Pourquoi ne pas aller faire un tour de ce côté, pour voir ? Qu'est-ce que tu en dis, ma belle ? Il faut que je te fasse trotter, alors, là ou ailleurs...

En haussant les épaules de sa propre puérilité, Odile s'engage dans une ruelle qui monte vers le cimetière. La chienne semble approuver son choix, elle claudique bravement en agitant la queue et les oreilles. Elles pénètrent bientôt dans la cour d'un immeuble décrépit : carreaux cassés, fenêtres murées, portes arrachées. Toute cette partie de la ville aurait besoin d'être sérieusement réhabilitée. Sur le rebord d'une gouttière, un chat roux les accueille en feulant ; la chienne se met à gronder.

— Te voilà enfin !

Une voix rocailleuse monte des profondeurs du sol. Odile aperçoit un soupirail, l'entrée d'une cave.

— Pousse la porte, devant toi.

Des marches branlantes, un sous-sol humide, une pièce rongée par la pénombre, où l'odeur de moisi se mêle au parfum lourd de l'encens.

— Attache l'animal à l'anneau dans le mur, près de l'entrée. Puis viens t'asseoir sur la natte, en face de moi.

Odile obéit, retenant à grand-peine un fou rire nerveux. L'homme a un accent étranger très marqué ; il roule fortement certaines consonnes, en fait chuintier d'autres, sa bouche mouille chaque mot, le pétrit longuement. On le distingue mal. Il est assis à contre-jour, et la flamme d'une bougie étire sa silhouette enveloppée dans un vêtement informe.

— Tu as eu mon message, je vois. Et la montre. Tu es allée à l'hôpital ? Raconte.

Elle raconte tout, se surprend ensuite à lui faire des confidences beaucoup plus intimes : elle évoque la violence de son père, la dépression de sa mère, l'atmosphère tendue dans laquelle ils ont grandi,

Jean-François et elle. Et ses relations difficiles avec Cédric. Tout en parlant, elle se dit qu'elle est imprudente, qu'elle ne sait rien de son interlocuteur, elle tente de s'interrompre, mais c'est plus fort qu'elle, les mots trop longtemps contenus s'écoulent contre sa volonté, en jets saccadés. Ce Taleb doit avoir un magnétisme puissant pour qu'elle lui livre ainsi, avec soulagement, ce qu'elle retient depuis tant d'années.

Elle s'arrête enfin, vidée, à bout de souffle, la tête vacillante, les oreilles bourdonnantes. Combien de temps a-t-elle parlé ? Toutes ses inquiétudes reviennent, d'un coup. Elle balbutie :

— J'ai oublié l'heure. Cédric doit déjà m'attendre. Et il faut que je passe d'abord au cabinet pour enfermer la chienne. Ça m'ennuie de la laisser seule, mais je n'ai pas le choix, sinon...

— Cinq billets d'une valeur différente.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— C'est pourtant simple. Tu m'apportes demain cinq billets, tous différents, et je garde ta bête cette nuit.

Odile se livre à un bref calcul : huit cent soixante-dix francs, c'est payer cher quelques heures de répit. Mais d'un autre côté, un tel soulagement...

— Tu as les moyens, ma fille. Et, pour ce prix, je vais faire quelque chose de plus. Je vais attirer l'amour sur toi. Ce soir, tu remplis un verre à sept robinets différents, tu y jettes, de la main gauche, une poignée de gros sel, et tu le mets dehors, sur ta fenêtre, toute la nuit. Demain matin, avant de venir me trouver, tu le vides derrière toi, par-dessus ton épaule gauche.

— Et après, il...

Un soupir excédé lui répond :

— Toutes les mêmes ! Cet entêtement à s'accrocher à la première planche pourrie qui se présente... Si tu fais mon rituel, tu trouveras l'amour, je te le garantis. Mais pas forcément où tu l'attends. Va maintenant. Et surtout, n'oublie pas mes billets. Sois tranquille, je garde ta bête.

IV

21 juin

«On me tue, mes amis, par ruse et non par force. Et qui me tue ? Personne ! »

Odyssée, IX, v. 408.

Les quatre chiffres du réveil électrique, sur la table du voisin, – un maniaque de l'heure, celui-là ! quel besoin de chronométrer ses insomnies ? – basculent avec un ensemble parfait sur le zéro. Un jour nouveau commence.

Jonas se soulève en grimaçant. Sa nuque lui fait mal, il se sent fiévreux et nauséeux, comme si des doigts cruels appuyaient sur ses paupières. Ses compagnons de chambre dorment, en émettant force ronflements et bruits peu ragoûtants. On se croirait au Foyer, dans le dortoir des Provisoires, sauf que les odeurs de pieds et de vêtements sales sont remplacées par celles de l'eau de Javel et de désinfectants divers.

Sale ambiance d'hosto. Jonas se souvient de son malaise, quand il s'est enfin décidé à aller voir Fabienne, après ce qu'ils se sont tous, même lui, surtout lui, obstinés à appeler un accident. « Elle a voulu rabattre le volet, elle s'est penchée... » Il n'était pas là quand c'est arrivé, il avait quitté l'appartement familial depuis quelques années, mais sans vraiment prendre son indépendance, incapable de garder un travail plus d'un mois ou deux, regagnant alors, tête basse, son ancienne chambre de gosse, y retrouvant, intacte, la tristesse qui lui poissait le cœur. La vue par la fenêtre n'était pourtant pas si laide, leur immeuble était séparé des autres par le canal et une rangée de peupliers, mais cette eau immobile et lourde était comme l'image de toutes ses impuissances. La chambre de Fabienne était contre la sienne, elle donnait aussi sur le canal.

« Elle a voulu rabattre le volet ! » répétait leur mère qui, elle non plus, n'était pas là, appelée à Paris pour disputer la finale d'un de ses éternels *tournois* de bridge. Du plus loin que Jonas se souvienne, elle est si souvent absente. Et quand elle n'est pas là, presque chaque soir...

Il a traversé les couloirs d'un hôpital en tout point semblable à celui dans lequel il se trouve aujourd'hui. Les mêmes lino décolorés par les détergents, les murs d'un triste blanc cassé, les armoires métalliques, les lits étroits, plus hauts que la normale, pour permettre les soins, l'alèse sous les draps, la fenêtre verrouillée, la porte vitrée à mi-hauteur afin que les infirmiers puissent observer la pièce. Et Fabienne à peine consciente – « elle n'est plus en réanimation, il y a du progrès » –, des tuyaux dans le nez, dans le bras, un

réseau de fils la reliant à un écran parcouru d'éclairs verdâtres, son regard mort qu'il scrute en vain, y cherchant un signe de connivence, un appel à l'aide, un reproche...

— Foutre le camp.

Il s'assied dans le lit, s'accorde cinq minutes pour s'habituer à cette position. Il essaie de reconstituer les événements de la veille. La journée lui a échappé en grande partie, hachée par de longs sommeils dont il émergeait l'esprit brouillé, les idées pâteuses, incapable de se rappeler qui il était, où il se trouvait, et pourquoi.

— Sûr qu'ils m'ont drogué.

Quand il a repris conscience, il avait l'aiguille d'une perfusion plantée dans le bras. On la lui a ôtée presque aussitôt, mais va savoir ce qu'on a pu introduire dans son organisme ! Et cette piqûre qu'on lui a faite, tout à l'heure... Il a demandé à l'infirmière ce que contenait la seringue ; elle n'a pas voulu répondre. Ah ! les salauds ! Ils profitent de sa faiblesse pour lui injecter ce qu'ils veulent.

— Je parie qu'ils font des expériences sur moi, comme avec un rat de laboratoire.

La perfusion enlevée, on l'a emmené dans un autre service, pour lui faire des radios. Pendant qu'il attendait son tour, Jef s'est pointé, la bouche en cœur, prévenu par une amie infirmière, disait-il. Jonas s'est fait un plaisir de jouer les amnésiques, de secouer la tête sans répondre, tandis que l'autre s'obstinait à répéter : « C'est moi, Jef, tu ne me reconnais pas ? » Pour finir, l'éducateur a lâché prise.

Aussitôt après, une petite dame couverte de bijoux est venue s'asseoir près de lui. Elle a engagé la conversation. Elle vit à l'hôpital depuis deux mois, dans le service des vieux, et comme elle n'est pas vraiment malade, elle a le droit de sortir pendant la journée. Sa grande distraction, c'est d'aller voir les chiens au Refuge qui se trouve en pleine campagne, à cinq kilomètres. Tous les après-midi, elle prend le car pour leur apporter les restes du déjeuner.

— Les pauvres chéris m'adorent. Si vous saviez comme ils me font fête...

— Je connais une vétérinaire, a murmuré Jonas. Elle s'appelle Odile.

La vieille femme s'est attendrie. Sentimentale.

— Votreoureuse, mon mignon ? Elle doit se ronger les sangs, à vous savoir ici.

— Justement. Je n'ai pas réussi à la prévenir. Son téléphone est en dérangement.

Il devait être sérieusement drogué pour inventer une histoire pareille, et en y prenant plaisir, encore.

— Puisque je peux sortir, mon joli, voulez-vous que je lui porte un message ? Que je lui dise de venir vous voir ?

Pourquoi pas ? Il était euphorique, à cause des médicaments sans doute ; tout lui semblait facile et léger. Il a ôté la petite montre de Fabienne, celle qu'elle portait, enfant, et qu'il a prise dans sa chambre, quand il est rentré de cette visite à l'hôpital, avant de les quitter, tous, pour toujours.

— J'aimerais que vous lui donniez ça de ma part.

Il se souvenait encore de l'adresse du cabinet. Mais dès qu'il a prononcé le nom de la rue, le vieux visage s'est décomposé :

— Sur l'autre rive ? Je ne peux pas. Impossible de traverser le Rhône.

Ensuite, une bouillie de phrases incohérentes, auxquelles il ne comprenait rien :

— Je me sauvais de la maison pour le rejoindre, mon premier amour, ne riez pas, monsieur, un bel homme, sans me vanter, et la tendresse, et les mots doux... C'était la guerre, mais nous nous moquions bien des sirènes et des alertes... Ce jour-là, quand ils ont bombardé les ponts, je l'attendais sur le quai, c'était son anniversaire, je lui avais préparé un cadeau, un mouchoir, ses initiales dans un coin brodées avec mes cheveux, j'étais jeune, monsieur... Je l'ai vu arriver, si beau dans la lumière, un prince, et... C'était en août 44, monsieur, c'était hier, c'est aujourd'hui.

Elle a mis longtemps avant de reprendre pied dans le présent.

— Je transmettrai votre message quand même, ne vous inquiétez pas. Je connais quelqu'un qui m'aidera.

D'une manière ou d'une autre, elle a tenu parole. Odile est venue avec Habiba, elle avait la montre à son poignet, elle apportait une fougère miteuse qui est en train de se dessécher sur la table de chevet. La visite s'est mal terminée : Jonas ne sait plus pourquoi il s'est mis en colère, mais il revoit les yeux affolés de la fille, ses lèvres tremblantes, autant de signes de faiblesse qui ne faisaient qu'attiser sa hargne à lui.

— Ce doit être ces foutus médocs. Faut que je sorte d'ici.

Il essaie de se mettre debout, chancelle, se rattrape en catastrophe au montant du lit. Une courbe de température y est accrochée. Quel besoin de prendre la température de quelqu'un qui a fait une mauvaise chute ? Une preuve de plus qu'ils lui ont injecté un produit expérimental et qu'ils étudient sa réaction !

Il arrache le papier, le déchire en menus morceaux. Ne pas laisser la

moindre trace. S'il savait où sont les radios de son crâne et de sa cheville, il les détruirait aussi.

Ridicule, cette panique d'ado fugueur qui craint d'être rattrapé. Il est majeur depuis longtemps, personne ne peut le forcer à revenir. N'empêche ! où qu'il aille, il continue à brouiller sa piste, de peur que le passé, un jour, ne reprenne possession de lui.

Il avance à cloche-pied jusqu'à l'armoire, en sort le sac qu'Odile lui a rapporté, son imperméable, sa casquette, son pantalon – celui-là, il n'arrivera jamais à l'enfiler, à cause du plâtre : il le fourre dans le sac ainsi que sa chaussure droite. À force de contorsions, il parvient à glisser son pied valide dans l'autre chaussure, se visse la casquette sur le crâne, boutonne l'imperméable sur le pyjama de l'hôpital.

– C'est l'heure du thermomètre ? demande son voisin de lit, d'une voix pâteuse.

– Non. Dors. Il faut dormir.

L'autre crachote encore quelques mots, se retourne, se remet à ronfler. Jonas lutte contre la tentation de s'asseoir : s'il cède, il le sait, il n'aura pas le courage de se relever. Il s'appuie à la chaise réservée aux visiteurs. Peu après le départ d'Odile et d'Habiba, le jeune flic de l'autre jour, Benoît Chavagneux, est venu y poser son cul, armé de son carnet et de son regard de scout. Il a expliqué que l'enquête sur Gégène suivait son cours :

– La société n'est pas aussi indifférente que vous le croyez. Beaucoup de gens ont été révoltés par ce crime. Moi le premier. Je suis entré dans la police par vocation. Je voulais essayer de faire bouger les choses.

– Tu voulais ? T'as changé d'idée ?

– Je vous en prie... Aidez-moi plutôt à vous aider. Vous dites qu'on vous a poussé ? Vous êtes sûr ? D'après le médecin, vous...

– J'étais complètement noir. Ou beurré, ou bourré, si tu préfères... La langue a plein de mots pour dire ça !

– Essayez de me raconter ce que vous avez senti.

– Une pression, une poussée dans mon dos... Et puis merde ! Je sais bien que personne ne me croit.

Il a refusé d'en dire davantage et refermé les yeux. L'autre a fini par s'en aller. Jonas l'a entendu parler avec une infirmière, dans le couloir. Il a cru saisir le mot « psychiatrique ».

– Quand ils m'auront bien drogué, ils vont me boucler chez les dingues !

Il est urgent de s'arracher, de se casser... Pour parler de fuite aussi, la langue est riche. Jonas passe le sac sur son épaule, boitille jusqu'à la porte,

jette un coup d'œil dans le couloir. Tout est calme, personne en vue. Par chance, la chambre qu'on lui a attribuée est une des premières, la cabine de l'ascenseur est à quelques mètres. Juste à côté, un placard entrouvert laisse voir des éponges et des produits d'entretien. Il avise un balai : en le mettant à l'envers, la brosse sous son épaule, il en fera une magnifique béquille.

Le voici dans l'ascenseur, essoufflé, chancelant. La machine l'emporte vers le rez-de-chaussée. Le hall d'entrée est désert : personne derrière le bureau de l'accueil. Il traverse sans encombre le parking, où les réverbères laissent de larges flaques d'ombre, dépasse la guérite du gardien, lequel est très occupé à suivre un match sur un poste de télé portatif et ne remarque rien.

Et voici le portail franchi. La tiédeur de la nuit. La liberté.

Le Taleb caresse le pelage de la chienne éclopée, si longtemps que des crépitements électriques éclatent contre ses ongles, et alors, il lui semble qu'une énergie mystérieuse sort de l'animal pour pénétrer en lui.

— Tu es passée de main en main, en quelques jours. Comme dans une course de relais. Et moi, je dois courir la dernière étape. À moins que je te refile à quelqu'un d'autre, qui sait ?

Il glousse.

— Je ne peux pas me plaindre. Tu vas me rapporter cinq billets. Le seul problème, c'est que tu me forces à passer la nuit dans cette cave humide.

Après le départ d'Odile, il a essayé de s'en aller, en laissant la chienne à l'intérieur, mais dès qu'il a refermé la porte, la bête s'est mise à hurler à la mort. De quoi attirer l'attention des passants ou de la police, et lui faire perdre l'argent qu'il convoite. Il n'a pas voulu prendre ce risque. Il est revenu.

Il se frotte le dos, le bas des reins.

— Après tout, on n'est pas obligés de rester ici. Viens, on va se promener. La nuit est mon amie.

Il hésite, puis retire turban et djellaba. La nuit est son amie, mais il ne peut en dire autant de tous les malades qu'elle abrite en son sein : trop d'entre eux deviennent agressifs à la vue d'un accoutrement étranger. Ou face à un clochard.

Il se souvient du malheureux que des jeunes ont torturé à mort, le mois dernier. Un pauvre gars inoffensif, doux comme tout, un peu débile, qui n'avait même pas le vin violent. Il s'abritait dans un vieil immeuble, près du pont Noyé. Le Taleb l'a souvent aperçu, titubant dans les rues ou prostré sur un banc ; il revoit sa figure douloureuse, gonflée par l'alcool, étoilée par la crasse, ses lèvres gercées, ses dents cassées, et pourtant, l'ébauche d'un sourire timide. Puis le visage du chef de la meute – un garçon de dix-huit ans à la bouche très mince, au regard vide. Le jour de son arrestation, il était plongé dans un jeu vidéo ; il a demandé à finir sa partie avant de suivre les policiers. Il semblait ne pas voir la différence entre le réel et la fiction. Son avocat s'apprête, paraît-il, à en tirer argument pour démontrer que le gamin

n'était pas vraiment conscient de ses actes. Mais le Taleb, lui, n'est pas dupe. La cruauté, ça existe. Et cruel, l'adolescent l'était, comme le sont souvent les médiocres et les lâches.

— C'est la faiblesse qui les excite. Ils croient s'offrir une revanche sur leur vie minable. Ceux qui tapent sur les gosses, c'est pareil. Y a pas plus servile, plus trouillard, qu'un tyran domestique.

Il repense à ce qu'Odile lui a confié sur son père... À sa propre enfance... La fille du chirurgien et le gosse loqueteux qu'il a été ne sont pas si différents, au fond, malgré l'abîme social qui les sépare. Se remet-on jamais d'avoir grandi au milieu des coups, des brimades, de la terreur constante qui force à mentir et à ruser sans cesse ? Soit tu deviens bourreau à ton tour, soit tu restes pour toujours craintif et inhibé. Le Taleb a fait une expérience avec Odile, sans qu'elle s'en rende compte : il a étendu brusquement la main dans sa direction. Elle a haussé une épaule et esquissé un mouvement du poignet pour se protéger le visage – trente ans après, son corps n'a pas oublié les vieux réflexes de défense.

— Les jeunes du mois dernier, au moins, ils sont bouclés. Pas de danger de tomber sur eux. Allez, viens.

Le Taleb ferme son blouson dont il remonte le col jusqu'à ses oreilles ; il se noue autour du cou une écharpe oubliée par une cliente et ramène un pan du tissu devant sa bouche. Désir instinctif de se dissimuler derrière un nouveau masque. Puis il saisit la laisse, et comme la chienne, dans son excitation, menace de le renverser, il lui lance quelques mots d'une voix nette qui la calme aussitôt. Il sourit largement : il n'a pas perdu son autorité sur les animaux. Quand il était gamin, les religieuses chez qui sa mère s'était réfugiée avec lui avaient un âne particulièrement récalcitrant ; il était le seul à savoir s'en faire obéir, sans employer le bâton, rien qu'avec les yeux et la parole.

Il traverse la cour, la chienne sur les talons, et se dirige vers le fleuve. Tout en marchant, il rêve à cet âne d'autrefois, complice de tant de maraudes et de filouteries. Bananes chapardées dans les plantations et revendues sur le marché, premières fugues dans la campagne aride ou sur la route dure qui parle de partir. Parfois, il allait se poster devant un des hôtels de la ville et proposait aux dames anglaises une promenade à dos d'âne au bord du fleuve. Elles se laissaient persuader, séduites par ce garçon arabe aux cheveux blonds, au teint si clair – les marques de sa bâtardise qui avaient forcé sa mère à s'enfuir, ce dont elle se vengeait sur lui, comme si c'était sa faute... Les pécores anglaises ne devinaient pas le problème, elles se contentaient de

glousser sottement : *a darling little boy* ! Outre le prix convenu, il recevait un bon pourboire, ce qui ne l'empêchait pas de les soulager au passage, s'il le pouvait, de leur porte-monnaie ou d'un bijou.

À onze ans, à bout de désespoir, c'est avec l'âne qu'il s'est enfui pour ne plus revenir. Il l'a volé. Une monture plus encombrante qu'utile, qui l'empêchait de faire du stop, mais il se sentait tellement moins seul quand sa main effleurait les poils rêches et tièdes. Il se souvient de son chagrin lorsqu'il a été obligé de le vendre. Son dernier chagrin d'enfant.

La gorge du Taleb se serre. La carapace de patience et d'ironie qu'il s'était fabriquée menace de se fissurer. Étonnant comme les vieilles blessures refusent de se laisser oublier. *Le temps rouvre toutes les cicatrices*, dit un proverbe syrien. Les fleuves délivrent pourtant une telle leçon d'indifférence : quand on a grandi au bord de ces flots qui jamais ne s'arrêtent ni ne reviennent, on devrait porter en soi la nécessité du départ, comme un arrachement.

Ce fleuve, ici, devant lui. Ses flots noirs, éclaboussés de loin en loin par les lumières de la ville. Les ruines du pont Noyé, violemment éclairées par les projecteurs, se répondent d'une rive à l'autre – une tour de guet effondrée, une arche brisée, des broussailles qui frissonnent au-dessus de l'eau. Le quai sur lequel il marche est beaucoup plus étroit qu'en face ; pas de platanes pour l'égayer, rien qu'un trottoir de béton. Le Taleb le suit jusqu'à la passerelle. C'est ici que la semaine dernière, ce sans-abri qu'on appelait Gégène...

Un escalier taillé dans la pierre descend vers l'eau. Le Taleb agrippe la rampe, se penche pour mieux voir.

Un réverbère beaucoup plus pâle que les projecteurs éclaire chichement l'endroit : c'est risqué de s'aventurer sur ces marches abruptes. Et plus risqué encore de rôder, de nuit, près d'un endroit où un meurtre a été commis. D'ailleurs, la chienne ne veut pas suivre, elle résiste, elle va jusqu'à gronder en montrant les dents d'un air menaçant. Dans la lumière incertaine, elle paraît irréelle, et sa mutilation accroît l'effet d'étrangeté. Une créature intermédiaire entre morts et vivants, pareille à l'homme-chacal dont les archéologues découvraient le museau pointu et les oreilles dressées sur les parois des vieilles tombes.

Le Taleb se penche encore ; il scrute l'obscurité. Il s'était pourtant juré, au sortir de son dernier séjour en prison – un séjour particulièrement éprouvant et long –, de ne plus accorder d'importance à rien. Mais la curiosité est ce qui meurt le plus difficilement. Le besoin de comprendre.

Pourquoi? Comment? Qui?

Rien de plus dangereux, pauvre Taleb! Tu prétends prédire l'avenir, et te voici dans la situation ironique du médecin incapable de se soigner...

Des pas derrière toi. Prends garde. Redresse-toi. Vite. Ne lâche surtout pas cette rampe.

Une main pèse sur son épaule.

— Je t'y reprends, à embêter cet animal? Tu veux le noyer ou quoi?

Une voix pâteuse, grasseyante. L'homme a plus d'un verre dans le nez.

— Tu te souviens pas? On s'est rencontrés avant-hier. Ici, au même endroit, très exactement. Me dis pas que t'as oublié. Quoique ça m'étonnerait pas... T'étais dans le cirage, hein? Et je t'avoue que j'étais pas très frais non plus.

Il émet un rire égrillard.

— Si j'avais été plus en forme, je t'aurais volontiers fait ton affaire, même si les gonzesses qui chiaient, c'est pas trop mon genre. Mais aujourd'hui, si tu vas mieux...

Le Taleb sent la main descendre le long de son dos, lui effleurer les fesses. Il se retourne. À la lueur du réverbère, il distingue un quinquagénaire moustachu et prospère, doté d'une panse majestueuse.

— Ça faisait longtemps qu'on m'avait pas pris pour une fille! crache-t-il en écartant le foulard qui lui masque le visage.

Un malaise très ancien se réveille en lui. Dans son enfance, quand il s'était mis en tête de découvrir son père parmi les archéologues qui travaillaient dans les tombeaux, certains d'entre eux se méprenaient sur l'intérêt qu'il leur portait: il lui est arrivé, dans ces galeries souterraines, de subir des étreintes brutales. Et après sa fugue, il a longtemps survécu en monnayant ses charmes, en accentuant son allure androgyne. À la fois homme et femme, africain et européen, musulman élevé dans un couvent chrétien, toujours double, enrichi et déchiré par cette dualité, le natif des Gémeaux, l'enfant du milieu du fleuve.

Son interlocuteur change aussitôt de ton. Sa lâcheté est aussi vaste que sa lubricité: il se confond en excuses veules.

— Excusez-moi, monsieur. J'ai fait une erreur. Une regrettable erreur. Ne croyez surtout pas que je voulais vous insulter. C'est à cause de ce lampadaire, il éclaire si mal. Et surtout de votre chien: il ressemble tellement à celui que j'ai vu l'autre nuit. On dirait le même, je vous jure. L'autre aussi avait une patte en moins.

— Raconte.

L'homme explique qu'avant-hier il est sorti picoler, avec l'intention de se payer une pute ensuite, pour finir la nuit en beauté, juge-t-il malin de préciser, croyant éveiller chez son interlocuteur une rude complicité masculine. Il avait déjà réalisé la première partie du programme, quand il a aperçu, devant cet escalier, une fille qui essayait de faire descendre un chien vers le fleuve.

— Je me suis approché. L'animal, c'était un prétexte, je m'en foutais. Ce qui m'intéressait, c'était de voir de plus près à quoi elle ressemblait.

Rire salace.

— Je lui ai un peu mis la main au panier, histoire de tâter la marchandise. Elle a même pas réagi. Comme si elle sentait rien. Autant que je pouvais en juger avec ce mauvais éclairage, elle était pas terrible. Ou plutôt... Terrible, si, c'est le bon mot. La bouche tordue, les joues trempées de larmes. J'ajoute qu'elle puait méchamment l'alcool. Ça m'a coupé tous mes moyens.

— Mais aujourd'hui, t'étais prêt à tenter de nouveau ta chance ?

— Je suis pas homme à laisser passer une occasion, énonce l'autre, avec une solennité imbécile.

— Eh bien, t'aurais mieux fait de laisser passer celle-là ! siffle le Taleb, en se redressant de toute sa taille, comme un scorpion en colère. Sache que c'est ma propre fille que tu as rencontrée. Je promène sa chienne cette nuit, parce qu'elle s'est plainte à moi de tes gestes déplacés. J'espérais bien que tu viendrais, pour qu'on s'explique.

— Mais je lui ai rien fait, à votre fille. Je suis parti tout de suite. Je me suis juste retourné une fois, pour la regarder descendre avec son chien. Je me demandais si elle allait le foutre à la baille. C'est pas un crime, de se retourner.

— Si je t'y reprends à l'importuner, ma précieuse chérie, je te ferai coffrer dare-dare. Je connais des gens haut placés dans la police, un commissaire en particulier... Et si j'entends dire que tu harcèles d'autres femmes en détresse...

Le visage de l'homme se décompose. Il bredouille qu'il ne harcèle jamais les femmes, qu'il les respecte infiniment. Il finit par tourner les talons, tout penaud.

Le Taleb étouffe un gloussement. Sa petite comédie l'a mis en joie. Puis son visage s'assombrit. C'est une histoire triste. Le récit du gros type prouve au moins une chose : contrairement à ce que pense Odile, l'ancienne propriétaire de la chienne s'est probablement suicidée. On l'a retrouvée morte quelques heures à peine après cette rencontre.

Une profonde compassion l'envahit, menaçant, une fois de plus, son rempart d'insensibilité. Puis la colère. Tout suicide est le crime de quelqu'un.

Il reprend sa marche avec la chienne le long du fleuve obscur. Lui qui n'a pas d'enfant, qui a toujours veillé à ne pas en avoir pour ne se laisser entraver par aucun lien, voici qu'il s'est inventé cette morte pour fille. Ça lui fait plaisir. Il a l'impression de l'avoir vengée.

— Tu es ma fille. Tu as vu comme j'ai humilié ce gros salaud ? Et je t'ai appelée « ma précieuse chérie ». C'est un joli mot d'amour, non ?

La nuit. La plus courte de l'année, mais cauchemars et spectres tiennent leur revanche, car elle est sans lune, fiévreuse, malsaine. La lueur électrique qui monte de la ville éteint les étoiles, et le rôdeur malade sent monter dans son ventre un besoin de hurler, tête levée vers le ciel, comme un loup.

Jonas s'éveille en sursaut. Qu'est-ce qu'il fait ici, sous ce porche qui lui semble familier? Sa bouche est pâteuse, ses yeux collés par le mauvais sommeil. Il est urgent de regagner avant le jour son refuge sous la passerelle. Là seulement, il sera en sécurité.

Il se relève, cale de nouveau sous son aisselle la brosse du balai et scrute les alentours. Ces pavés, cette ruelle en pente...

— Je suis déjà venu ici.

Des bribes de souvenirs se reforment, telles des moisissures sur une eau stagnante. L'impasse du Saut-de-l'Ange. C'était hier, non, avant-hier, le Noir aux cheveux blancs accroupi sur ces marches, occupé à tirer des présages de son livre de sagesse. *Les chiens aboient, la caravane passe...*

Un chien aboie sans relâche dans le crâne de Jonas. Pourquoi es-tu revenu? Qu'est-ce que tu veux?

L'hôpital est sur la même rive que l'impasse du Saut-de-l'Ange, mais beaucoup plus au nord. Comment a-t-il fait pour parcourir cette distance, avec sa jambe blessée? Il ne se souvient de rien.

Surtout ne pas remonter dans la chambre 45, ne pas s'approcher de la fenêtre béante qui le terrifie et l'attire en même temps. Oublier ce volet, dans un autre immeuble, et cette fille qui s'est penchée, soi-disant pour le rabattre... Le saut de l'ange... Fabienne que tu n'as pas su défendre, trop occupé à survivre de ton côté, en te bouchant les oreilles et les yeux...

Il a besoin de toute sa force pour pousser le vantail. Mais il ne s'engagera pas dans l'escalier, non. Le voici dans la courette aux poubelles, ce puits lugubre où la fille est tombée. Il essaie de repérer sa chambre. Au quatrième étage, tout est sombre, les carreaux ressemblent à des lunettes d'aveugle, mais à l'étage inférieur, un faisceau lumineux erre de fenêtre en fenêtre, éclairant une pièce, la replongeant dans l'obscurité pour passer à une autre. Des squatters condamnés à s'éclairer à la lampe à pétrole? Ou alors un feu

follet, comme on en aperçoit, paraît-il, autour des tombes. Une lueur vagabonde, inquiète, inquiétante.

Au fond de la cour, la porte rouillée qui donne dans l'immeuble abandonné grince tristement. Qu'est-ce qui la fait battre ainsi? L'air est immobile, sans un souffle.

Jonas s'engage de nouveau dans le couloir aux murs suintants. Cette fois, personne devant la fenêtre. Pourtant, la peur de la nuit dernière flotte encore dans l'odeur de moisi. Horreur indicible de ce moment où il a cru entendre une voix prononcer son prénom et son nom d'avant – et alors, il a frappé, si violemment qu'il s'est cassé les ongles et qu'il avait les mains et le visage couverts d'écorchures. Contre qui a-t-il lutté? Contre un vieux matelas? Contre lui-même? Ou alors...

– Qu'est-ce qui m'arrive? Qu'est-ce que je fais ici?

Une réponse s'ébauche, aussi confuse que son esprit:

– Je viens rechercher le parapluie de Gégène. Mon épée magique, mon *k'teb*. Je l'ai laissé tomber dans le terrain vague.

Pour rechercher ce parapluie, vraiment? Ou parce qu'il faut revenir, parce que les criminels reviennent toujours...

Il suit le couloir, à tâtons, pousse une porte. Le voici dans le terrain vague. À la lumière du réverbère, il aperçoit son ombre: avec sa barbe que les infirmiers ont taillée en pointe, son balai, l'imperméable qui lui bat les flancs, son sac en bandoulière, sa cheville plâtrée, pareille à un étrange appendice, et sa démarche sautillante, il ressemble à une de ces créatures fantastiques, mi-hommes, mi-bêtes, qu'on voit dans les dessins animés et qui font peur aux gosses. Pour un peu, il se ferait peur à lui-même. Un loup-garou. Un monstre. Un assassin. L'assassin qui revient sur les lieux de...

– Quel crime? Quoi? J'ai rien fait.

Tu n'as rien fait? Tu t'imagines que c'est par hasard que Gégène a brûlé juste à côté de toi? Et rappelle-toi: avant-hier, quand tu as trouvé la chienne, tu avais une balafre sur la main. Et tes doigts, la nuit dernière, tu penses vraiment que tu les as écorchés en te battant contre un matelas? Et cette odeur dont tu ne parvenais pas à débarrasser tes mains, devant la fontaine, tu ne l'as pas reconnue? Tu crois que tu ne sais pas déjà ce que tu viens chercher ici?

– Je me souviens de rien.

Tu te souviens. Tu sais très bien que ce ne sont pas des œufs, ces boules blanches que le lampadaire éclaire, derrière la porte du réfrigérateur. Regarde. Le parapluie est ici, comme une épée pointée sur toi. L'épée de

Justice pointée sur le meurtrier de Gégène.

— Je dormais tranquillement dans mon coin. C'est du délire. Je suis pas un assassin.

Tu es complice, au moins. Le sommeil, c'est une excuse trop facile. Rappelle-toi Fabienne. Tu entendais parfaitement ce qui se passait dans la chambre voisine, les grognements de ton père, et tu n'as rien dit, tu n'as rien fait.

— Qu'est-ce que je pouvais faire ? J'avais treize ans. Qui m'aurait cru ? Et je ne comprenais pas bien. J'avais même, oui, pitié de lui...

Mauvaises excuses. Tu n'as pas osé parler. Trop lâche. Peut-être aussi que tu éprouvais un plaisir trouble à imaginer la scène, de l'autre côté de la cloison, et ça nourrissait tes fantasmes de larve. Rappelle-toi tes draps moites, tes mouchoirs gluants. Complice.

— Non.

Bien sûr que si ! Tu préférerais t'assommer avec ce sirop à la framboise, qui procure un sommeil de plomb. Un sommeil confortable, qui t'empêchait d'entendre. Ce sirop, tu lui es fidèle depuis tant d'années. Tu le mélanges au vin maintenant. Il provoque de grands trous de mémoire, pas vrai ? Il t'arrive de faire des choses dont tu ne te souviens pas.

— Je me souviens de rien.

Il est temps de te souvenir. Avance. Avance encore. Examine de plus près ce que tu as fait semblant de prendre pour des œufs. Les œufs, ce n'est pas si rond. Des balles de ping-pong. Et devine ce que tu vas trouver, derrière ce réfrigérateur. Tu ne reconnais pas l'odeur ? l'odeur terrible qui traînait l'autre jour sous la passerelle ? Et ce bidon de pétrole, par terre, à quoi a-t-il servi, d'après toi ? Et qui s'en est servi ?

Baisse-toi. Là, devant toi, ce sont des cartes à jouer, n'est-ce pas ? Et pas n'importe lesquelles, ramasse-les, regarde mieux. Le Fou qui te ressemble, sa besace au bout d'un bâton. Et la Lune dont se détachent de grosses gouttes – des pleurs peut-être ou de la sueur –, la Lune malade qui luit sur deux tours abandonnées. Deux chiens hurlent vers le ciel, face à face, mais c'est comme si chacun était seul, ils ne se voient pas. Devant les chiens, de l'eau dormante, un crabe qui cherche à remonter, car tout remonte, le passé réclame sa revanche.

Avance. Rappelle-toi Nano. La dernière fois que tu l'as vu, il s'est vanté d'avoir trouvé un refuge où il avait « tout le confort, même un frigo ». Nano, son regard d'enfant perdu, sa voix malhabile qui semblait chercher son chemin, à tâtons, dans une forêt hostile : « Les tatatarots, c'est la clé de

toutoutout le mystètètère, l'expli... »

Jamais le petit homme n'a réussi à prononcer jusqu'au bout le mot « explication ». Trop difficile pour un bègue. Les idées qu'il tentait d'exprimer s'agitaient avec violence en lui, comme des oiseaux qui voulaient prendre leur envol : une lutte se livrait dans tout son corps, sa bouche se tordait sous l'effort, on avait l'impression de voir les phrases se débattre contre ses lèvres. Elles ne les franchissaient jamais. Elles s'arrêtaient là, au bord du silence, vaincues par quoi ?

Jonas fait un pas en avant. Il chuchote :

— L'explication du mystère, Nano, dis-moi...

Son ventre se noue. Derrière le réfrigérateur, il vient d'apercevoir une masse noirâtre, informe. Cela n'a pas de nom.

« La clé du mystère, l'expli... »

Il n'y a pas d'explication. Un cri jaillit des entrailles de Jonas, comme un vomissement, un jet de bile qui crève le silence :

— Non ! Non ! Non !

Pas le moindre souffle d'air. La flamme brûle depuis des heures, très droite, presque immobile, dessinant un ovale parfait, celui que formeraient deux mains jointes en s'entrouvrant légèrement. Une flamme en prière au cœur de la nuit, lançant ses rayons timides dans un monde menaçant.

Elle lèche le bord du récipient, éclairant de plus près un drap taché de sang. Une corne luit dans la pénombre.

La flamme va bientôt s'éteindre: il ne reste plus grand-chose pour la nourrir. Pourtant, elle tient encore bon. Courageuse, obstinée, elle attend le jour qui ne va plus tarder: une bande pâle commence à se former à l'horizon, derrière les immeubles.

Soudain, des chocs violents font trembler les parois. Du coup, la fenêtre mal fermée se rouvre, la corne se détache du rideau et roule sur la table, répandant sur le drap la poudre noire dont elle était farcie. La brise de l'aube entre dans la pièce, avivant la flamme qui danse follement avant de se noyer dans un petit lac de graisse, au milieu de l'assiette transparente sur laquelle le cierge était collé.

— *Chkoun ?* Qui c'est ? Quoi ?

Mal réveillée, pieds nus, les cheveux tressés en deux grosses nattes qui descendent jusqu'à ses reins, les seins ballottant sous une chemise de nuit fuchsia, Habiba court à la porte, tire à grand bruit tous ses verrous, l'entrouvre, ôte la chaîne de sécurité et reçoit une masse tremblante, sanglotante, qui s'abat dans ses bras.

— Je les ai tués. Tous. C'était moi.

— C'est quoi, ce foutu boucan ? lance une voix furieuse à l'étage supérieur. Voulez que j'appelle les flics ? La nuit, c'est fait pour dormir ! J'travail, moi !

Sans relâcher son étreinte, Habiba rétorque par quelques injures sonores, invitant le râleur à aller téter les seins décharnés de sa mère avec sa bouche pleine de pets. Puis elle soutient Jonas, elle le porte presque, jusqu'au salon, une pièce douillette et lumineuse, avec ses coussins, ses tapis, ses meubles en pin ou en osier, la tenture jaune qui masque une alcôve, dans le fond. Elle soupire en regardant, devant la fenêtre, le drap magique, souillé de sang

menstruel, sur lequel la corne de mouton a vomi son contenu, et le cierge qui s'est éteint dans l'assiette sans avoir brûlé jusqu'au bout : les signes ne sont pas bons.

Elle fait asseoir Jonas dans l'unique fauteuil. Malgré la chaleur, il grelotte sous son imperméable.

— Je vais préparer du café.

— Non, ne pars pas, reste.

Il se cramponne à sa main.

— Pourquoi tu t'es sauvé de l'hôpital ?

Il ne répond pas. Les larmes ruissellent sur ses joues hirsutes, sur sa poitrine.

— Ça fait une longue trotte pour venir jusqu'ici. Comment tu t'es débrouillé, avec ta patte malade ? Y a pas de bus, à cette heure.

— Je sais pas. Je me souviens de rien. Ni d'aujourd'hui, ni de l'autre nuit, ce que j'ai fait, dans ce terrain vague...

— Et comment tu as réussi à retrouver ma maison ? Tu n'es venu qu'une fois, le jour où tu m'as aidée à transporter le carton de fringues que m'avait donné le Chameau, tu te rappelles ? J'avais fait des gâteaux, tu me les as tous mangés, sans rien laisser pour mes petits-enfants.

— Je retrouve toujours les endroits où je suis allé. C'est comme ça que je suis retourné dans cette foutue impasse du Saut-de-l'Ange. Et je l'ai trouvé. Mort. Cramé lui aussi.

— Qui ?

— Nano.

— Non, non ! Non, c'est pas vrai, tu as dû rêver. Un cauchemar, à cause des médicaments.

— C'est pas un rêve. Regarde.

Il sort de sa poche une balle de ping-pong, la Lune et le Fou des tarots.

— Tu les reconnais ? C'était par terre, près de lui.

Habiba pousse un gémissement sourd qui monte des profondeurs de son ventre. Elle pose deux doigts sur ses lèvres, comme pour un baiser, en dévidant un chapelet de mots arabes, à toute vitesse.

— C'est moi qui ai fait ça. La preuve, vois : le parapluie de Gégène. Je l'avais laissé tomber là-bas. Et Gégène, c'était déjà moi, sûrement. La fille aussi : sa chienne était attachée dans les poutrelles, tout près de l'endroit où je dormais.

Habiba attire le visage en larmes contre sa poitrine, le berce en lui caressant les cheveux. Le parfum musqué dont elle s'est aspergée avant de se

coucher se mêle à l'odeur de sommeil et de sueur, à la fumée qui se dégage encore du cierge éteint.

— Calme-toi, mon cœur. Arrête de pleurer, voyons, tu vas réveiller Gillette. Il dort dans ma chambre, juste à côté.

— Tu ne me crois pas ?

— Si. Je te crois. J'ai confiance.

— Tu fais confiance à un maniaque ? À un tueur en série ? Je vais peut-être vous assassiner. Toi d'abord, puis ton petit-fils. T'as pas peur pour ton petit-fils ?

— Non.

— Qu'est-ce qui te rend si sûre ?

— Je suis sûre, mon cœur. Je t'aime... Là, là ! c'est pas une raison pour te remettre à pleurer, ma jolie chemise est trempée, maintenant. Et je vais pleurer, moi aussi. On aura l'air malin, tous les deux.

Elle s'essuie les cils.

— À présent, tu ne t'inquiètes plus. *Ouma* s'occupe de tout. Explique-moi seulement l'endroit où tu l'as trouvé. Avec le plus de détails possible, pour que je comprenne bien.

Jonas s'exécute. La fatigue pèse sur lui ; il trébuche sur chaque mot. Habiba a rapporté de la cuisine un bol de café et des gâteaux gluants de miel. Elle le force à manger. L'amertume du café redouble celle des larmes, la pâte grasse et sucrée se colle à son palais, il a du mal à déglutir.

— Tu tombes de sommeil. Pour cette nuit, tu trouveras de la place à côté de Gillette. Moi je dors dans l'alcôve, derrière le rideau.

Dans la chambre, où le lit monumental occupe tout l'espace, le gamin est couché en chien de fusil, une main refermée sur un Goldorak en plastique, ses boucles brunes collées par la transpiration. Au moment où sa grand-mère allume la veilleuse, il entrouvre les paupières, demande : « C'est qui ? », se rendort sans attendre la réponse.

Jonas se glisse entre les draps tièdes qui sentent l'odeur acide des très jeunes corps. Je n'ai pas le droit d'être ici, pense-t-il confusément, mais déjà, Habiba a rabattu le drap sur lui, éteint la lampe, refermé la porte, et il n'a pas la force de se relever.

Les cristaux de sel se sont déposés au fond de l'eau : ils ont la couleur grisâtre de la neige sale. Odile vide le verre dans l'évier, par-dessus son épaule gauche.

Ridicule ! Elle, une scientifique, céder à des superstitions pareilles ! D'autant que la manœuvre n'a pas été facile à exécuter. Elle ne dispose chez elle que de trois robinets, celui de la cuisine, du lavabo et de la baignoire ; il lui a fallu solliciter la fontaine du square, le tuyau d'arrosage de la cour, et se contenter de bouteilles d'eau minérale pour les deux derniers apports, en espérant ne pas avoir transgressé le rituel.

Les opérations magiques tirent sûrement leur prestige de la difficulté de leur réalisation. Agissent-ils différemment, les psy, quand ils exigent que la cure coûte cher au patient, sous prétexte que sinon il ne la prendrait pas au sérieux ? On serait tenté d'accepter le principe s'il ne profitait pas en premier lieu à ceux qui l'énoncent, ce qui le rend fondamentalement suspect.

Cinq billets ! Le Taleb est gourmand !

N'empêche : d'avoir suivi sa recette, si absurde soit-elle, Odile se trouve plus forte. Quand Cédric est parti, elle n'a pas ressenti l'habituel coup au cœur, cette sensation de noyade et de désolation. Elle range avec une sorte de soulagement le porte-jarretelles et les bas noirs dont il a besoin pour être émoustillé. Un jeu érotique banal, se disait-elle, sachant qu'il n'est pas le seul à rêver sur ces harnachements qui lui donneraient, à elle, plutôt envie de rire. Mais ce matin, elle y voit un signe de paresse et d'égoïsme : en la déguisant ainsi, il se dispense de découvrir la femme réelle qu'elle est, pour lui substituer – cela demande moins d'efforts – une créature imaginaire, un leurre, un support à fantasmes. Et elle y consent...

Tandis qu'elle remet de l'ordre dans l'appartement, une envie sauvage lui vient de jeter à la poubelle ces gadgets douteux. Rien ne l'oblige à se soumettre à Cédric, aucun être ne détient les clefs de la vie et de la mort, le monde est vaste, rempli de mystères. Et elle y est libre ! Le monde est une fête !

Elle dresse le programme de sa matinée. Elle ira d'abord au Foyer rapporter les deux lettres à Habiba et voir avec elle ce qu'il convient d'en

faire. Puis elle traversera le Rhône pour récupérer la chienne: vu le prix demandé, le Taleb peut bien la garder encore une heure ou deux. Ensuite, le cabinet, les consultations.

Dehors, il fait toujours aussi beau, les tilleuls commencent à fleurir et la ville sent l'été, les vacances. On installe des micros et des amplis partout. Ce soir, la fête de la Musique... Odile a promis d'assister au concert de Jean-François. Par solidarité, parce que leur père ne cesse d'ironiser lourdement sur ce projet.

Quand elle arrive en vue du Foyer, elle s'étonne de trouver la petite place pleine de monde: badauds, photographes, et même une équipe de télévision. Une voiture de police s'arrête devant l'entrée. Des micros se tendent:

— Vous croyez qu'il s'agit d'un tueur en série? Ou alors d'un déséquilibré à qui le premier meurtre aurait donné une idée?

Sans répondre, les policiers entrent dans l'établissement. Deux éducateurs sont postés sur le seuil, pour refouler les curieux, mais en reconnaissant Odile, ils la laissent passer.

À l'intérieur, il y a foule. Les Apprentis sont rassemblés au réfectoire, hébétés, en état de choc. Odile se glisse jusqu'à son frère.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Nano. Ils viennent de le retrouver. Tu sais, le jongleur dont je t'avais parlé. Il devait jouer ce soir dans mon spectacle.

Jean-François a une figure terrible, les yeux encore plus creusés que la veille.

— Brûlé dans son sommeil, comme Gégène. Un coup de téléphone anonyme a donné l'alerte, ce matin. La mort remonte à au moins deux jours, paraît-il.

— Si longtemps? Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas découvert plus tôt?

— Ça s'est passé dans un terrain vague, derrière l'impasse du Saut-de-l'Ange. Personne ne s'aventure par-là, je suppose, sauf les dealers et leurs clients, et ce ne sont pas des gens à sonner les flics.

— Près de l'impasse du Saut-de-l'Ange? L'endroit où cette fille... Ce n'est sûrement pas un hasard. Rappelle-toi ce que je te disais hier: elle ne s'est peut-être pas suicidée.

Il l'interrompt, très agressif soudain:

— Si tu pouvais m'épargner ces inventions rocambolesques...

— Mais je disais seulement que cette fille... Ce serait une drôle de coïncidence que précisément derrière l'impasse où elle habitait...

— Laisse-la en paix, veux-tu ? Et laisse les coïncidences. Ne bâtis pas de roman d'espionnage avec son histoire. Les choses sont assez tristes comme ça...

Il se passe une main sur le visage.

— Sais-tu que Jo a disparu cette nuit ? Il s'est enfui de l'hôpital. Je suis très inquiet.

La grosse Rita s'approche, haletante, l'œil luisant.

— Un tueur en série ! On va tous y passer, les uns après les autres, pas de doute !

La perspective semble la réjouir énormément. Elle caresse sa moustache avec satisfaction.

— Le seul problème, c'est de savoir qui fera le prochain barbecue. Moi, je parierais pour Mehdi. Personne l'a vu depuis hier matin. Et ensuite, je mettrais bien Mado. Mehdi, Mado, ça sonne bien ensemble, faut pas les séparer. Je vais la prévenir de ce qui l'attend, Mado.

Un rire puissant secoue son corps de catcheuse, tandis qu'elle s'éloigne en direction de Mado, laquelle est plus recroquevillée, plus craintive que jamais.

— Elle est effrayante, chuchote Odile. Elle a quelque chose de sadique, tu ne trouves pas ?

La flamme mauvaise qui dansait dans le regard de la grosse femme la trouble. Des soupçons lui viennent... Jean-François ne lui laisse pas le temps de les formuler :

— C'est sa manière à elle de lutter contre l'angoisse.

Toujours le même, à chercher des excuses à chacun !

Une attitude chevaleresque, se disait-elle autrefois, et elle admirait son grand frère de se faire inlassablement le champion des causes les moins défendables. Mais, elle l'a compris maintenant, cette générosité n'est pas désintéressée. Il a si peu confiance en lui : il se rassure en jouant les Don Quichotte. Prendre fait et cause pour les faibles, pour les minables, lui permet de se sentir plus fort. Comment Odile aurait-elle le cœur de le lui reprocher ? Elle se souvient d'une baignade dans le Rhône, quand ils étaient enfants. L'eau était glaciale, et malgré les sarcasmes paternels, Jean-François n'osait pas plonger. Pour le décider, leur père a arraché à leur mère sa plus jolie bague et l'a jetée dans le fleuve, sommant le garçon d'aller la rechercher, sinon le bijou serait perdu. Jean-François a obéi. Odile le revoit, émergeant à plusieurs reprises, les mains vides, grelottant, les lèvres bleues de froid, puis retournant à l'eau en pleurant. Pour finir, leur père a plongé et

rapporté l'objet, en quelques secondes, avec un rire méprisant. Odile l'a toujours soupçonné d'avoir lancé autre chose à la place et d'avoir caché l'anneau contre sa paume pour mieux humilier son fils.

Elle s'écarte doucement de son frère et va rejoindre Habiba qui paraît très inquiète et se fait répéter chaque détail :

— Vous dites que quelqu'un a téléphoné ici, pour prévenir ? Une femme ? D'une cabine publique ? On n'a pas repéré qui c'était ?

Peu à peu, un semblant d'ordre se rétablit dans la pièce. Le plus âgé des policiers monte au premier étage avec le directeur ; les deux autres s'installent derrière une table, après avoir invité les membres de l'assistance qui peuvent fournir un renseignement, si mince soit-il, à parler sans crainte. Les Apprentis grommellent : ils savent que les enquêteurs sont venus pour les défendre, mais ils ont eu trop de démêlés avec la police, ils n'ont pas confiance. Quant aux Provisoires, qui n'étaient ici que pour la nuit et comptaient retrouver la rue au petit jour, ils forment un troupeau noir qui s'est regroupé d'instinct contre le mur du fond. Beaucoup n'ont pas de papiers, ne sont pas en règle, risquent les pires ennuis. Des bêtes prises au piège que leur a tendu, sans le vouloir, un pauvre type aussi humilié qu'eux, ce mort que la plupart ne connaissaient pas, Nano.

La bougie brûle, la fumée de l'encens s'élève en lourdes volutes, tout est comme d'habitude, mais le Taleb a perdu cette désinvolture dont il avait fait son art de vivre. Une tristesse obscure pèse sur lui.

La chienne a perçu son malaise: elle s'approche en boitillant. Il ne l'attache plus à l'anneau dans le mur. Elle s'est habituée à lui, si vite... Elle pose sur ses genoux le moignon de sa patte mutilée et lui lèche les mains, le visage, les cheveux, à grands coups d'une langue râpeuse. Les gestes de l'ourse, dit-on, pour son petit. La chienne sans nom lèche le corps de l'enfant d'autrefois dont la blondeur dénonçait la faute maternelle.

Enfant qui dérange, enfant de trop... À cause de lui, sa mère a dû chercher refuge chez des religieuses, qui ont fait d'elle leur servante, alors qu'elle venait d'une famille aisée. Il a grandi dans ce couvent, humilié autant qu'on peut l'être, rejeté par sa mère qui le rendait responsable de sa déchéance, qui l'aurait abandonné à la naissance si elle l'avait pu, qui se vengeait en multipliant les coups et les paroles haineuses. Aucun geste de tendresse, jamais. Et les quolibets des gamins de son âge... Quand il n'en pouvait plus, il traversait le fleuve, puis la bande de terres irriguées, pour s'en aller dans les montagnes arides hanter la ville des morts. Il se mêlait aux archéologues, à la recherche de son père, rêvant que celui-ci le reconnaîtrait enfin et l'emmènerait en Europe, quand s'achèverait la campagne de fouilles. Il s'était même mis en tête d'apprendre l'anglais, et y avait à peu près réussi, suffisamment en tout cas pour comprendre que ces grands types blonds le méprisaient et se moquaient de ses efforts pour se rapprocher d'eux, qu'il ne serait jamais à leurs yeux qu'un *boy* arabe dépenaillé, tout juste bon à pousser les brouettes de gravats en échange de quelques sous. Rejeté par les deux communautés. Non voulu.

On en meurt ou l'on survit.

Il a survécu.

Maintenant, il a presque entièrement déchiffré l'histoire de cette fille. Il croit retrouver en elle des traits de son propre passé. L'enfant du milieu du fleuve dont aucune rive ne voulait.

Un jour, il avait onze ans, humiliations et refus pesaient si fort, pareils

aux sacs lestés de cailloux dans lesquels on enferme les animaux qu'on veut noyer. Il a détaché une felouque, manœuvré pour amener l'embarcation à égale distance des deux rives, et là, il a grimpé jusqu'au sommet du mât. Un plaisir lumineux, d'ordinaire, de voir le pays s'ouvrir sous ses yeux jusqu'au désert poudreux : il aimait se balancer en se rêvant oiseau. Mais ce jour-là, tout était trop lourd. Il s'est laissé tomber comme une pierre.

Une chute pour mourir, il ne savait pas nager. L'eau s'est refermée sur lui, elle a appuyé sur ses tympanes, sur ses paupières, et tout a explosé en sifflements, en gerbes de lumière, son corps, sa vie. Il ne savait pas nager, mais un instinct puissant l'a fait remonter à la surface. Bras et jambes ont inventé les bons mouvements ; il a émergé à quelques mètres de la felouque et l'a rejointe en barbotant. C'était raté. Réussi. Le lendemain, il volait l'âne et se lançait dans cette fuite qui n'a cessé de l'emporter, de faux nom en faux métier, avec toutes les vicissitudes liées à la survie d'un faussaire : misère, prison, errance, solitude...

La propriétaire de la chienne n'a pas eu la même chance. La terre ne s'est pas ouverte, comme l'eau du fleuve, afin de la ramener vers la surface. Et sans doute était-elle allée trop loin dans la destruction pour pouvoir revenir.

Le Taleb se frotte vigoureusement le visage pour se dégager de ces rêveries qui l'amollissent. Tu délirés, bonhomme, tu es en train de tomber amoureux d'une morte. Si tu continues à te laisser aller, il va falloir que tu t'administres une de tes fameuses recettes, afin de te désenvoûter : le coup du poivron vert à lancer dans le feu après y avoir planté treize aiguilles, par exemple.

La pièce s'obscurcit. Quelqu'un se tient contre le soupirail.

— Entre, ma fille. Pousse la porte.

La cliente descend, en traînant les pieds. Sans âge, infiniment lasse, abîmée par tant de grossesses que ses seins lui tombent sur le nombril. Et c'est d'eux précisément qu'elle s'inquiète. Elle a palpé une boule suspecte, elle a peur de la terrible maladie. Mais pas question d'aller à l'hôpital subir leur traitement qui rend chauve et infirme.

— Conseille-moi, sauve-moi, tu es un Taleb, tu peux tout.

Il sait qu'il ne peut rien, mais comment l'avouer sans ruiner son prestige ? Hier encore, il n'aurait pas hésité à se dire plus fort que les médecins, à prescrire quelque mixture de sa composition et à exiger le plus d'argent possible. Pourquoi aujourd'hui ces scrupules ? On dirait que la jeune morte a ouvert une brèche dans le mur d'indifférence derrière lequel il s'abritait : il découvre les autres, leurs souffrances deviennent les siennes.

Mauvais, ça ! Très mauvais !

— Tu vas me promettre une chose, ma fille. Dès que tu sors d'ici, tout de suite, sans attendre, tu te rends à la consultation de l'hôpital.

Qu'est-ce qui te prend, Taleb ? Vois comme elle est déçue.

— Alors, tu ne peux rien pour moi ?

— J'ai pas dit ça. Au contraire. Pendant que tu es à la consultation, moi, je travaille de mon côté. Je mets en route une magie très puissante. Ce soir, tu te coupes les ongles, tu poses les rognures dans une soucoupe, sur l'appui d'une fenêtre, toute la nuit. Demain, tu les mets dans une enveloppe, avec une mèche de tes cheveux, coupée de la main gauche, et tu jettes le tout dans le Rhône. Le mal s'en ira avec le courant. Mais pour que la magie opère, il faut que tu m'apportes avant midi...

Un temps.

— Trois billets de valeur différente.

Bravo, Taleb ! C'est comme ça qu'on t'aime, débrouillard et roublard. Quand tu t'attends, tu ne vaux rien.

La journée avance lentement. Les clientes se succèdent. Des amoureuses, anxieuses de séduire ; d'autres, haineuses, jalouses, assoiffées de vengeance. Quelques souffreteuses, et pour les soigner, il puise sans vergogne dans les médicaments qu'il a dérobés hier au cabinet vétérinaire. Il a déchiffré les notices, tant bien que mal, et il a fait trois lots : calmants, fortifiants, désinfectants. Ce qui est bon pour un animal n'est sûrement pas mauvais pour l'homme.

À propos d'animal... Plus le temps passe, plus le Taleb s'étonne qu'Odile ne soit pas encore venue rechercher la chienne. Serait-ce pour ne pas verser la somme qu'il lui a réclamée ? Elle paraissait pourtant scrupuleuse, le genre de petite personne craintive qui paie la moindre facture rubis sur l'ongle de peur de mettre le créancier dans la gêne, qui se croit coupable dès qu'on lui rend service, qui use ses forces à s'excuser d'exister.

C'est seulement au milieu de l'après-midi qu'il apprend, par hasard, au détour d'une phrase, qu'il y a eu un autre meurtre. Encore un sans-abri brûlé vif, retrouvé ce matin dans un terrain vague, tout près d'ici.

Le Taleb sursaute. Mais il s'arrange pour dissimuler la panique soudaine qui le glace. Il est censé être omniscient : rien ne doit l'étonner. Il essaie d'en apprendre plus, sans en avoir l'air.

— Ç'a dû être un choc pour toi.

La femme hoche la tête. C'est une jeune Portugaise toute frêle, toute pâle, gardienne d'un immeuble, derrière le Foyer ; elle était aux premières

loges quand la police est venue, ce matin.

— Tu le connaissais, ma fille ?

Les yeux noirs se remplissent de larmes.

— Un drôle de bonhomme, qui faisait le jongleur. Il venait souvent jouer ses tours sur la place, et je lui donnais la pièce. Ça me fait de la peine.

Sa compassion n'est pas feinte. Elle a un visage douloureux, vulnérable à la misère du monde. Elle n'a rien d'égoïste, celle-là : d'ailleurs, elle n'est pas venue consulter pour elle, mais pour son père qui ne retrouve pas de travail.

— Et les flics disent que ce n'est pas fini. Un autre sans-abri manque à l'appel. Un petit pépé, à moitié gâteux...

— Il faut arrêter ça, tonne le Taleb. Je vais arrêter ça.

Il se mord les lèvres. Voici qu'à force de jouer le sorcier, il finit par se croire réellement des pouvoirs surnaturels ! La fille le regarde avec une confiance enfantine qui le met mal à l'aise. Le même abandon qu'on lit dans les yeux brillants de la chienne allongée sur le sol.

Et Odile qui ne vient toujours pas ! Elle ne perd rien pour attendre, celle-là : elle finira par les cracher, ses cinq billets ! Quant à cette jeune Portugaise, le Taleb sent se réveiller ses pires instincts, à la voir si fragile. La proie rêvée pour un escroc. Je suis l'escroc...

— Pour revenir à ton père, lance-t-il, hargneux, si tu veux que j'arrange les choses, il me faut quatre billets d'une valeur...

Cinq billets d'une valeur différente... Odile se répète la formule, comme une ritournelle agaçante. Elle n'a toujours pas trouvé le temps de traverser le Rhône et de gagner le passage du Bateleur. Ce matin, elle est restée au Foyer le plus longtemps possible, pour tenter de suivre l'enquête. Les interrogatoires n'en finissaient pas, chaque déposition exigeant des policiers beaucoup d'efforts : au poste ou dans la rue, ils ont l'habitude d'interpeller les sans-abri sans y mettre les formes, mais ici, sur un terrain qui n'était pas le leur, ils se croyaient obligés de déployer une politesse excessive, qui sonnait faux. Et leurs questions étaient maladroitement : ils parlaient d'heures et de dates à des gens à la mémoire trouée, qui ont perdu le sens du temps.

De leur côté, les Apprentis ne leur ont pas facilité la tâche. Il y avait ceux qui ne disaient pas un mot, butés, hargneux, murés dans leur incompréhension ou leur refus. D'autres faisaient de gros efforts pour essayer de coopérer, mais ne parvenaient qu'à bredouiller des paroles décousues. Certains encore, comme la grosse Rita, multipliaient les digressions pour étaler avec complaisance leur propre histoire : impossible de leur arracher le moindre renseignement sur Nano sans avoir d'abord parcouru les méandres compliqués de leurs souvenirs et de leurs obsessions.

À plusieurs reprises, Odile a croisé le regard de Jean-François, inquiet, angoissé comme jamais. Elle a gagné à regret le cabinet, où elle s'est occupée des consultations pendant quelques heures. Finalement, elle a réussi, pour le plus grand bonheur de Gladys, à se décharger sur le *bon docteur Tartayre* des derniers rendez-vous de l'après-midi.

Elle est aussitôt retournée au Foyer. À son arrivée, elle a trouvé le réfectoire vide, mais rangé à la va-vite, chaises et tables remises en place n'importe comment, sans souci d'alignement. Dans la cuisine, Rita et Mado s'affairent à nettoyer carottes, poireaux et pommes de terre pour la soupe du soir. L'accueil d'Habiba manque de chaleur : elle est distraite, tendue, et paraît surtout désireuse de quitter les lieux au plus vite. Le directeur l'ayant autorisée à partir dès que tout sera prêt, elle houspille d'abondance ses deux acolytes, mais sans sa verve habituelle : on la sent préoccupée par autre chose.

— Ça m'arrangerait beaucoup de rentrer tôt aujourd'hui. J'ai quelqu'un chez moi, et je me fais du souci.

— Ton petit-fils ?

Sa bouche tremble, la confiance hésite.

— Gillette, oui, bien sûr, et aussi...

Son visage se ferme. Elle a perdu sa combativité de la veille, et quand Odile évoque les deux lettres qu'elle lui avait confiées, elle répond distraitemment, comme si l'affaire ne l'intéressait plus :

— Oh ! ça ? Je suis passée à *Fantasia*, hier soir. Ma copine m'a expliqué. Ce n'est pas du tout, mais pas du tout ce que je croyais. Rien à voir avec les finances du Foyer. Il s'agit de Mathilde. Elle pique dans les magasins. Si c'était un de mes petits-enfants, l'affaire se finirait au poste, mais dans son cas, ils parlent d'une sorte de maladie...

— Kleptomanie ?

— C'est ce mot-là, oui. Ça lui prend de temps en temps, par crises. Le directeur de *Fantasia* a donné des consignes : éviter le scandale, appeler aussitôt son mari et s'arranger avec lui. Il paraît qu'elle a des goûts de luxe, la Mathilde : foulards griffés, sous-vêtements en soie, parfums ! Il y en a pour des sommes énormes et... chut ! Quand on parle du loup... Voilà le Chameau qui arrive ! Sa voiture vient de s'arrêter devant la porte !

Saisie d'une panique subite, Odile prend la fuite comme une gamine. Elle s'engage dans le couloir, pousse une porte au hasard, s'immobilise sur le seuil d'un des dortoirs réservés aux Provisoires – des rangées de lits superposés, une couverture brune pliée sur chacun d'eux, des murs jaunâtres, une ambiance déprimante, même si, grâce aux efforts des Apprentis, l'endroit est propre, comme le suggère la puissante odeur d'eau de Javel dont tout est imprégné.

— Mademoiselle Praslon ? Vous cherchez quelque chose ?

Le directeur vient de surgir derrière elle. Odile sursaute. Elle se sent devenir toute rouge, comme autrefois, face à son père dont les yeux tout-puissants débusquaient les secrets les mieux protégés. Elle, l'enfant, nue devant lui.

— Il faut que je vous parle, bredouille-t-elle.

— Venez dans mon bureau.

Il la précède. Très droit, la nuque tondue de frais, hérissée de minuscules poils gris. Il referme la porte sur eux. Au lieu de s'installer derrière la table de travail, il fait asseoir Odile à ses côtés sur un canapé près de la cheminée. Il s'appuie sur l'accoudoir, joint les doigts, sans que ses paumes se touchent.

— Je vous écoute.

Malgré la chaleur, il porte une lourde veste anthracite, une chemise blanche à longues manches, une cravate sombre.

— Allons, ne soyez pas timide.

Il sourit. Un sourire lent, étrangement séduisant. Subjugée, presque hypnotisée, Odile serre les poings pour ne pas ouvrir son sac et lui tendre les deux lettres dont elle est convaincue qu'il les voit à travers le cuir.

— Je me fais du souci pour mon frère, improvise-t-elle. Les événements de ces derniers jours l'ont bouleversé.

— Il n'est pas le seul. Croyez-vous donc que nous soyons sans cœur, au Foyer ?

Elle a du mal à soutenir son regard. Les hypothèses de la veille lui paraissent monstrueuses, à côté de cet homme qui esquisse de nouveau un sourire un peu triste. Comment Habiba a-t-elle pu le juger capable de supprimer deux personnes pour dissimuler des malversations ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle a conscience de sa maladresse, mais elle ne peut s'empêcher de lancer une accusation puérile qu'elle regrette aussitôt :

— J'ai l'impression que vous ne l'aimez pas !

— Ce n'est pas une affaire de sentiments, voyons. Ou plutôt si, justement. C'est le problème de votre frère : il ne sait pas maîtriser ses émotions, il se laisse constamment déborder par elles. Dès que son affectivité l'emporte, il n'a plus la moindre rigueur, il ne réfléchit plus, il prend toutes sortes d'initiatives brouillonnes, que je suis obligé de contrecarrer. Sinon, croyez-moi, j'ai de l'estime pour lui. Beaucoup d'estime.

La concession est lâchée sans conviction, du bout des lèvres. Pendant que le directeur lui expose les précautions qu'il faut prendre, en matière d'action sociale, Odile se reproche ses soupçons passés. Cet homme aux ongles nets est scrupuleux, vétilleux, l'intégrité même. Quelle ironie, qu'il ait une femme indélicate ! Ou alors, peut-être n'est-ce pas un hasard, après tout. Une façon pour elle de braver l'ancien juge, de le blesser dans les valeurs qui lui sont les plus chères. Les gens disent qu'elle est suivie par un psy depuis des années. Il paraît qu'ils avaient une fille, autrefois, une fille qui a fugué sans plus jamais donner de nouvelles. Cette disparition expliquerait leur sollicitude envers les marginaux : c'est elle qu'ils recherchent, qu'ils essaient d'aider.

— Vous êtes très attachée à votre frère.

— Je n'ai que lui.

Cette phrase lui a échappé – aveu d'une vérité humiliante, mais irréfutable. Son aventure avec Cédric ne compte pas : son unique compagnon, depuis toujours, lié à elle par tant de secrets douloureux, c'est Jean-François.

— Vous êtes si seule que ça ?

Le directeur s'est rapproché, sur le canapé. Il a ôté ses lunettes. Ses yeux bleus la fixent avec intensité. Le silence se fait pesant, chargé d'attente. L'homme ébauche un sourire qui meurt aussitôt.

— La solitude...

Odile fait un mouvement pour se lever. Il pose une main sur son genou.

— Reste, je t'en prie. Si tu savais...

Ses traits se sont durcis – un masque douloureux. La main remonte, soulève la jupe. La bouche de l'homme sur ses lèvres. Un baiser avide, presque une morsure. Odile se surprend à le lui rendre. Puis elle se dégage, le repousse, gagne la porte. Sur le seuil, elle se retourne, lui dédie un sourire timide auquel il ne répond pas. Il fixe le plancher, l'air malheureux, dépit.

Dans l'escalier, elle croise Mathilde qui monte lourdement, chargée d'une pile de couvertures, et qui la heurte au passage. Maladresse ? Ou l'a-t-elle fait exprès, parce qu'elle devine ce qui vient de se passer dans le bureau ? Cette femme rougeaude, au corps gonflé de mauvaise graisse, vole des sous-vêtements en soie dans les magasins de luxe... Désir éperdu d'être désirée... Depuis longtemps sans doute, son mari ne la touche plus, ne la regarde plus...

Odile regagne la cuisine, où tout est prêt pour le dîner : les plats sont disposés sur la desserte, recouverts de papier d'aluminium. Des épingles au coin de la bouche, Habiba se recoiffe devant le miroir de l'entrée : le peigne crépite dans ses cheveux dénoués qui descendent en cascades luisantes jusqu'au bas de son dos. D'un mouvement preste du poignet, elle les remonte et les roule en une grosse boule soyeuse.

— Je suis très inquiète pour Mehdi. Deux jours qu'on l'a pas vu. Je me fais un sang d'encre, t'as pas idée.

Jean-François entre en coup de vent dans la pièce.

— Vous venez au concert, ce soir ? J'aurais préféré tout annuler, mais Martine me dit que je ne dois pas m'avouer vaincu, et elle a raison. Alors, j'ai décidé au contraire que nous allons jouer pour Nano, en mémoire de lui.

L'idée paraît absurde à Odile, vaguement obscène même, mais son frère semble en tirer un grand réconfort. Il n'a plus le regard traqué de ce matin.

— Je pourrai pas venir, grogne Habiba. J'habite loin, tu sais. Et j'ai pas de

bus la nuit.

— Mais toi, Odile, viens. Je t'en prie. Ne me laisse pas tomber.

— Je serai là, oui.

Elle consulte la petite montre que Jo lui a donnée : le Taleb l'attend depuis des heures. Elle quitte le Foyer d'un pas rapide.

Cinq billets d'une valeur différente. Pas si facile à rassembler. Les distributeurs automatiques refusent de délivrer une coupure de cinq cents francs, et les banques sont fermées : elle est obligée de négocier longuement avec un commerçant qui la regarde avec méfiance.

Elle gagne l'autre rive. Sous la passerelle, le Rhône s'alanguit comme un grand serpent paresseux. La chaleur est intense, une moiteur orageuse pèse sur la ville, le ciel est plombé.

Elle traverse le quartier historique, remonte en hâte la ruelle pavée. Les martinets volent bas, au ras des trottoirs. Devant le mur du cimetière somnole une colonie de chats, vautrés dans la poussière. Elle pénètre enfin dans la cour.

Rien. Personne.

Elle appelle à mi-voix. Pas de réponse. Par le soupirail, elle aperçoit la natte déchirée, le tabouret bancal contre le mur. Mais tout est sombre. La bougie est éteinte, l'encens ne fume pas.

Sur la porte, dans la poussière, un doigt a tracé, d'une grosse écriture malhabile :

Le Taleb ait reppartit en Affrique.

Torpeur... Douceur... Bien-être... Depuis combien de temps Jonas n'a-t-il pas dormi dans un lit ? Un vrai lit dans une vraie maison – les matelas de dortoir ou d'hôpital ne comptent pas. Un oreiller tiède qui sent bon, un traversin enveloppé par une taie, et non par le retour du drap, une couette légère comme une caresse. Et cette odeur de bambin qui s'attarde...

Bien-être... Il se tourne, sa joue écrase un petit objet dur. Il entrouvre un œil, aperçoit un robot en plastique vert, dont les bras sont des clefs à molette, la tête une boîte aveugle et carrée, surmontée par deux antennes. Le jouet d'un gamin moderne, très différent de ceux qu'il possédait, mais le même besoin de s'entourer, la nuit, de figurines protectrices.

Il referme la main sur l'étrange poupée, replonge dans un demi-sommeil qui refait de lui un enfant protégé. Il peut dormir, les grandes personnes veillent, elles parlent à voix basse de lui, de son avenir : il travaille bien à l'école, le maître assure qu'il promet beaucoup, intelligent, de la sensibilité...

Il promet beaucoup... Jonas gémit, les yeux clos, en se rappelant la formule douce. Un tel élan en ce temps-là. Une légèreté, une impatience de vivre, de faire. Mille chemins ouverts. Autant d'espoirs à présent raturés, froissés, semblables à ces feuillets surchargés de corrections qu'on jette à la corbeille, renonçant à les lire.

Pourquoi cette faillite, cette dégringolade si rapide ? Jonas a de belles phrases à sa disposition, incriminant la société pourrie, la vie qui est mal faite... Trop facile ! La faille est d'abord en lui, il le sait. Une paresse accablante, irrésistible, pareille à un engourdissement comateux, paralyse ses moindres velléités d'action. Depuis des années, il se laisse balloter par l'existence, sans intervenir ni réagir, apathique, indifférent, absent. Que les choses suivent leur cours ! Ce n'est pas son affaire... Cette passivité date de son adolescence, de l'époque où il buvait ce sirop à la framboise pour dormir tôt le soir, pour ne pas entendre ce qui se passait dans la chambre de Fabienne. D'autres se seraient révoltés ; lui fuyait dans le sommeil.

Le voici bien réveillé, la cheville douloureuse, le cœur soulevé par le dégoût qu'il s'inspire. Il repousse le jouet et s'arrache à la douceur du lit.

Le salon a été remis en ordre : plus trace du cierge, du drap ensanglanté,

de la corne de mouton. Le soleil de la fin d'après-midi pare d'une couleur ambrée les grosses fleurs jaunes de la tapisserie. Face à la fenêtre entrouverte, le couvert est mis pour une personne. Contre l'assiette, une feuille de papier couverte d'une écriture enfantine :

Mon chère fisse, j'espère que tes nouvelle sont en bonne santé. Je te fait savoir que tu trouve a mangé dans le frigo et dans le fourre un gâteau espré come tu aime. T'inquiette de rien, j'aie tout arangé très bien. Je revient ce soir quand j'ai finit le soupper du foyer, et je vai d'aborre cherché Gilles (je veut pas qu'on m'appelé Djillali et surtou pas Gillette) à la garden de l'école. Bouje pas avan que je revient. Grosse bise de la parre de ta mère.

Jonas gagne à cloche-pied la petite cuisine où l'évier, la gazinière et le réfrigérateur ne laissent que peu d'espace. Elle est joyeusement décorée : des tresses d'oignons et d'aulx sont accrochées au plafond, une batterie de casseroles en cuivre brille sur l'un des murs, et un basilic prospère devant la fenêtre. Il passe les doigts dans les feuilles luisantes, en respire le parfum. Tout est paisible, harmonieux.

— Et moi... Moi, ici...

Un intrus, quelqu'un qui salit cette paix. La sensation de culpabilité est si violente qu'il en éprouve une vraie douleur physique au ventre.

À l'intérieur du four, dans un plat en terre, un clafoutis. Le seul dessert auquel il daignait toucher quand il vivait au Foyer. Habiba l'a préparé ce matin pour lui.

Il se baisse pour le prendre, le pose sur le bord de l'évier. Il a faim, et en même temps, plus forte, plus lancinante que jamais, la certitude d'être un sale type, un usurpateur qui profite indûment d'un bienfait. Il regarde les cerises qui noircissent la pâte blonde ; il imagine les mains d'Habiba autour des fruits, les équeutant, remuant avec vigueur les œufs, le lait et la farine. Tous ces efforts, avant sa grosse journée de travail, pour lui faire plaisir !

Il se décide enfin à saisir une cuillère, à entamer la surface lisse. Ses doigts tremblent violemment.

Si violemment que la cuillère lui échappe avant même qu'il l'ait portée à sa bouche. Il se penche pour la ramasser, mais sa cheville blessée lui fait perdre l'équilibre : il tente de se raccrocher à l'évier, heurte le plat qui bascule et s'abat sur le carrelage.

Un gâchis. Un vrai désastre. En un instant, la cuisine coquette est devenue un bouge, où l'on dirait que des ivrognes viennent de se battre : le sol est barbouillé de pâte, jonché d'éclats de terre cuite. Jonas regarde ce chaos avec désespoir. L'image de ses échecs. La confirmation surtout qu'il

est de trop ici. De trop partout. Quelqu'un qui ne mérite pas d'être aimé. Un destructeur pour tous ceux qui l'approchent.

Il n'essaie même pas de réparer les dégâts. Il bat en retraite, afin de ne plus avoir ce spectacle sous les yeux. Dans la salle de bains, il avise une caisse à outils sous le lavabo. Un marteau, un sécateur. Appuyé à la baignoire, il se défait du plâtre de sa cheville, à grands coups, faisant pleuvoir autour de lui des fragments informes, et bientôt la pièce ressemble elle aussi à un champ de ruines.

Les dents serrées, il enfle ses vêtements. Maintenant que sa jambe est libre, il peut passer son pantalon, et même sa chaussure, à condition de ne pas nouer les lacets. Son pied est douloureux, mais il parvient à le poser et à marcher presque normalement, au prix d'un léger sautillement. Il n'attirera pas l'attention des gens dehors.

Il ramasse son sac, le parapluie de Gégène. Un dernier regard à l'appartement qui lui fut hospitalier. Sur le buffet, une pendulette dorée indique qu'il est près de 6 heures ; il est temps de partir, avant qu'Habiba ne revienne. Il reprend la lettre qu'elle avait dictée à son petit-fils, trouve un crayon, et il écrit, au bas de la feuille :

Merci. Pardon.

Il boitille jusqu'à la porte. Des larmes coulent sur son visage, il ne les sent même pas.

Le Taleb est reparti en Afrique...

Celui qui fut le Taleb pendant un mois est triste. Cette double vie va lui manquer : elle apportait un contrepoint si riche à l'autre. Quand il était enfant, il était déchiré entre les contraires qui le constituaient, il avait l'impression de n'exister nulle part, d'être rejeté par l'une et l'autre rive. Maintenant, la duplicité est devenue sa seconde nature, la clef de son être. Il serait trop à l'étroit sous une seule identité. Il faudra qu'il s'invente rapidement un nouveau personnage.

Adieu Taleb ! La tentation était grande, de prolonger l'imposture. Mais il s'était fixé ce délai à l'avance : un mois, pas davantage, le jeu s'arrête avec le printemps. Sinon, la police finirait par le repérer. Plus jamais la prison, il se l'est promis. Pendant sa dernière incarcération, au Caire, il a bien failli mourir sous les sévices que lui infligeaient ses codétenus. Un immense bocal obscur, plein de scorpions enragés qui se battaient entre eux, les plus forts imposant aux petits un esclavage féroce, rançonnant, tabassant, violent, en toute impunité, avec la complicité veule des gardiens.

Quand il est enfin sorti, stupéfait d'être encore vivant, ébloui par la lumière, pris de vertige à voir l'espace ouvert autour de lui, il s'est traîné jusqu'au café où il avait ses habitudes. Rien n'avait changé dans la grande salle envahie par la fumée lourde des pipes à eau : les mêmes joueurs de *taoula*, les buveurs de thé, les mendiants et les vendeurs ambulants, les rires, les éclats de voix... Personne ne l'a reconnu. Il a compris pourquoi en apercevant son reflet dans un des miroirs mouchetés. Deux ans avaient suffi pour le transformer en vieillard – le dos cassé, les bras squelettiques, une fracture mal réduite qui lui faisait désormais une jambe plus courte que l'autre, les dents délabrées, le regard noyé par une sorte d'hébétude.

Il ne s'est pas approché de ses anciennes relations. Trop humilié pour supporter leur pitié. Il est sorti sans renouer avec personne. Et il a décidé aussitôt de quitter son pays par n'importe quel moyen, comme il avait fui sa ville natale, quarante ans plus tôt. Il savait qu'il en resterait mutilé, arraché à lui-même, une fois de plus, mais impossible de demeurer ici, à lécher ses plaies comme un chien à la chaîne. S'il ne prenait pas un nouveau départ, le

plus vite possible, il se laisserait glisser sur ce sol ingrat pour ne plus se relever.

Malgré son corps infirme, il est parti. Pendant des années, il a parcouru le bassin méditerranéen, auto-stoppeur, passager clandestin de camions ou de paquebots, vivant de larcins, de mendicité, habile comme pas un pour susciter la pitié avec son air chétif. Syrie, Turquie, Crète, Tunisie... Et le voici dans cette ville de Viâtre, traversée par un fleuve qui lui ferait croire, certains jours, qu'il est de retour *là-bas*.

Il trébuche sur les pavés inégaux. La nuit dans la cave a réveillé les douleurs de sa jambe, et sa poitrine lui fait mal. Il est temps de se rendre au cabinet d'Odile : heureusement qu'il connaît son adresse, car cette garce a osé lui faire faux bond ! Une fois les cinq billets en sa possession, il lui rendra l'animal, et le Taleb disparaîtra dans l'ombre, à tout jamais. Il est temps de retraverser le fleuve.

Non, pas encore, pas tout de suite. Il reste une dernière fascination à laquelle il veut céder avant la nuit. L'impasse du Saut-de-l'Ange, au sommet de cette rue en pente qui casse les jambes.

Il s'engage sur la montée. Une chaleur moite s'élève des pavés, et la vieille djellaba lui colle à la peau. Trop de fatigue. Il a soif et faim. Il rêve de ce plat, auquel il n'a pas goûté depuis tant d'années, le ragoût de fèves brunes que sa mère faisait mijoter pendant des heures, au couvent, et tant pis si elle les servait sans amour, à grosses louches hargneuses. Retrouver les saveurs d'autrefois, redevenir l'enfant qui n'était pas heureux, mais malgré tout, pour lui, les couleurs étaient plus éclatantes, la lumière plus belle, les odeurs plus intenses. On dirait qu'à présent tout s'estompe et se voile de gris. Ce n'est pas seulement parce qu'il a quitté l'Afrique et que le climat est plus triste ici. Cela a commencé bien avant. Les soleils lentement s'éloignent ; on grelotte, même en été.

Il avance, mélancolique, lorsque la laisse se tend soudain entre ses doigts.

Une impasse délabrée, qui ressemble au passage où il donnait ses consultations de Taleb : immeubles vétustes, parcourus de fissures inquiétantes, murs lépreux. La chienne connaît le chemin, elle l'entraîne sous le porche, puis entreprend l'ascension d'un escalier raide, mal éclairé, dans lequel elle déploie une énergie incroyable pour compenser son infirmité, se hissant laborieusement de marche en marche, tandis que son moignon s'agite en vain, à la recherche d'un point d'appui. Au quatrième étage, un long couloir, une porte devant laquelle l'animal s'immobilise, langue pendante.

Elle n'est pas fermée à clef. Le Taleb la pousse. Son regard fait le tour de la chambre, s'attarde sur le lit au matelas avachi, sur le lino craquelé, sur le lavabo encombré de vaisselle sale. La pièce sent le tabac et des relents de nourriture avariée. Trois jours déjà qu'elle est abandonnée... Il hésite sur le seuil, mais la chienne le tire à l'intérieur : elle réclame en gémissant à manger et à boire. Il s'empresse de la détacher, heureux de libérer son bras ankylosé. Il fait couler de l'eau dans un bol, découvre sous la table un paquet de croquettes qu'il vide dans une écuelle.

Pendant qu'elle les engloutit à grand bruit, il inspecte les lieux. Il cherche un indice. Il s'immobilise, les sourcils froncés, devant le poêle à pétrole : il a l'intuition que la clef du mystère est toute proche, mais au bout d'un moment il renonce, sans avoir rien trouvé.

Au bord du lavabo, une brosse à dents, un flacon de parfum bon marché. Il en fait couler quelques gouttes sur ses doigts. Une fragrance lourde, sucrée, où dominant la jacinthe et le lys.

Un placard est entrebâillé. Sur une étagère sont entassés des habits roulés en boule, noirs pour la plupart, mais il ne s'agit pas de ce noir soutenu, flamboyant, qui s'affiche comme une vraie couleur : la teinte est terne, celle du pelage de la chienne. Le Taleb saisit un chandail, le pose contre sa joue. *Qui t'aime, petite ?* Une envie bizarre lui vient : il ôte sa djellaba, son blouson, enfle ce lainage, à même la peau, sur sa poitrine noueuse, crevassée de cicatrices. Le vêtement est rêche, mais d'une tiédeur surprenante, celle du foin qui fermente au creux des meules. Il est juste à sa taille.

Une coïncidence troublante : cette fille, comme un double qui l'attendait.

— Ma fille.

Le mensonge de cette nuit. Une émotion à le répéter ici, tout seul, pour lui-même, comme si les deux mots scellaient un lien, une ressemblance.

Un objet est enfoui dans une manche du pull. Un agenda miniature. En face de chaque journée, il y a très peu de place, une demi-ligne à peine. La fille y a inscrit des mots, d'une écriture aiguë, tout en angles et en pointes. Le Taleb essaie de les déchiffrer, mais la chambre est trop sombre, l'encre trop pâle, les lettres tourmentées et minuscules. Il glisse le carnet dans la poche de son pantalon.

Il s'assied sur le lit. Repue, la chienne l'y rejoint, saute sur le matelas, s'étire de tout son long avec un soupir d'aise, ferme les yeux. Le Taleb pose une main sur sa tête : Moi aussi, je suis fatigué, qu'est-ce que tu crois ? Si fatigué... Ses genoux et ses doigts tremblent d'épuisement.

Il étend les jambes, s'allonge à l'endroit où la fille a dormi, se tourne sur

le côté, la joue contre l'oreiller sur lequel traînent des miettes de tabac froid et la trace de ce parfum qui lui colle aux doigts. *Qui t'aime, petite ? Toi aussi, comme moi, non-voulue...*

Il se souvient d'elle. Il a fait sa connaissance l'hiver dernier. Elle s'est confiée à lui, à plusieurs reprises, et malgré la différence d'âge, il aurait pu y avoir entre eux un lien très fort, s'il ne s'était pas dérobé prudemment, lâchement. Elle lui a expliqué, à lui seul, le sens du prénom qu'elle s'était choisi.

— En hindi, Nakusha signifie *non voulue*. Je l'ai lu dans un journal. La naissance d'une fille, en Inde, c'est une catastrophe pour les parents, parce qu'elle sera à leur charge jusqu'à son mariage, et ils devront se ruiner pour rassembler sa dot. Alors, ils se gardent bien de la vacciner ; elle est victime de maladies, d'accidents plus ou moins provoqués, de plaies qu'on infecte, exprès.

Elle pleurait en faisant ce récit. Pourtant, elle n'était pas indienne. Sûrement pas.

— Dans le journal, ils parlaient de biberons empoisonnés, de grains de riz paddy introduits dans la trachée. Il paraît aussi qu'on trouve là-bas une belle fleur d'un mauve tirant sur le violet. Très vénéneuse, et très recherchée : les parents frottent ses corolles sur la petite langue.

Elle a été secouée d'une nausée, comme si elle avait senti les pétales empoisonnés toucher ses propres lèvres.

— Les fillettes qui sont assez coriaces pour survivre portent souvent ce prénom : Nakusha. *Non-voulue*. Tu crois que je vais survivre ? Tu crois que j'aurai la force ?

Il n'a pas répondu. Il était trop en colère. Il se disait : à côté des pauvres Indiennes dont elle parle, cette Occidentale est une privilégiée, elle se sert de leur misère pour s'attendrir sur elle-même, c'est indécent. Mais maintenant, il a changé d'avis. Va savoir où passe la frontière entre riches et pauvres. Il n'y a pas forcément besoin de faire des milliers de kilomètres pour la découvrir. Ceux qui ont de quoi vivre, ceux qui n'ont rien. Et la différence ne tient pas à l'argent. Il s'agit d'amour, d'abord et avant tout. Ceux qui ont été aimés comme un enfant doit l'être, ceux qui ne l'ont pas été.

Qui t'aime, petite ? Qui t'a jamais aimée ?

Et déjà, voici que le sommeil les emporte, la chienne sans nom et l'enfant du milieu du fleuve, dans les bras l'un de l'autre, sur les draps d'une morte...

Sommeil, fils de la Nuit, frère de la Mort...

La barque descend le fleuve noir. Tu es couchée devant moi, la tête sur mes

cuisse. Je caresse ton front et tes cheveux. Je me souviens de toi, de ton petit visage avide. Quand tu cherchais à me parler, je te repoussais, j'avais peur. Pardonne-moi. J'ai changé, tu m'as fait changer.

Où mènent ces eaux couleur d'encre, si ce n'est au plus profond de nous ? au plus profond de cette absence qui s'est creusée en nous, comme une blessure ?

La barque a disparu. Le fleuve aussi. Nous sommes debout, nous marchons. Mes pieds sont douloureux, je m'appuie sur toi. Qu'est-ce que nous faisons ici, tous les deux, dans ce souterrain qui descend, qui n'en finit pas de creuser la falaise ? L'air est sombre et glacé. La chienne marche en tête, elle nous guide, mais nous la voyons à peine.

Tu me tiens la main. Tes doigts sentent le lys et la jacinthe. Lève la tête, vois, l'ombre se déchire, les parois du souterrain se couvrent de peintures, la silhouette noire de l'Homme-Chacal se profile contre le mur. Je reconnais son long museau pointu, ses oreilles dressées, et les inscriptions mystérieuses, au-dessus de lui.

L'Homme-Chacal marche à côté de nous. Il a pris ton autre main. C'est lui qui nous guide, à présent. Le souterrain descend toujours. J'aimerais m'arrêter, j'ai froid, mais tu veux aller jusqu'au bout. Les archéologues disent qu'un trésor est caché au fond de cette tombe.

Il ne faut pas les croire. Personne ne viendra nous chercher si nous nous égarons dans ce labyrinthe. Nous sommes seuls, oubliés, si loin de toute route humaine.

Un gouffre s'ouvre devant nos pieds, un escalier en à-pic est taillé dans la pierre. Je m'arrête, il fait trop froid. Tes doigts tirent les miens, mais je ne veux pas, lâche-moi, tu vas me faire tomber. Je m'accroche à la paroi, je n'irai pas plus loin. Et toi, petite, reste aussi, ne descends pas.

Tu descends. L'Homme-Chacal est avec toi, il te tient la main.

Je me penche pour te suivre des yeux. J'aperçois en bas une salle de justice, une estrade, un trône colossal, une balance à deux plateaux. On va peser ton âme, ta vie, tout ce que tu es. Derrière, dans l'ombre, la Mangeuse attend. Tu lui appartiendras pour toujours, si tu es condamnée.

Sur le trône, une femme est assise. C'est elle qui doit rendre le verdict. Elle soulève lentement son voile, et alors, je la reconnais. Ma mère qui est aussi la tienne. Les clefs de la vie et de la mort lui ont été confiées : il suffit qu'elle dise oui, et tu vivras.

Je détourne les yeux, je ne veux pas voir ça, je sais qu'elle va secouer la tête et dire non, et non, et non, et non.

Voici plus d'une heure que Jonas a quitté l'appartement d'Habiba. Il a pris le bus, et en payant sa place, encore : il n'a même plus le courage de resquiller. Et encore moins la force de parcourir à pied des kilomètres de banlieue morose. Comment a-t-il fait, cette nuit ? Du stop ? Un taxi ?

Le voici de retour dans le centre-ville brayant, surchauffé, saturé d'odeurs d'essence. Le soir tombe insensiblement. Sur les places, des estrades, du matériel de sono. La nuit de la Musique... Des jeunes accordent leurs instruments, se lancent dans des improvisations. Ces rythmes saccadés lui vrillent le crâne et scandent des spasmes douloureux dans sa cheville gonflée.

Depuis un moment, il a la sensation très nette d'être suivi. Quelqu'un marche derrière lui, il en est sûr. Un regard pèse sur ses épaules, sur sa nuque. Il se retourne à plusieurs reprises. Rien que des passants inconnus, indifférents. Mais c'est facile, pour l'autre, de reculer sous un porche, derrière un arbre, un kiosque, un abribus.

Où va-t-il ? Au hasard, droit devant lui, sans lever les yeux, le cerveau vide, attentif seulement aux craquelures de l'asphalte devant ses pieds. Mais c'est comme la nuit dernière, quand il a retrouvé, sans les avoir cherchés, l'impasse du Saut-de-l'Ange, puis l'immeuble d'Habiba. Un instinct animal le ramène aux endroits qu'il connaît. Le voici sur la place triangulaire, derrière le Foyer. Une estrade est dressée devant le tas de ferraille qu'ils osent nommer statue. Le spectacle de Jef aura lieu après le repas du soir.

La place est déserte, ils doivent être encore tous dans le réfectoire. Il s'arrête devant la boutique des Dozier : elle est fermée, la vitrine éteinte, voilée par un rideau beige, de la même couleur terne que les biscuits secs qu'on y voit d'ordinaire. Une boulangerie, ce devrait être un endroit qui sent bon le pain frais, plein de pâtisseries appétissantes, mais ici, c'est raté : les galettes, les sablés et même les brioches ressemblent à des bouts de carton. Rien de crémeux ni de mousseux dans ces tristes productions racornies.

Il s'apprête à reprendre sa marche, quand M^{me} Dozier surgit devant lui et lance de sa voix geignarde :

— Je vous croyais à l'hôpital. Habiba m'avait dit que...

Il ne répond pas. Sa bouche est incapable d'articuler un mot. Il ne pourra plus jamais parler à personne.

Il continue son chemin vers le Rhône. La passerelle à franchir. La plateforme vibre au rythme de ses pas – une succession de secousses qui remontent dans ses mollets et jusqu'au bas de son dos : il lui semble que sa jambe blessée explose, en longues gerbes de douleur. Et toujours cette impression, cette certitude, d'être suivi. Mais là, pas de doute, c'est du délire : la passerelle est déserte, elle n'offre pas le moindre recoin où quelqu'un pourrait se dissimuler.

Il ne s'est pas confectionné de Baleine rose aujourd'hui. Il s'est juré qu'il n'en boira plus jamais.

C'est de ce mélange que vient tout le mal. Habiba prétend qu'il n'est pas le tueur, mais qu'en sait-elle ? Tant d'indices l'accusent : il était sur les lieux chaque fois. Et ces écorchures sur ses mains, sur son visage... D'ailleurs, s'il n'a pas tué, il est au moins complice. Coupable d'avoir dormi quand on tuait Gégène, dormi de ce sommeil lourd de drogué que des hurlements n'ont pas réussi à dissiper. Dormi comme autrefois, dans sa chambre en face du canal, alors que Fabienne... Et cette fille au prénom bizarre : elle essayait de lui parler, et il la rembarrait, il ne voulait pas l'entendre... Non-assistance à personne en danger. C'est un délit. Un délit ou un crime ? Je suis poursuivi pour non-assistance à personne en danger... Poursuivi...

Pas d'alcool, pas de sirop calmant : son corps doit être en manque, il tremble. Une fièvre de cauchemar le gagne. La personne qui le suit n'a peut-être rien d'humain. Une créature venue de l'autre monde réclamer le prix du sang.

Il gémit à mi-voix :

– Je veux...

Que veut-il ? Le sait-il lui-même ?

– Mourir.

Mourir, oui, pour se débarrasser de ce qui le poursuit, derrière lui, ou en lui.

Au bout de la passerelle, le quai étroit, l'escalier en pierre qui descend vers le fleuve. Achever la tâche commencée par son agresseur, l'autre nuit, ou par lui-même, si c'était un accident. Se jeter, tête en avant. Imiter le geste de Fabienne et de cette autre fille... Le Saut de l'Ange... S'élancer, comme un plongeur...

– Je veux...

Mais sa volonté n'était pas assez forte. Le voici en bas, au pied de

l'escalier qu'il a descendu, cramponné à la rampe, marche après marche. Quelque chose en lui a refusé d'obéir à l'élan de mort.

Il s'investive, avec violence :

— Lâche ! Saloperie de lâche ! Tu ne perds rien pour attendre. Tu vas voir...

Il se traîne jusqu'à son abri. Tentation d'y rester, de se blottir dans la pénombre humide comme un fœtus heureux au plus profond d'un ventre, ou comme le Jonas de la Bible dans les entrailles de la baleine. Ce dingue qu'on surnomme le Curé prétend que l'épisode symbolise le tombeau. *Du ventre de la Mort, j'appelle au secours.*

Pas question pour lui, le nouveau Jonas, d'appeler quiconque à son secours ! Il prend son duvet, quitte le renforcement, et s'installe au bord du fleuve. Bien en vue. À l'endroit où Gégène a brûlé.

Le soleil bascule vers le couchant. La citadelle en ruine se découpe avec une netteté parfaite contre l'horizon enflammé. Le merle est revenu, il lance vaillamment vers le ciel ses roulades amoureuses, et parfois, une bouffée de musique parvient de la ville en fête, mêlée au bruit doux des vaguelettes qui lèchent la chaussée. L'air est tiède, chargé de parfums, gonflé de sève, et Jonas éprouve une vraie souffrance physique, comme dans l'appartement d'Habiba, devant cette harmonie dont il se sent indigne et qu'il ne peut que gâcher. Tant de vie intense et de beauté, c'est bien plus efficace qu'un temps maussade pour te renvoyer tous tes échecs en pleine gueule, pour te crever le cœur, pour te noyer dans l'amertume des larmes.

Il lance à l'assassin qui va venir, il faut qu'il vienne, sinon ce sera la preuve que Jonas ne se trompait pas, cette nuit, en se croyant coupable :

— Ne tarde pas. Tu vois, je ne me cache pas, je suis là. Fais vite. Délivre-moi.

La nuit n'en finit pas de se laisser attendre. Très lentement, le ciel commence à se veiner de gris. La chaleur est lourde. Pas un souffle n'agite les trois platanes qui bornent la place. À la lueur des réverbères qu'on vient d'allumer, les feuilles immobiles ressemblent à de larges mains ouvertes. La sculpture elle-même en acquiert un sens nouveau : une forêt de bras levés.

Odile s'est assise un peu à l'écart. Les pensionnaires du Foyer l'intimident. Elle essaie de cacher sa gêne en arborant un sourire qu'elle sait contraint.

Quant à eux, ils forment, comme toujours, deux groupes bien distincts. Les Provisoires, reconnaissables à leur visage défait, souvent couvert de plaies, à leur regard épuisé, à cet air surtout qu'ils ont de ne pas être vraiment là. Le bruit a dû se répandre que le Foyer avait des problèmes avec la police : ils ne sont que quatre, ce soir, ahuris, frissonnants malgré la chaleur, résignés à subir cette fête jusqu'à l'ouverture des dortoirs. Les Apprentis, en revanche, sont très excités : d'habitude, il leur est interdit de ressortir après le repas du soir, et cette atteinte au sacro-saint règlement leur donne l'illusion d'une liberté reconquise. D'autant que le propriétaire du bistrot voisin a décidé de rester ouvert exceptionnellement toute la soirée. Il a installé des tables et des chaises sur le trottoir et brandit une autorisation de la préfecture : personne ne l'empêchera de vendre du vin et de la bière à qui peut payer. Le directeur parvient mal à contenir son mécontentement :

— Vous auriez dû me prévenir. J'aurais annulé cette fête. Je suis responsable d'une population à risques.

Il arpente la place d'un pas nerveux, l'œil aux aguets, la bouche pincée, en regardant ses protégés aligner des billets et des pièces dont il ne soupçonnait pas l'existence. Il multiplie les mises en garde, les réflexions désagréables, les menaces ; il répète que s'il avait su, jamais il n'aurait accordé cette permission :

— On ne m'y reprendra pas. C'est ma première expérience, et ce sera la dernière, je vous préviens. Fermeture des portes après le repas, hiver comme été, il n'y a pas d'autre solution pour protéger les gens fragiles contre eux-mêmes.

Rien n'y fait. Les canettes se vident allègrement. Encouragés par ce laisser-aller inhabituel, certains courent se ravitailler dans une épicerie, deux rues plus loin, et des litrons circulent un peu partout. Le directeur passe sa mauvaise humeur sur Jean-François : c'est lui qui a eu l'idée de cette soirée qui va très mal finir, comme tout ce qu'il entreprend.

Jean-François ne réagit pas. En regardant derrière lui la statue hérissée de tiges métalliques, Odile pense à la vieille photo qu'elle garde sur son bureau et à la forêt des contes où errent deux enfants perdus. Ne lâche pas ma main, frère chéri, courage, nous échapperons à l'ogre, nous retrouverons notre chemin.

Il s'approche d'elle.

— Merci d'être venue. J'en avais besoin.

Il tortille entre ses doigts une mèche de cheveux – un geste qu'il avait, enfant, quand il luttait contre les larmes.

— On va débiter par un morceau à la mémoire de Nano. J'ai passé la journée à travailler dessus, je pense que ça sera bien.

Il quête un compliment qu'elle ne peut lui refuser, malgré son agacement devant ce besoin qu'il a de donner toujours de lui une image sympathique : quelque'un de *bon*, de *gentil*, qui fait des *choses bien*.

— Vous devriez commencer sans tarder. Ils sont en train de se saouler la gueule.

— Quelle importance ? De quel droit les empêcher de prendre du plaisir comme ils l'entendent ?

Le voilà reparti dans ses grandes théories, à dénoncer les interdits, la répression. Mais le cœur n'y est pas : les phrases toutes faites se succèdent mécaniquement, sans conviction. Pendant qu'il récite sa leçon, Odile croise le regard du directeur. Celui-ci détourne aussitôt la tête. Elle le devine honteux, presque haineux.

Jean-François va rejoindre Martine devant l'estrade. Leurs mains se touchent. Puis ils prennent place de part et d'autre des deux guitaristes, Wilfrid, un jeune gars maigre, aux longs cheveux retenus par un bandana, et Aurélien, un grand Noir entièrement chauve, le regard dissimulé derrière des lunettes de soleil, les traits impassibles – Odile l'a rencontré plusieurs fois chez Jean-François, sans parvenir à tirer de lui autre chose que des onomatopées, mais dès qu'il saisit son instrument, son visage se détend, sa bouche murmure des paroles qu'on devine tendres. Derrière sa contrebasse, Jean-François paraît encore plus voûté que d'habitude. Quant à Martine, qui commence à frapper sa conga en sourdine, on dirait qu'elle danse sur sa

chaise, souple, menue, légère.

Ils mettent longtemps à s'accorder, ce qui déclenche les ricanements de l'assistance, déjà bien avinée. La grosse Rita pousse de longs meuglements, à pleine voix. Quelqu'un lâche un pet sonore. Un autre imite le bruit d'un bouchon qui saute. Les rires nerveux repartent en fusée, au moment même où on les croit calmés. Les musiciens se regardent, troublés, indécis, vaguement inquiets.

Ils commencent enfin. Un long accord, à la contrebasse. Puis une note unique, rappelée sans cesse, sur un rythme saccadé, haletant, soutenu par la conga, tandis que les guitaristes martèlent leurs cordes, produisant un son voilé semblable à celui du tambour.

Le silence se fait, d'un coup.

Odile reconnaît le morceau que son frère avait composé pour accompagner Nano dans ses tours de jongleur. Il l'a retravaillé, transformé en chant funèbre, et c'est poignant, lancinant. Pas de texte. La mélodie est fredonnée, bouche fermée; la voix d'Aurélien, plus puissante que les autres, imite le grondement d'un ciel d'orage, tandis que l'archet de la contrebasse semble frotter une fibre intime, au plus profond de l'être, la faire grincer sans pitié, l'étirer jusqu'à la déchirure. Il passe et repasse, tranchant comme une lame.

La musique s'interrompt brutalement, sur une dissonance. Odile secoue les épaules, pour se délivrer de la tristesse et de l'angoisse. Ses voisins font de même en grommelant. Ils en veulent aux musiciens de les avoir entraînés dans cet espace lugubre.

— Ça fait du bien quand ça s'arrête !

— Ta gueule !

— Ta gueule toi-même !

— Taisez-vous ! Chut ! Silence !

— 'tention, hein ! On est en république ! J'parle si j'veux !

L'impression a été trop forte. La musique a fait remonter toutes les émotions accumulées depuis une semaine : l'horreur des crimes, la panique, le chagrin, l'excitation malsaine, attisée par les médias. Une tension insupportable, dont rien ne peut les délivrer que le rire. Ou la violence. Ou les deux. Et l'alcool n'arrange pas les choses. Les gestes se font saccadés, les yeux luisent d'un éclat inquiétant, chacun est en proie à une nervosité qui n'attend qu'un prétexte pour éclater. La grosse Rita a le vin méchant; elle couvre d'insultes la pauvre Mado qui a le vin triste, elle, et s'abandonne à une bruyante crise de larmes.

Les artistes s'accordent de nouveau, trop longuement. Puis ils se lancent dans les chansons à texte de leur programme. Wilfrid et Jean-François les composent eux-mêmes. Wilfrid a du talent, une énergie rageuse, mais Jean-François est beaucoup trop démonstratif, il accumule les paroles surchargées de sens, les mots abstraits en – *isme*, le tout pour dénoncer ce qu'il appelle *l'hypocrisie du jeu social*. Des déclarations touchantes de bonne volonté, mais rebutantes. Ce n'est pas ainsi qu'il faudrait s'y prendre, Odile le lui dit souvent : il devrait éviter ces commentaires moralisateurs, faire exploser des images nues, brutes, en pleine gueule.

Un silence relatif se reforme. Les musiciens ont le courage de refuser le soutien de la sono, mais du coup, les voix paraissent grêles, on entend mal, ce qui entraîne de nouvelles protestations de l'auditoire :

– Plus fort !

– Si tu fermes ta gueule, toi, d'abord...

– Et toi, si tu poussais ton gros cul... J'vois rien !

– Y a rien à voir. File plutôt une giclée.

Les deux premiers morceaux de Wilfrid passent à peu près. Puis vient un poème de Jean-François sur le solstice d'été. Trop de paroles, comme d'habitude, et toujours cette rage d'asséner une leçon aux auditeurs. Il raconte les anciens rites de la Saint-Jean, les présumées sorcières qu'on jetait au fleuve, dans des sacs. Le récit pourrait être émouvant, mais au lieu de s'en tenir aux faits, l'artiste les commente pesamment :

– *Celles dont la société n'aurait pas,*

Les victimes de l'injustice,

Les exclues d ce temps-là...

Le public prend fort mal la comparaison. La grosse Rita lance :

– Y m'traient de sorcière ou quoi ? Ça va pas, non !

Le malaise augmente encore quand le couplet suivant évoque d'autres sorcières brûlées vives. L'allusion à Gégène et à Nano est trop appuyée, il n'aurait pas dû. Et, pour le cas où l'on n'aurait pas compris, il revient à la charge avec un dernier couplet :

– *Est-ce que les choses ont changé de nos jours ?*

Ceux dont not' société n'veut pas,

Les exclus d'aujourd'hui,

Nous les brûlons...

La voix angoissée de Mado déchire la musique :

– Arrêtez-les ! C'est eux les coupables ! Vous avez pas entendu ? Ils viennent d'avouer.

— Mais non, pauvre conne, t'as rien compris. Ils sont de notre côté. Ils dénoncent l'injustice.

— Mais pourquoi ils font des chansons sur nous ? Ils ont pas le droit !

— T'as raison ! Ils se servent de nous !

— Y a un négro dans le tas. Si on est des exclus, c'est à cause de lui. Pouvait pas rester sur son cocotier, au lieu de venir boucher l'entrée du travail aux vrais Français.

— Et l'autre à cheveux longs, je parie que c'est un pède. Y'en a que pour les tantes, en France ! Y raflent tout, le boulot, les grosses bagnoles...

Les quolibets se multiplient, les clameurs hostiles, les insultes. L'archet de Jean-François hésite, il ralentit, tandis que Martine accélère au contraire, prise d'une rage sèche qui secoue tout son corps. Les guitaristes se troublent, se demandent qui suivre, finissent par renoncer, désarmés. Seul s'obstine le martèlement de la conga. Fébrile. Obsédant. L'énervement de la foule ne fait que croître, comme si la percussion rythmait ses propres pulsations.

— Faut faire la révolution ! À bas les chefs !

La grosse Rita brandit un journal qu'elle vient de récupérer dans une poubelle. Sans laisser à personne le temps de réagir, elle le tord, approche un briquet. Le papier s'enflamme, avec un crépitement.

— À notre tour de foutre le feu !

Elle lance sa torche improvisée dans la poubelle. Des flammes s'élèvent aussitôt, accompagnées de l'odeur écoeurante du plastique qui fond.

— À bas les chefs, tous les chefs !

Des cris s'élèvent. Des poings se tendent. Un cercle menaçant se forme autour du directeur. Un couteau jaillit dans une main. Une autre main saisit une bouteille, et la lance, de toutes ses forces, en direction des musiciens. Elle atteint Jean-François au visage ; le sang jaillit. Cette vue redouble la fureur collective. Les gens se pressent en hurlant, en gesticulant. La poubelle se renverse ; le feu ronfle dans la coque en plastique, avec des bruits d'explosions.

Odile se lève. Elle voudrait courir vers son frère, mais la peur est la plus forte, elle recule vers le fond de la place et reste là, effarée, impuissante, regardant désespérément de tous côtés, en quête d'un improbable secours. Elle aperçoit le directeur, debout près de sa femme. Il essaie de parler, mais les clameurs couvrent sa voix. Jean-François, lui, semble ne rien voir, ne rien entendre, n'avoir même pas conscience du sang qui coule sur son visage.

Il dort, mais il entend son propre souffle, ses ronflements. Il voudrait se réveiller pour y mettre un terme : il tente de bouger, sans parvenir à faire un geste. Paralysé, pareil à une mouette, victime de quelque marée noire, le cou tendu, encore agité de mouvements spasmodiques, mais les ailes à jamais collées par le mazout.

Il faudrait pourtant sortir de ce sommeil visqueux. Quelqu'un vient. Des pas se rapprochent, s'arrêtent à sa hauteur.

On se penche sur lui. Une main lui pince le nez, une autre entrouvre ses lèvres, lui enfonce de force dans la bouche une substance rêche : une sorte de grosse éponge. L'objet se gonfle démesurément, se colle à son palais, à sa langue, à sa gorge. Il tente d'appeler au secours. Impossible. Un bâillon. C'est un bâillon qui étouffe sa voix.

Tousser. Cracher. Rejeter ce corps étranger qui ne cesse de grossir.

Il fait un effort désespéré pour se libérer. Rien à faire. Les mains lui maintiennent le visage contre le sol. Sa respiration s'étrangle. L'air lui manque. Il suffoque. Noyade. Asphyxie. Chute sans fin.

Au fond de cette chute, la nuit paisible. Il ouvre les yeux, aperçoit le ciel, sombre à présent, où tremblent les premières étoiles, et à côté de lui, un cercle de lumière pâle projeté par le réverbère. Il entend la voix profonde du fleuve, et au loin, les échos des concerts, un mélange de sons confus, où dominant les rythmes durs de la musique techno. Sa langue est sèche, épaisse, elle colle à son palais. Une sensation qui explique en partie son cauchemar.

En partie seulement. Car même si personne ne l'a attaqué, il reste persuadé que quelqu'un guette. Un peu plus loin, dans le trou d'ombre, au milieu des poutrelles.

Sottises ! Déjà tout à l'heure, sur la passerelle, il se croyait suivi, mais il n'y avait personne, absolument personne. Et l'autre nuit, dans le terrain vague... Ces regards imaginaires sont-ils autre chose que les produits de sa mauvaise conscience ?

Sa cheville lui fait mal. Avec des grognements de douleur, il rampe jusqu'au bord du fleuve, y trempe une main et boit avec avidité. Pour un peu,

il plongerait la tête dans cette eau sale et laperait, comme un chien. On dirait que l'éponge du cauchemar a desséché tout son corps, ne laissant de lui qu'un gosier aride, une fièvre, une brûlure qui se creuse.

Il se laisse retomber sur le ventre. Devant lui, le flot sombre charrie des éclats de lumière qui irritent les yeux. Le mouvement dansant des vagues lui donne la nausée, comme lorsqu'il était enfant, quand la famille partait en vacances dans la voiture paternelle. Le comprimé qu'il fallait avaler, une demi-heure avant le départ, la somnolence feutrée qui s'ensuivait, berçant l'écoeurement sans vraiment le dissiper. Il suçait des pastilles de menthe pour essayer de se réveiller, tandis que Fabienne remuait et babillait à côté de lui. Leur père éructait des injures à l'égard des autres conducteurs, des embouteillages, des feux rouges, tournait faute de mieux sa colère impuissante contre le frère et la sœur. Est-ce dans ce but qu'on fait des enfants? Pour être quelque part le maître absolu? Il avait sûrement des revanches à prendre sur un passé dont il se refusait à parler. Jamais on ne voyait les grands-parents; jamais non plus il n'invitait à la maison des collègues de travail. Il maintenait la cellule familiale étroitement close. Seule leur mère parvenait à s'évader, avec ses tournois de bridge. Curieusement, c'est à elle que Jonas en veut le plus, parce que, même présente, elle n'est pas là, elle n'est jamais là. À l'égard de son père, il n'a réussi à éprouver ni haine, ni révolte. Rien qu'un dégoût, teinté d'une vague pitié. Et c'est ça le plus grave: cette résignation morose. La colère l'aurait libéré, aurait libéré Fabienne. Au lieu de quoi, il a imité sa mère, en fuyant dans sa tête, puis pour de bon... Et il a laissé Fabienne s'enfoncer dans la dépression... Qu'est-elle devenue, depuis ce prétendu accident? A-t-elle retrouvé l'usage de la parole? Et ses jambes? son corps? Il ne veut pas savoir. Le souvenir de Fabienne lui fait peur, comme un reproche, derrière lui.

Derrière lui...

Il se redresse, se retourne en étouffant un cri. Il a cru surprendre un mouvement, du côté des poutrelles. Il scrute l'obscurité.

— Y a quelqu'un?

Pas de réponse. Il tâtonne dans ses poches, trouve un briquet. La lumière fragile tremble entre ses doigts, et les ombres qui l'entourent n'en paraissent que plus épaisses. La flamme lui brûle le pouce. Il la laisse s'éteindre.

— Qui est là? Répondez!

Il gratte le rebord de la chaussée, déloge une pierre, la lance. Elle heurte une poutrelle, provoquant un tintement sourd. Le silence se reforme, strié par le sifflement de ses oreilles.

— Parlez ! Mais parlez, merde !

Sa voix étranglée : un paillement de gamin qui mue. À l'entendre, il se sent encore plus démuni. Il renonce à appeler, se ramasse sur lui-même, décidé à s'enfuir au premier bruit suspect. Mais parviendra-t-il seulement à soulever ses membres ? Le manque d'alcool le fait trembler, tandis que son cerveau, pour une fois non embrumé, lui envoie sans cesse de nouveaux signaux d'alarme.

On a bougé, c'est sûr. Un peu plus loin, à la hauteur de son refuge. Le tueur a découvert le renforcement et l'attend là-bas.

Absurde. Il aurait profité de son sommeil pour attaquer. Ce doit être un animal. Un chat. Ou un de ces gros rats d'égout, comme il y en a tant au bord du fleuve.

Encore un tressaillement derrière les poutrelles. Et ce n'est pas un animal, non, les mouvements seraient moins furtifs. Un être humain qui retient ses gestes, qui remue parfois, involontairement, parce que personne ne peut rester complètement immobile. À force d'écarter les yeux, Jonas croit distinguer une silhouette accroupie.

Hallucination ou réalité, une seule chose à faire : partir d'ici au plus vite. Il parvient à se mettre debout, mais au premier pas qu'il fait, il perd aussitôt l'équilibre et retombe brutalement. Il a dû se déchirer un muscle. La souffrance de sa cheville se réveille, plus violente que jamais ; elle remonte jusque dans son genou, jusque dans sa cuisse. C'est toute sa jambe qui est paralysée. La douleur cogne, cogne, au rythme de son sang.

Il tente de ramper, gagne quelques centimètres, au prix de pénibles contorsions, puis renonce : l'escalier est trop loin, et même s'il l'atteint, il n'arrivera pas à se hisser de marche en marche. Des larmes lui viennent aux yeux. Tout à l'heure, dans son délire, il appelait la mort. Maintenant, il veut vivre. Ou du moins, il a peur de mourir.

Il lève la tête vers le quai, au-dessus de lui. Rares sont les passants qui s'aventurent par ici, à cette heure. Mais il suffirait d'un promeneur qui se pencherait sur le parapet. Il ne distinguerait sans doute pas grand-chose, à cause de l'obscurité : la flaque de lumière projetée par le réverbère est si pâle. Pourtant, l'autre nuit, quand il est tombé, quelqu'un l'a vu. Le miracle peut se reproduire.

Il n'essaie pas de crier : avec le bruit du fleuve, on ne l'entendra pas, et il risque d'inciter celui qui le guette à l'attaquer sans plus attendre. Il fixe de toutes ses forces le quai, au-dessus de lui, comme si son regard était capable de projeter à l'extérieur l'angoisse qui l'habite, de la matérialiser, de lui

donner une réalité concrète. La télépathie, ça existe. Si quelqu'un pouvait recevoir son appel...

Et ça marche, dirait-on. Voici qu'une silhouette se penche, là-haut. Une femme. Un foulard lui cache le visage. Jonas la supplie, silencieusement : Au secours ! Venez ! Appelez d'autres personnes ! Sauvez-moi ! Il s'apprête à lui faire de grands signes, quand, en coulant un regard vers le tas de poutrelles, il a l'impression que son cœur s'arrête. Ce n'était pas du délire : un homme est ici, réellement, on le distingue bien, accroupi sur ses talons, ramassé sur lui-même. Il ne bouge pas. Il attend.

La passante, là-haut, s'est éloignée, on ne la voit plus. Une panique animale hérisse le corps de Jonas. Si seulement cette femme retournait sur ses pas. Sa dernière chance... Il se surprend à prier le dieu auquel il ne croit pas : S'il te plaît, fais qu'elle revienne. Dans sa détresse, il implore aussi Gégène et Nano : Aidez-moi, je vous en supplie, ne le laissez pas me faire ce qu'il vous a fait. Ramenez cette femme.

Gégène ? Nano ? Lequel a exaucé sa prière ? Une petite lumière vient de s'allumer là-haut, sur le quai. Une lampe de poche. Elle éclaire le rebord du parapet, puis l'escalier taillé dans la pierre. Une jambe se risque sur la première marche ; la torche dévoile le bas d'une jupe, les contours d'un mollet.

La femme de tout à l'heure. Elle est revenue. Elle l'a vu. Elle vient vers lui.

Elle descend lentement, avec beaucoup de précautions. Jonas retient son souffle. Si elle allait tomber... Elle atteint le sol sans encombre, s'avance sur l'étroite chaussée, au bord de l'eau. On devine mal sa silhouette, derrière la torche. Elle est menue, un peu voûtée, chargée d'un cabas qui doit être assez lourd ; son corps s'incline pour le soutenir. Une brave ménagère, usée par le travail. Quelle alliée inattendue, au milieu de la nuit !

Mais une alliée si fragile... Elle ne fera jamais le poids, face au tueur. Il lui suffira d'une bourrade, s'il le veut, pour la jeter dans le fleuve. Jonas ouvre la bouche : il va lui expliquer la situation, la mettre en garde. Elle est tout près. Elle entrouvre son sac.

Tout se passe avec une rapidité et une brutalité foudroyantes. L'homme jaillit du tas de poutrelles et bondit sur la femme. Elle s'écroule, sa lampe se brise. Ensuite, obscurité, confusion, souffles haletants, grognements sourds. Et tout est fini sans que Jonas ait rien compris. Une torche plus puissante balaie la scène. La femme est à terre, à plat ventre. Un genou sur son dos, l'homme parle dans un portable : il appelle une voiture.

La femme essaie de relever la tête. Son visage est convulsé par la souffrance et la rage. Un masque de furie. Elle écume, lâche un long crachat dans la poussière. Son cabas a roulé à quelques mètres, un sac de grand-mère, en toile plastifiée, orné de grosses rayures. Un cabas entrouvert, à l'intérieur duquel on distingue plusieurs bidons métalliques. Jonas les fixe, sans comprendre, puis ses yeux reviennent à la face haineuse et folle. Il la reconnaît. La Dozier.

Irréel. Tout est irréel. Et d'abord cette sensation de délivrance. Après la confusion de la soirée, les choses, sans transition, sont rentrées dans l'ordre. Un ordre simpliste, comme dans les contes. Les méchants d'un côté; les gentils de l'autre. D'un côté, la sorcière malfaisante; de l'autre, les innocents, ceux qui n'ont rien, absolument rien, à se reprocher. Une peinture en noir et blanc, jusqu'à la caricature.

Odile écoute ce qu'on lui raconte, sans parvenir à y croire. Ainsi, la tueuse, c'était la Dozier? La misérable créature geignarde, aussi haineuse que son mari, mais dissimulée, tellement plus dangereuse. Anéantie par l'arrestation de ce fils unique qu'elle idolâtre, elle a perdu la tête et conçu le dessein dément de le venger en s'en prenant aux sans-abri, puisque c'est pour avoir torturé l'un d'eux qu'il est en prison. *Boulangers de père en fils depuis 1886...* Naufrage brutal d'une famille. Pourquoi l'adolescent a-t-il basculé dans le sadisme et le crime? Diverses explications ont été proposées, mais le mystère du mal reste entier. Et maintenant, le père se console en buvant, tandis que la mère allume ses bûchers de mort dans la nuit.

La nouvelle s'est répandue très vite. Comme une traînée de poudre, dit le cliché, mais aujourd'hui, ce serait plutôt l'inverse: de l'eau froide jetée sur le feu. La bouffée de fureur des pensionnaires est retombée.

Désespérée, muette, la grosse Rita s'est laissée choir sur une chaise, en regardant d'un œil morne les pompiers inonder la poubelle. Les flammes s'éteignent en un ultime sifflement. Ne reste que la fumée âcre qui se dégage du plastique fondu: elle pique la gorge et les yeux.

Finie, la fête. Finis, les débordements et la révolte. Les effets du vin commencent eux aussi à se dissiper. Provisoires et Apprentis entreprennent de regagner le Foyer, tête basse, redevenant ce qu'ils sont: des assistés tremblotants et soumis. Ils ne s'intéressent même pas à l'équipe de télévision qui vient d'allumer un projecteur sur la place. Ils ont éprouvé assez d'émotions, ils sont trop fatigués. Cette histoire ne les concerne plus.

Le directeur a retrouvé son aplomb: très raide, il donne des ordres brefs, auxquels chacun s'empresse d'obéir. Puis il s'approche de la caméra à laquelle il confie son soulagement de voir cette douloureuse affaire enfin

élucidée. Un jeune policier lui succède devant le micro, rayonnant d'une fierté de brave gosse qui a su démêler un problème difficile ; il raconte comment ses collègues et lui ont dressé une souricière sous la passerelle, utilisant un sans-abri comme appât à son insu.

À quelques mètres, l'appât en question, Jonas, est affalé sur un banc, le visage buté. Il grommelle qu'il ne retournera pas à l'hôpital : personne n'a le droit de l'y forcer. Penché sur lui, un médecin explique que sa cheville et son genou sont dans un triste état : il faudrait les plâtrer, sinon il risque de ne plus pouvoir marcher normalement. Odile s'approche. Elle se dit que la petite montre a créé un lien entre eux et qu'il lui fera confiance. Mais dès qu'elle ouvre la bouche, il lui jette un regard si noir qu'elle n'ose pas poursuivre.

Un gros pansement sur le visage, Jean-François est assis sur un autre banc, appuyé contre Martine qui lui tient la main et lui parle à voix basse.

Odile leur fait un signe d'adieu. Elle n'a plus rien à faire ici, il est temps de rentrer. Elle s'apprête à traverser la rue, quand elle s'arrête, interdite. Sur le trottoir d'en face, la chienne sans nom boitille sur ses trois pattes, et derrière, tenant la laisse d'une main ferme, mais si fatigué, les jambes chancelantes, flottant dans un survêtement trop grand pour lui... Elle ne l'a vu qu'une fois, en février, à la fête du Foyer, mais elle le reconnaît aussitôt :

— Mehdi !

Ainsi, c'est à lui qu'elle s'est confiée, si sottement ! Le sang lui monte aux joues, de honte, de colère. Elle court vers lui. Elle va lui dire ce qu'elle pense de cette plaisanterie de mauvais goût... Mais la chienne lui lèche les mains, et sous la caresse de cette langue râpeuse, le ressentiment laisse place à une intense curiosité.

— Tout le monde s'inquiétait pour toi, Mehdi. On te croyait mort. Et pendant ce temps, tu faisais le Taleb dans une cave. Pourquoi ?

Il lui glisse entre les doigts l'extrémité de la laisse, tend la main.

— Cinq billets d'une valeur différente.

— Pas question ! Tu t'es assez moqué de moi !

— Tu as promis.

Elle proteste, mais ne peut s'empêcher de rire, et pour finir, sort de son sac la somme convenue, la glisse dans la vieille paume.

— Qu'est-ce que tu peux bien en faire, de cet argent ?

Il ne répond pas. Elle insiste :

— Tu es en possession de toutes tes facultés, je l'ai bien vu. Tu es même très intelligent. Ça t'avance à quoi de jouer les gâteux au Foyer ?

— On me dorlote. On ne me demande aucun travail. Que veux-tu de mieux ?

Une explication qui ne la convainc pas. Il ajoute :

— Dans le temps, j'étais montreur de marionnettes. J'inventais des histoires pour les gens. J'étais tous les personnages à la fois.

Il a un mince sourire.

— Garde mon secret. Je garderai les tiens. Ne dis rien, surtout, à Habiba. C'est elle qui m'a donné l'idée, à force de parler du Taleb que consulte sa sœur. Et les recettes, ce sont les siennes. Le coup du sel et des sept robinets, par exemple... Tu as essayé ?

Odile se mord les lèvres au souvenir de sa crédulité. Mais elle ne parvient pas à en vouloir à l'étrange bonhomme. Il chancelle soudain. Elle lui saisit le bras, le sent trembler de tout son corps. Du menton, il fait un signe en direction de Jonas que le médecin vient d'abandonner sur son banc.

— Je vais m'asseoir près de lui. J'ai trop marché.

Appuyé sur elle, il traverse péniblement la place.

Elle regarde du coin de l'œil sa silhouette cassée. Un vieillard fragile, tellement fort en même temps. Un miséreux, victime sûrement, comme les autres, d'un enchaînement de catastrophes, mais un rescapé, acharné à survivre, qui prend la vie comme un jeu et cherche à en tirer le plus d'amusement possible, gardant la tête haute, ironique, rusé, débrouillard, dissimulant sous sa roublardise un immense courage.

Il s'assied à côté de Jonas, se fait raconter les derniers événements, la Dozier surprise en flagrant délit, son arrestation, les aveux que les flics viennent de lui arracher : Gégène, la semaine dernière, c'était elle... Debout en face d'eux, les doigts crispés sur la laisse de la chienne, Odile écoute, insatisfaite. Dans cette affaire, les frontières entre le bien et le mal sont trop marquées. La vie n'est pas ainsi. La photo du journal revient dans sa mémoire, ainsi que la certitude obsédante d'une ressemblance avec ses propres traits.

— Et la fille de l'impasse ? Vous croyez que c'est aussi la Dozier ?

Mehdi secoue la tête.

— Tu penses plutôt à un suicide, c'est ça ? Il paraît que lorsqu'elle vivait au Foyer, elle était très perturbée... Mais vous le savez mieux que moi. Vous l'avez connue, l'un et l'autre.

— Si mal.

Il y a de la tristesse dans la voix de Mehdi. Il entrouvre le blouson de son survêtement : ses doigts caressent un chandail fatigué, en laine noire.

— J'ai découvert ce tube dans sa piaule, intervient Jonas. Tu t'y connais en médicaments, une scientifique, forcément. C'est quoi ?

Il lui tend un emballage en plastique.

— *Pausilype-50*. Un anxiolytique qu'on employait beaucoup, voici une vingtaine d'années. On l'a retiré du marché depuis longtemps. Je m'étonne qu'on en trouve encore.

Les deux hommes échangent un regard entendu, et Odile se souvient de ce que son frère lui a raconté sur les cachets, pilules et sirops périmés dont le Foyer se voit souvent gratifié, à l'occasion d'un décès, les héritiers se débarrassant en bloc des affaires du disparu, sans daigner les trier. Il n'est pas rare non plus que des donateurs confondent le Foyer avec une poubelle et lui apportent, avec la même générosité, leurs vêtements élimés et leurs médicaments hors d'âge... Malgré la surveillance, certains pensionnaires parviennent à faire main basse sur ces produits et à se constituer des stocks clandestins de somnifères ou de neuroleptiques.

— Pourquoi il a été retiré du marché ?

— Il était trop fort. Trop planant. Avec des effets secondaires potentiellement dangereux.

— Et si on le mélange à du pinard ?

— L'alcool est capable à lui seul de produire un état confusionnel. Alors, avec des psychotropes... Tout peut arriver : désinhibition brutale, potentialisation, effets paradoxaux...

Mehdi se racle la gorge.

— Moi aussi, je suis entré dans la chambre de cette fille. J'ai trouvé un carnet. Mais l'écriture est trop fine, je ne peux pas lire.

Un agenda. Odile en a un presque semblable, que Cédric lui a offert – un cadeau publicitaire de sa boîte. Elle ne peut pas s'en servir pour y inscrire son emploi du temps : il y a trop peu de place, seulement une demi-ligne par jour. Alors, elle en a fait son mémorandum sentimental. Elle y note ses rendez-vous avec lui, et aussi, avec une précision maniaque, pour retenir le moindre souvenir, l'heure et la durée de chaque événement : *il a téléphoné à 17h30, il est arrivé à 19h...* Elle n'indique jamais le prénom. *Il*, cela suffit. Le monde réduit à un seul être qui remplit tout.

Elle feuillette le carnet, et de nouveau, il lui semble être prise dans un jeu de reflets inquiétant. Cette fille faisait exactement comme elle. Le même relevé méticuleux, qui traduit tant d'attente et d'espoir. Tant de solitude surtout.

Les annotations commencent à la mi-mars. Au début, *il* vient chaque

jour. Ensuite, les rendez-vous s'espacent, insensiblement. Tous les deux, tous les trois jours, puis on glisse à une fois par semaine. En mai, elle ne le rencontre plus que dehors, dans des cafés. À la date du 13 juin, jour de la mort de Gégène, cette dernière mention: *il m'a offert la chienne sans nom*. L'écriture est confuse, fébrile.

— Alors ? demande Mehdi.

Elle lui rend le carnet.

— Rien d'important. Une histoire d'amour qui a capoté.

Elle détourne les yeux, sous le regard ironique de Tex-Taleb : quand elle s'est confiée à lui, elle n'évoquait pas les sentiments sur ce ton désinvolte.

Une désinvolture forcée, pour chasser l'impression déplaisante que c'est elle qui est morte, et que quelqu'un découvre les traces de sa liaison si frustrante avec Cédric. Elle a un métier, elle vit dans l'aisance, ce qui ne l'empêche pas de pleurer, de se désespérer, d'être même traversée par des velléités de suicide, certains jours noirs de solitude. Pour la fille désemparée qu'on lui a décrite, l'épreuve a dû être autrement destructrice, achevant de démolir ce qui lui restait d'équilibre.

— Une histoire avec qui ?

— Celui qui lui a offert la chienne. Le carnet n'indique pas son nom.

— Je le connais, souffle Mehdi. Une de mes... clientes était dans le Refuge, ce jour-là. Celle qui m'a fait passer la montre de Jo. Elle m'a raconté...

Odile suit son regard. À l'autre bout de la place, l'équipe de télévision a éteint son projecteur et range son matériel. Le directeur se passe une main sur le crâne, comme pour discipliner d'improbables cheveux rebelles.

— Lui ?

Édouard Derembourg... Elle revoit leur tête-à-tête dans le bureau, son regard brûlant, sa main lui pétrissant le genou, relevant sa jupe. C'est un délit de détourner de l'argent, un délit dont elle l'a soupçonné à tort. Mais profiter de la détresse d'une paumée, jouir de son corps, jouer avec ses sentiments, et s'en défaire ensuite... Si cette histoire s'ébruitait, elle ne ferait sûrement pas de bien à sa belle image de bienfaiteur. Un vrai scandale, et peut-être que, pour l'empêcher d'éclater, il serait prêt à...

— Je vais le dire, murmure Odile, les poings serrés. Je ne veux pas qu'il continue à parader avec ses bonnes œuvres, alors que cette fille...

La mélodie électronique de son portable l'interrompt. Elle tend la laisse de la chienne à Mehdi. À cette heure, Cédric ? Non, c'est son père. Il a appris les événements par la radio locale, et il se lamente sur la soirée ratée. Sa voix est plus sonore que jamais, forte de l'assurance de ceux qui ont toujours

raison et qui le savent :

— Je l'avais bien dit, que ça finirait mal ! Ton frère n'a pas voulu m'écouter, il n'en fait qu'à sa tête et voilà le résultat !

Il en vient bientôt à l'inquiétude qui l'obsède :

— Ce scandale risque de nuire à mon dossier. Si le préfet apprend qu'un membre de ma famille y est mêlé...

Il voudrait qu'elle lui passe Jean-François. Elle préfère n'en rien faire : son frère n'a pas besoin d'une humiliation supplémentaire. Elle prétend qu'il a quitté les lieux, et s'efforce de minimiser les incidents de la soirée :

— Les journalistes ont grossi l'affaire. Ce n'était pas si grave. Le début de la fête était très réussi...

La communication terminée, elle revient vers le banc. Mehdi la couve d'un regard soucieux.

— Tu ne m'as pas compris. Tu n'as pas regardé où il fallait. Celui qui a donné la chienne, ma cliente l'a revu à l'hôpital, hier, quand il est venu voir Jo. Elle l'a reconnu. Et elle a entendu son prénom.

Entre le directeur et eux, sur le banc d'en face...

Odile court vers son frère, se plante devant lui.

— C'est toi !

Jean-François tressaille. Le pansement lui barre la joue gauche, de la tempe à la bouche, comme une rature rageuse.

— Cette fille paumée, délirante, c'est toi qui l'as aidée à s'enfuir, à trouver une chambre. Ne me dis pas le contraire.

Martine lâche la main de Jean-François et se redresse sur le banc.

— Je ne regrette pas, souffle-t-il d'une voix oppressée. Il voulait la boucler en psychiatrie, et, quand on y entre, tu sais dans quel état, ensuite...

Il ne finit pas sa phrase, mais les mots sont inutiles : l'image douloureuse de leur mère est là, dans leur mémoire. Leur mère au visage bouffi, son élocution de plus en plus pâteuse. Et cette mort, due à une trop forte dose de somnifères. Un suicide, sûrement : elle avait mis de côté une grande quantité de médicaments qu'elle a absorbés en une fois, pour en finir.

— Cette fille était très malade, elle avait besoin de soins. Tu as cru l'aider, mais la prétendue liberté que tu lui as procurée ne pouvait qu'exacerber sa solitude et sa dérive... Et ce n'est pas le plus grave. Tu as tout mélangé. Tu as couché avec elle.

— Non !

— Bien sûr que si ! Ta vieille fascination pour les faibles... Tu t'imaginais que ton amour la guérirait. Naturellement, ça n'a pas marché. Tu n'as fait

que l'enfoncer. Elle n'avait personne, seule dans cette chambre, elle s'est mise à délirer, de plus en plus. Toi, alors, tu as essayé de te dégager, tu t'es tourné vers quelqu'un d'autre. Quelqu'un de sain, de rassurant. La folie, ça fait peur.

La dénégation n'est plus qu'un souffle. Le regard de Martine est fixé sur Jean-François comme si elle le voyait pour la première fois.

— Et tu as menti, comme lorsque nous étions petits. Menti sans cesse. Tu avais honte, tu savais ce que les gens penseraient de toi s'ils découvraient que tu avais eu une aventure avec cette paumée, dans l'état où elle était. Tu as soigneusement brouillé les pistes. La chienne, par exemple... J'imagine ce que tu as ressenti, dans la cuisine du Foyer, lorsqu'elle a sauté vers toi, joyeusement, parce qu'elle te reconnaissait. Tu as été très habile. Quand tu m'as raconté la scène, tu m'as fait croire que c'était au directeur qu'elle en avait. Et lorsque la Société centrale canine m'a indiqué ton nom, comme tu as été rapide à trouver une explication, en parlant de tes papiers volés ! Tu as dû être soulagé, au fond, en apprenant le suicide de cette fille ! Tu étais enfin débarrassé d'elle. Mais écoute-moi bien : ce qui lui est arrivé, c'est ta faute !

Odile s'arrête, hors d'haleine. Elle est injuste, elle en a conscience, elle est la première à savoir à quel point les sentiments sont confus, incontrôlables. Son regard revient vers la sculpture, au milieu de la place : une forêt ténébreuse. Nous errons entre les arbres, toi et moi, nous tâtonnons en nous heurtant aux branches, à la recherche d'un chemin qui n'existe pas. Trop écrasés dès le départ, à jamais craintifs, et faibles, et lâches. Parfois, nous apercevons au loin une lumière, nous nous dirigeons vers elle, en croyant trouver du secours, et nous voici devant la cabane de l'ogre.

Un sanglot lui monte à la gorge. Pourtant, elle ne regrette pas d'avoir parlé comme elle l'a fait. Et tant pis si la vérité brise la relation naissante de Jean-François avec Martine. Il le fallait.

Elle se détourne et s'éloigne, seule, triste, dans la nuit d'été.

Elle s'en va. Jonas voudrait la suivre, lui parler. Mais sa jambe est trop douloureuse. Il se laisse retomber sur le banc, à côté de Mehdi qui flatte de la main le museau de la chienne.

— Je n'ai rien compris. Pourquoi a-t-elle crié: «C'est ta faute»? Jef a joué un rôle dans cette histoire?

La faute, l'innocence, des notions si difficiles à démêler. Sauf dans le cas de la Dozier. Là au moins, les choses sont claires. Et encore... De quelles profondeurs de misère la pauvre femme vient-elle, pour avoir pu seulement imaginer de tels actes? Les gens disent qu'elle était orpheline, et que...

Jonas tourmente d'un index nerveux les pauvres poils de barbe que les infirmiers lui ont laissés. Ne pourra-t-il jamais se défaire de cette pitié douceâtre qui le paralyse? Se mettre en colère, une bonne fois? Voici qu'il cherche des excuses à la furie qui a failli le tuer! Il n'a pas changé, depuis l'époque où il essayait de comprendre son père, sans envisager une seconde de se révolter. Toute son agressivité refoulée, retournée contre lui-même...

Jef et Martine ont quitté leur banc. Ils s'éloignent côte à côte, mais il y a une distance entre eux, ils ne se touchent pas. Martine parle vite, en faisant des gestes nerveux. Jef a la nuque courbée, la même attitude soumise que sa sœur.

Mehdi est secoué d'un frisson.

— On ferait mieux d'y aller.

— Aller où?

— Au Foyer.

Ils pourraient rester ici, sur ce banc, dans la nuit tiède. Mais après tant de secousses, Jonas ressent, lui aussi, le besoin d'un toit.

— Ils nous permettront jamais d'entrer avec la chienne. Faut la laisser dehors. On pourrait l'attacher à...

— Non, coupe Mehdi, fermement.

Les trois boiteux traversent tant bien que mal la place, en ahanant et en geignant. On ne sait lequel soutient l'autre: le blessé ou le vieillard. À moins que ce ne soit l'animal infirme qui les tire en avant.

La porte du Foyer, d'ordinaire irrévocablement fermée à 20 heures, est

encore ouverte. Et il n'y a personne derrière le guichet où il faut d'habitude montrer patte blanche. À en croire les bruits de voix, les éducateurs de service cette nuit sont réunis dans le réfectoire et tirent la leçon des derniers événements. Jonas a un rire mauvais en surprenant au passage une réflexion sur « la nécessité de générer chez les exclus une conscience de classe en évitant d'induire une attitude consumériste... »

Mehdi l'entraîne dans la cuisine, puis dans la resserre aux provisions qui s'ouvre au fond de la pièce – un local sombre, sans fenêtre, encombré de cartons et de cageots, où domine aujourd'hui une odeur puissante de fraises trop mûres. L'endroit que Jonas préfère dans cette grande bâtisse. Le ventre de la baleine.

Le vieillard ouvre la chambre froide, en sort sans le moindre scrupule plusieurs morceaux de viande qu'il lance à la chienne. Des bruits de mastication et de déglutition emplissent l'espace, mêlés à des grognements de plaisir.

– À nous, maintenant !

Il fouille dans un carton, dissimulé derrière des boîtes de conserves, en extrait une bouteille de vin rouge en plastique. Jonas se laisse glisser sur le sol et s'adosse à une étagère. La position n'est pas très confortable, mais il se sent bien : il en oublierait sa blessure et les mauvaises émotions de ces derniers jours. Mehdi s'assied en tailleur à côté de lui, avec une souplesse étonnante, malgré le craquement de ses jointures, et la chienne rassasiée vient bientôt se blottir entre eux. La bouteille passe d'une bouche à l'autre, fraternellement. Du mauvais vin qui râpe la gorge, mais il chauffe le ventre, le cœur.

– J'ai imaginé des choses folles, soupire Jonas. Tout est clair, à présent. La fille s'est suicidée. Rien à voir avec la mort de Gégène et de Nano.

– Pas sûr.

Les doigts de Mehdi caressent les longs poils de la chienne, ils se posent sur la bande qui retient le pansement. Jonas les suit des yeux.

– Tu as raison, murmure-t-il. Il y a forcément un rapport. Qui l'a attachée à la poutrelle ? Qui a essayé de la faire brûler ? La Dozier ? Tu penses que la Dozier a poussé la fille par la fenêtre parce qu'elle avait vu quelque chose, et qu'ensuite elle a emmené la chienne et...

Mehdi secoue la tête.

– Si tu es entré toi aussi dans cette chambre, tu as sûrement remarqué quelque chose. J'ai mis longtemps avant de comprendre que c'était important.

– Quoi ?

– Le poêle.

Un poêle à pétrole désodorisé, en effet. Et alors ? Jonas essaie de rassembler ses idées. En général, ces appareils sont fournis avec des bidons en plastique, pour recharger le carburant. Or, il n'y en avait pas dans la pièce. Et le pétrole, c'est très inflammable. Largement autant que l'essence...

– Tu penses que...

– Il paraît qu'elle se promenait la nuit dans un drôle d'état. Le soir de sa mort, quelqu'un l'a vue sur le quai, avec la chienne, essayant de la faire descendre au bord de l'eau.

Mehdi n'a pas besoin d'en dire plus. Jonas se souvient d'une scène terrible, quelques jours avant le prétendu accident de Fabienne. Il était venu passer le week-end en famille : il somnolait comme d'habitude sur son lit, quand sa sœur est entrée dans sa chambre, hagarde, la bouche tordue par des sanglots. Elle tenait dans sa paume le mainate qu'elle élevait depuis des années. Elle aimait cet oiseau, elle l'avait si bien apprivoisé qu'elle ouvrait sa cage, et il revenait toujours à son appel. Elle lui avait même appris quelques mots, dont son prénom à elle, qu'il prononçait d'une voix tendre.

– Il est mort, je l'ai étranglé, c'est moi, mon portrait, je me suis tuée !

Jonas n'avait pas eu le courage de s'interroger sur cette phrase. Il avait préféré se dire que le mainate avait succombé à une mort naturelle et que le chagrin égarait sa sœur. Il l'avait regardée, en silence, ouvrir la fenêtre, lancer le petit cadavre dans le canal. Ce n'est que plus tard, après l'accident, qu'il avait compris.

C'est moi, mon portrait, je me suis tuée ! La fille de l'impasse a voulu faire la même chose. Par désespoir. Par haine d'elle-même. Mais elle n'a pas osé aller jusqu'au bout. Ou alors, elle n'a pas pu, parce que la chienne s'est débattue.

– Mais pourquoi sous la passerelle, à l'endroit où Gégène... ? Et de la même manière que lui ?

– La personne qui l'a vue dans le Refuge m'a dit qu'elle paraissait très perturbée par cette mort. Elle ne cessait d'en parler, avec une exaltation malsaine. C'était comme une obsession.

Jonas ferme les yeux. Il imagine cette fille – ou plutôt Fabienne à sa place –, désespérément seule, ruminant ses pensées de mort, jour après jour. Il l'imagine errant dans la ville, l'esprit brouillé par l'alcool et par les comprimés, envahie par l'idée folle, suicidaire, d'immoler la chienne, de s'immoler elle-même, ce faisant.

– Ce nom qu’elle s’était choisi, Nakusha, il signifie *non-voulue*.

Non-voulue... On ne saura jamais, peut-être, d’où elle venait, ni sa véritable histoire, mais elle a choisi ce prénom pour dire le rejet sur elle, dès l’origine, comme une malédiction... Une malédiction exacerbée par l’errance, redoublée par l’échec amoureux dont parlait Odile – un puits d’angoisse, ou plutôt, c’est ainsi que Jonas se représente ces astres effondrés qu’on appelle les trous noirs. Il se souvient d’une prof, au collège, une passionnée d’astrophysique ; elle disait : « Les trous noirs aspirent et dévorent la matière qui les entoure. Ils provoquent des tourbillons destructeurs. Ce sont des gouffres sans fond qui ne rendent jamais rien, des étoiles mortes, devenues cannibales. »

Un vertige le prend. Et si certains êtres portaient en eux un trou noir de ce genre ? Un manque, une béance, ouvrant sur un noyau de mort, opaque, impénétrable ? Des êtres blessés, aussi dangereux pour eux-mêmes que pour les autres, aussi acharnés à détruire qu’à se détruire... Étoiles cannibales... Toi... Moi aussi peut-être... Tant d’entre nous...

L’hiver dernier, tu étais là, dans cette même resserre, avec moi. Ton corps contre le mien. Impossible de respirer : la succion avide de ta bouche avalait mon souffle. Je t’ai repoussée. Est-ce parce que j’ai perçu obscurément une menace dans l’appel que tu me lançais ? Peur de cette faim que je ne pouvais satisfaire ? Peur d’être dévoré ?

– Le terrain vague où ils ont retrouvé Nano, reprend Mehdi, c’est derrière l’impasse, n’est-ce pas ?

Jonas hoche la tête. Il n’oubliera jamais cet endroit de terreur : les tarots et les balles de ping-pong, le réfrigérateur béant, le caddie sans roues, le bidon en plastique renversé dans l’herbe.

Le bidon qui servait à recharger le poêle à pétrole...

Non, ce n’est pas possible ! La Dozier a reconnu le meurtre de Gégène. Il faut que ce soit elle aussi pour Nano. Comment imaginer que cette fille jeune, qui appartenait à leur monde, ait pu...

Justement. Nano lui présentait une image d’elle-même, ressemblante jusqu’à la caricature. Le tuer, se tuer... Dans la confusion où elle se débattait, était-elle encore capable de voir la différence ? De plus, elle était sans doute jalouse de l’attention que Jef accordait au jongleur. Le meurtre de Gégène avait éveillé en elle une fascination impérieuse. Le besoin de passer à l’acte, à son tour... Sa première tentative avec la chienne, sous la passerelle, a achevé de la faire basculer. Alors, quand elle aperçoit le petit homme engourdi par le sommeil noir des ivrognes, tout près de chez elle...

Que s'est-il passé, au retour de cette randonnée de mort ? A-t-elle pris conscience de l'acte qu'elle venait de commettre ? Ou était-elle toujours perdue dans son délire, prisonnière d'hallucinations, égarée par le cocktail d'alcool et de médicaments ?

Jonas repense à ce que la Baleine rose est capable de faire de lui. Tant de matins où il n'a pas le moindre souvenir de ses faits et gestes de la veille. Et l'autre soir, cette lutte cauchemardesque... Au point que plus tard, il s'est imaginé que le meurtrier de Nano, c'était lui.

Ce n'était pas lui, le jeune flic le lui a confirmé : Nano est mort la nuit d'avant. Et pourtant, malgré cette certitude...

— Ç'aurait pu être moi.

La phrase obsédante du premier jour, quand on a trouvé Gégène sous la passerelle. Elle revient, cette nuit, avec un sens encore plus inquiétant.

— Mehdi !

Le vieil homme ne répond pas. Les yeux clos, les mains posées sur le dos de la chienne, il murmure des mots en arabe. Un poème ? Une prière ? Jonas le tire par le bras. Le geste d'un enfant qui cherche à être rassuré par une grande personne. Il a besoin que quelqu'un le réconforte, en rétablissant pour lui la frontière, illusoire mais si nécessaire, entre innocence et culpabilité.

— Tu crois, Mehdi, que ç'aurait pu être moi ?

Achevé d'imprimer sur rotative
par l'Imprimerie Darantiere
à Dijon-Quetigny
en septembre 2003.
Dépôt légal : septembre 2003
N° d'impression : 23-1070

Imprimé en France

Notes

1 Voir, du même auteur, *Le Chevalier à la Baleine*, dans le recueil *Les Chevaliers sans nom, troisième époque*, aux éditions Nestiveqnen.

2 Voir, du même auteur, *Rue du Pont-Noyé*, dans le recueil *La Rue*, aux éditions La Découverte.

1. Quatrième de couverture

2. I 13 juin

1. 1

2. 2

3. 3

4. 4

5. 5

3. II 19 juin

1. 1

2. 2

3. 3

4. 4

5. 5

6. 6

7. 7

4. III 20 juin

1. 1

2. 2

3. 3

4. 4

5. 5

6. 6

7. 7

8. 8

9. 9

10. 10

5. IV 21 juin

1. 1

2. 2

3. 3

4. 4

5. 5

6. 6

7. 7

8. 8

9. 9

10. 10

11. [11](#)

12. [12](#)

13. [13](#)

14. [14](#)

6. [Notes](#)